



Le Carnetclair

Revue Artistique & Littéraire

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE ... 18 FR.
ÉTRANGER 25 FR.
LE NUMÉRO 1 FR. 50

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34 R DU C. SEINE 25.195

28^e ANNÉE
N° 241
JANVIER 1928

M. ENGELHARD

LES CIGOGNES EN ALSACE



Phot. Bram.

cher, et le chœur, retranché de la nef, avait été affecté à la bibliothèque municipale. Tout cela a été détruit pendant le bombardement.

Régulièrement, chaque année, entre le 10 et le 20 août, toutes les cigognes de la ville venaient, vers le soir, se réunir sur le Temple-Neuf. Elles arrivaient des cheminées d'alentour, vieilles et jeunes, et se rangeaient en une longue file sur l'arête du toit. C'était

chose curieuse à voir que tous ces grands oiseaux blancs, au long bec, montés sur leurs maigres échasses. Ils battaient des ailes, se tenaient tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre jambe et faisaient entendre ce bruit particulier aux cigognes que l'on appelle claquement. Quelques vieilles voletaient, de-ci et de-là, comme pour donner un mot d'ordre. Des émissaires étaient envoyés aux retardataires pour hâter leur arrivée. La réunion durait une heure au moins, puis chaque famille retournait à son nid, pour revenir le lendemain à la même heure. De nouveau l'inspection était passée par les anciens et la consigne répétée. Cette revue de départ se renouvelait trois ou quatre fois, et un beau matin, les Strasbourgeois constataient à regret que toutes les cigognes étaient parties.

L'habitude des migrations annuelles est chez les cigognes aussi vieille que le monde. Pliny l'Ancien, qui périt le jour où disparaurent Pompei et Herculaneum, en rend témoignage. Dans son *Histoire de la Nature*, il s'exprime ainsi : « De quel lieu viennent les cigognes, en quel lieu se retirent-elles ? C'est encore un problème. Nul doute qu'elles

Vers 1868.

LA CARNINE LEFRANÇO EST LE REMÈDE HÉROÏQUE
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques.

ne viennent de loin, de même que les grues. Celles-ci voyagent l'été, la cigogne l'hiver. Avant que de partir, elles se réunissent dans un lieu déterminé. Nulle ne manque au rendez-vous, à moins qu'elle ne soit esclave ou prisonnière. Elles s'éloignent toutes à la fois, comme si le jour était fixé par une loi. Jamais personne ne les a vues partir, quoique partout elles annoncent leur départ d'une manière sensible. Nous apercevons bien qu'elles sont venues, mais nous ne les voyons venir. Le départ et l'arrivée ont toujours lieu la nuit.»

Ce qui a été dit de la cigogne il y a dix-huit siècles est toujours vrai. Les bêtes sont trop intelligentes pour changer d'habitudes!

Où les cigognes vont-elles passer l'hiver? Dans les climats plus chauds: en Grèce, en Arabie, aux environs du Mont Sinai, en Égypte et dans toute l'Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance. « On montre à Bâle, dit Toussnel, dans une salle de l'Hôtel-de-Ville, une cigogne empaillée, dont le corps est traversé de part en part d'une flèche africaine des environs du Cap. Cet accident n'avait pas empêché l'oiseau de partir avec les autres à l'époque du voyage du Nord. »

Les cigognes reviennent en Alsace avec le printemps et le même couple reprend le même nid. Les nids sont invariablement installés sur les cheminées qui, à Strasbourg, sont larges et hautes et dont la plupart sont couplées au nombre de trois et de quatre. La partie supérieure forme ainsi une espèce de plate-forme qui couvre les ouvertures latérales donnant passage à la fumée. C'est là que les cigognes établissent leur domicile affectant la forme d'une corbeille d'où déborde la paille et qui est garnie à l'intérieur de plumes et de duvet, couchette molle et chaude pour les œufs à couver.

Le cours du Rhin paraît constituer pour les cigognes la patrie d'été de prédilection. Depuis Bâle jusqu'en Hollande, on trouve les cigognes installées sur les cheminées. Il y a plus de vingt ans, Toussnel consta-

tait déjà que « la cigogne n'avait trouvé que deux départements habitables en cette vaste France... Deux départements sur quatre-vingt-six, ce n'est guère... » — Je demande la permission d'achever cette citation où le spirituel auteur du *Monde des Oiseaux* explique comment la cigogne justifie son établissement exceptionnel en Alsace: « Ce n'est pas seulement, dit-il, parce que les deux départements du Rhin

sont ceux où l'industrie agricole et l'industrie manufacturière ont atteint leur plus haut degré de perfection mais, avant tout, parce que ces deux départements nourrissent la population la plus probe et la plus éclairée de France. »

Partout où réside la cigogne, qu'elle pose sur les minarets d'Orient, ou qu'elle crâquette sur les clochetons des cathédrales d'Allemagne, partout le peuple

l'aime et la vénère. C'est un animal sacré! Il est incontestable que les cigognes rendent des services. Elles font la chasse aux serpents, aux reptiles, aux mulots et à toutes les vermines. On les voit suivre gravement la charrue et dévorer les larves des hannetons que le sillon creusé met à découvert. Jamais un chasseur ne tire sur une cigogne. J'aime à croire que l'immunité dont elle jouit est due à ses vertus. Il me serait pénible de penser qu'on la respecte tout simplement parce que sa chair est détestable.

Quoi qu'il en soit, la légende considère la cigogne comme un oiseau de bon augure. Dans un vieux recueil de contes de matrones intitulé: *les Évangiles des Quenouilles*, imprimé à Bruges en 1475, on lit: « Quand une cigogne fait son nid dessus une cheminée, c'est signe que le seigneur de l'ostel sera riche et vivra longuement. » Les antiques croyances admettaient que la cigogne protège la maison contre la foudre. C'était une bête sainte et dans certaines villes d'Allemagne, l'arrivée des cigognes, messagères du printemps, était annoncée par une fanfare du gardien de la tour de l'église. Ce qui est certain,



LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE A OBERNAI
Au fond : La Halle aux Blés avec un nid de cigognes.
Beau, Éd.

ANÉMIES REBELLES



CARNINE LEFRANCO

agit

très rapidement



Le Professeur agrégé LAIGNEL-LAVASTINE

Médecin des Hôpitaux de Paris.

c'est que l'on peut appliquer à la cigogne ce que Michelet dit de l'hirondelle : « Elle n'a pas pris seulement notre maison, mais notre cœur ! »

La légende va plus loin encore. Elle considère les cigognes comme l'incarnation des âmes des trépassés. En cette qualité d'hommes métamorphosés en bêtes, elles auraient pour mission d'aller chercher au fond des puits l'âme destinée à l'enfant qui vient de naître.

Dans toute l'Allemagne du nord et du centre, chaque ville avait son puits aux enfants. Strasbourg avait son Kindelsbrunnen. Cette naïve croyance trouve sa source dans la mythologie qui fait de la cigogne, conjointement avec le paon, l'oiseau favori de Junon, déesse des redevances.

Quant à moi, j'avoue modestement que ces graves questions de l'origine de l'homme et de sa destinée après la mort me laissent froid. Que nous partions du singe pour aboutir à la cigogne, qu'importe, pourvu que nous fassions le bien et que nous vivions le mieux possible !

D'ailleurs, les cigognes méritent notre estime par des raisons plus sérieuses que toutes celles imaginées par la superstition. Elles pratiquent la piété filiale, l'amour maternel, la fidélité conjugale ! Voilà, certes, de bien grandes vertus, et tant de qualités réunies ne laissent pas que de jeter quelque défaveur sur les hommes et les femmes qui trop souvent renient les vieux parents, abandonnent les petits enfants et se complaisent aux conversations criminelles.

La cigogne a donné de nombreuses preuves de son amour maternel. Elle prépare le nid avec soin, elle le garnit de duvet, elle y dépose ses œufs, elle les couve tendrement et ne quitte pas un instant sa

chère progéniture. Quand les petits sont éclos, un autre travail commence. Le père se charge d'apporter leur nourriture ; la mère doit veiller à leur éducation. Il s'agit de leur apprendre à voler et ce n'est pas chose facile. Quand, en essayant de marcher, nos enfants tombent, ils ne se font pas grand mal, mais les cigogneaux doivent apprendre à voler et pour cela il faut sortir du nid et se lancer dans l'espace. Aussi combien les petits sont craintifs et combien la mère est inquiète !

Et cependant la première leçon est donnée sans accident et bientôt l'on voit les jeunes voler gravement autour du nid aérien.

Mais ces soins maternels sont choses ordinaires. La cigogne pousse plus loin le dévouement : elle aime ses enfants jusqu'à mourir pour eux. En voici un exemple mémorable. A Delft, une maison brûle, les flammes envahissent la toiture, la

cuvée d'un nid de cigognes vient d'éclore, les petits sont tout nus et ne peuvent s'envoler, la mère comprend le danger ; elle s'agite, bat des ailes, craquète désespérément, vole aux alentours pour chercher du secours, et quand enfin le nid s'enflamme, elle se jette dans le brasier et périt avec ses enfants !

Il n'est que juste qu'en retour d'un pareil dévouement les petits aiment les vieux parents. Aussi quand l'âge est venu, quand les vieilles cigognes criblées de rhumatismes ne peuvent plus voler au loin à la recherche des provisions, les jeunes leur apportent à manger. Soins pieux qui ont inspiré le législateur d'Athènes quand il a édicté la Loi pelargonia (πελαργος : cigogne) qui oblige les enfants à servir des pensions alimentaires aux parents vieux et infirmes.

M. ENGELHARD.

Souvenirs d'Alsace (Berger-Levrault), 1890.



STRASBOURG. — LES " PONTS COUVERTS " SUR L'ILL.
Ces ponts étaient autrefois couverts et fortifiés.

Brass, Edis.

**LA CARNINE
LEFRANCQ**

**enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps**



LES CALEMBOURS DE MONSIEUR DE BIÈVRE (1)

Lorsque M. de Bièvre fut mort, quelques amis inconsolables se réunirent et tâchèrent de perpétuer sa mémoire. Un artiste nommé Constantin imagina de faire graver sa galerie, composée, comme on le pense bien, de sujets calembouriques. Cette collection forme une suite de trente-deux tableaux de la grandeur d'une carte à jouer et se renfermant tous dans un étui. Chacun d'eux est une espèce d'énigme dont on fait un jeu de société en les donnant à deviner. En voici quelques-unes :

Une carpe entre l'as de trèfle et l'as de pique : Vue de Carpentras (*de carpe entre as*).

Deux hommes qui se battent auprès d'une porte: *La porte à deux battants*.

Un homme qui traîne une table dans une brouette : Le père chariot (*charrie table*).

Un vieillard qui se promène dans un sentier : Le vieux par chemin (*par chemin*).

Un amour qui refuse des mets qu'on lui présente : L'amour sans fin (*sans faim*).

Une salle de spectacle composée d'os de morts : Le théâtre Feydeau (*fait d'os*).

Je vais, pour qu'ernes lecteurs soient tout à fait édifiés sur le talent singulier de M. de Bièvre, emprunter au *Biévriana* quelques-uns des traits qui me paraîtront les plus ingénieux.

Il disait que, pour rebattre tous les matelas de Paris, c'était l'affaire d'un quart d'heure (*Cardeur*).

— Il y a des gens plus expéditifs, ajouta quelqu'un.

— Qui donc ?

— Les notaires ; l'acte le plus long et le plus compliqué est pour eux l'affaire d'une minute.

On lui demandait lequel il préférerait de Le Kain ou d'Arlequin. Il répondit que tous deux étaient certainement de bons acteurs, mais qu'Arlequin avait un art que Le Kain n'avait pas.

Ils courtoisait de préférence les femmes qui faisaient des vers, parce que les femmes qui composent sont à moitié rendues.

Il fit, un jour, rosser par des valets un impertinent qui avait tenu des propos sur son compte. Quelque temps après, ayant rencontré le battu, il dit :

— Vous vous souviendrez que les injures se gravent sur l'airain (*les reins*).

On lui demandait comment allait le siège de Gibraltar ?

— Pas trop mal, dit-il : il commence à se lever.

M^{lle} Raucourt lui donna son portrait qu'elle avait fait faire par un assez mauvais peintre.

— Ah ! s'écriait-il, quel maladroît s'est avisé de faire une croûte de ma mie !

M^{me} de Polignac le plaisantait sur ses calembours et le défiait de lui en faire un sur-le-champ.

— Eh bien ! reprit-il, dites-moi si vous vous servez toujours de l'onguent gris (*longs gants gris*).

Il se promenait à la campagne avec un très gros homme qui s'arrêta au bord d'un fossé et dit :

— Je le sauterais bien, mais je pourrais tomber dedans.

— Ah ! Monsieur, repartit de Bièvre, il serait comblé de vous recevoir.

Déjeunant chez M^{lle} Arnould, on servit un melon auquel il reprocha d'avoir les pâtes couleures.

— N'en soyez pas surpris, dit-il à l'actrice, c'est qu'il relève de couche.

Dans la *Cleopâtre*, de Marmontel, on fit faire un aspic par Vaucanson, et, au moment où Cleopâtre l'approchait de son sein, l'aspic sifflait. Après la pièce, on demanda à de Bièvre ce qu'il en pensait.

— Ma foi, répondit-il, je suis de l'avis de l'aspic...

On lui demandait ce que M. Le Noir, lieutenant de police, pouvait bien faire d'une certaine dame Leblanc, avec laquelle on le voyait souvent.

— Ils ne peuvent faire ensemble, dit-il, qu'une œuvre pie.

Une femme, se fâchant de ses manières libres, le menaçait de prendre ses pincettes pour s'en servir contre lui.

— Prenez-y garde, lui dit-il, j'ai, pour me défendre, la voie de l'appel (*de la pelle*).

Etant à la chasse avec Mme R..., celle-ci voulut tirer une cornelle ; mais elle se trouva embarrassée dans des broussailles.

— Vous comptiez prendre Cornelle, lui dit-il, mais vous avez pris Racine.

En 1785, le ciel du lit de Calonne se détacha pendant son sommeil et lui tomba sur le corps. Lorsque de Bièvre apprit cette nouvelle, il s'écria :

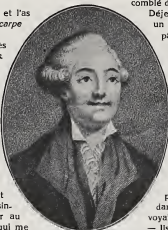
— Juste ciel !

Enfin, la réputation que de Bièvre s'était acquise dans les calembours était telle qu'un jour, dînant avec une personne de sa connaissance et lui disant : « Faites-moi le plaisir de me donner des épinards » cette personne après avoir cherché longtemps le double de cette demande, finit par dire :

— Ma foi, pour celui-là, je ne le comprends pas.

ANATOLE FRANCE,
de l'Académie Française.

Nicolas MARÉCHAL, Marquis de Bièvre, Littérateur, (1742-1789) était le petit-fils de Georges MARÉCHAL, premier chirurgien de Louis X.V.



LE MARQUIS DE BIÈVRE
BIBL. Nat. Est.

LA CARNINE LEFRANCQ

rend la ZOMOTHÉRAPIE agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.

DOUCEUR DU SOIR

*Douceur du soir ! Douceur de la chambre sans lampe
Le crépuscule est doux comme une bonne mort,
Et l'ombre lentement qui s'insinue et rampe
Se déroule en fumée au plafond, Tout s'endort.*

*Comme une bonne mort sourit le crépuscule,
Et dans le miroir terne, en un geste d'adieu,
Il semble doucement que soi-même on recule.
Qu'on s'en aille plus pâle et qu'on y meure un peu.*

*Sur les tableaux pendus aux murs, dans la mémoire
Où sont les souvenirs en leurs cadres déteints,
Paysages de l'âme et paysages peints,
On croit sentir tomber comme une neige noire.*

*Douceur du soir Douceur qui fait qu'on s'habitue
À la sourdine, aux sons de viole assouplis ;
L'amant entend songer l'amante qui s'est tue,
Et leurs yeux sont ensemble aux dessins du tapis.*

*Et langoureusement la clarte se retire ;
Douceur ! Ne plus se voir distincts ! N'être plus qu'un !
Silence ! Deux senteurs en un même parfum :
Penser la même chose, et ne pas se le dire.*

GEORGES RODENBACH

COMPLICATIONS ET CONVALESCENCE
DE LA GRIPPE

Le système nerveux et le système musculaire paient les frais de la toxémie grippale, plus encore que les voies respiratoires et que le système nutritif. La céphalée, la douleur des membres et du tronc, la lassitude générale, l'abattement incroyable des forces, peuvent même, par leur intensité, en imposer pour les altérations organiques les plus graves. Et ces symptômes désagréables et alarmants accompagnent souvent le grippé pendant sa convalescence, longue et entrecoupée de rechutes ou traversée et complications diverses.

Rien n'est plus nuisible, dans ces cas, que les élixirs et vins généreux, dont certaines théories attardées continuent à vouloir gaver les malades. Au contraire, la *Garnine* Lefrancq rendra, ici, les plus grands services. C'est, d'abord, un aliment fort riche et d'une assimilation intégrale. Ensuite, le suc musculaire jouit de propriétés *immunisantes*, qui expliquent l'enthousiasme thérapeutique dont il a été l'objet dans la tuberculose. C'est un tonique musculaire, un équilibrant nervin et surtout un « antitoxique ».



LE GÂTEAU DES ROIS

Tableau de J.-B. GREUZE (1725-1805). — MUSÉE FABRE, MONTPELLIER

LE PROFESSEUR AGRÉGÉ LAIGNEL-LAVASTINE



Photo Eug. Pireu.

Laignel-Lavastine (Maxime-Paul-Marie), est né à Evreux le 12 septembre 1875. Son grand-père maternel, Louis Bidault, avait été le 7^e de la promotion d'internat de 1842; et son

arrière-grand-oncle Jacques Daviel était l'inventeur de l'opération de la cataracte par extraction (1692-1763).

Elève du Lycée d'Evreux, le jeune Laignel-Lavastine fut, en fin d'études, lauréat du Concours général de Rhétorique et de Philosophie en histoire et en histoire naturelle.

Externe des hôpitaux en 1897 et interne en 1899, il soutenait sa thèse de doctorat en 1903, et devenait chef de clinique médicale de 1904 à 1907. En 1907, le docteur Laignel-Lavastine était nommé Médecin des Hôpitaux; assistant de G. Delbet à l'Hôtel-Dieu de 1908 à 1909, chef de laboratoire à la Faculté en 1909, il arrivait à l'agrégation en 1910.

Actuellement médecin de la Pitié, chargé de cours et de cliniques comme agrégé, le docteur Laignel-Lavastine exerce en outre les fonctions de médecin expert près des Tribunaux, de médecin consultant du P.I.M. et est médecin-major de 1^{re} classe de réserve.

De 1899 jusqu'à ce jour, on doit à ce grand travailleur plus de 500 communications, articles, mémoires ou monographies sur la neurologie, et particulièrement sur les fonctions du sympathique, sur l'endocrinologie et la psychiatrie.

Parmi ces travaux, citons : *Recherches sur le plexus solaire* (thèse de 1903); *Troubles psychiques par perturbations des sécrétions internes* (Masson, 1908); *Sécrétions internes et système nerveux* (Alcan, 1915); *Les accidentés de la guerre* (Bail-

lière, 1918); *Thérapeutique des Cliniques de Paris* (1913); *La pratique psychiatrique* (Baillière, 1920); *Pathologie du sympathique* (Alcan, 1924).

On voit, par cette énumération, que, dans le domaine de la neurologie, le docteur Laignel-Lavastine a surtout cultivé la sympathologie, l'endocrinologie et la psychiatrie; mais l'histoire de la médecine a aussi fixé son attention, particulièrement dans ses rapports avec l'art, la littérature et la sociologie.

Ses leçons cliniques comportent toujours des présentations de malades nerveux ou mentaux.

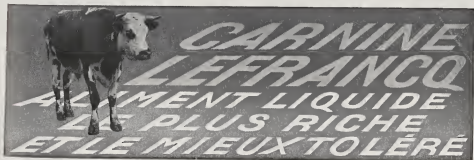
A la Faculté de Droit, le docteur Laignel-Lavastine a inauguré des conférences théoriques de médecine légale psychiatrique.

Secrétaire général de la Société Internationale d'Histoire de la médecine, il a été rapporteur de Congrès français et internationaux, et il fait les comptes-rendus des Sociétés et Congrès dans la *Presse médicale* et dans *Paris médical*.

Membre de la Société médicale des hôpitaux, président de la Société de Neurologie (1925), président de la Société de Psychiatrie (1925), président de la Société clinique de Médecine mentale (1926), président de la Société de médecine de Paris (1927), président de la Société française d'Histoire de la médecine (1926-1927), le docteur Laignel-Lavastine est chevalier de la Légion d'Honneur.

D'Août 1914 à 1915, faisant campagne dans le Nord, il avait assisté aux batailles de l'Artois et de la Somme dans une ambulance chirurgicale divisionnaire; puis il était devenu chef du Centre de Neurologie de Tours, et enfin chef du Centre des Psychonévroses du Gouvernement militaire de Paris.

PORTRAIT - CHARGE. — Entouré de malades souffrant de quelques-uns de ces troubles dus au dérèglement de l'action du grand sympathique qu'il a spécialement étudiés, le Docteur Laignel-Lavastine brandit la seringue qui contient l'injection régulatrice.





PORTRAIT DE MADAME DE GUEIDAN
par Nicolas de LARGILLIÈRE (1666-1746). — École française.

**CONVALESCENCES
DIFFICILES**



CARNINE LEFRANÇOIS
réussit
toujours et très vite



L'Anteclair

Revue Artistique & Littéraire

ABONNEMENT :
UN AN. { FRANCE ... 18 FR.
ÉTRANGER 25 FR.
LE NUMÉRO 1 FR. 50

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE
(SEINE)

23^e ANNÉE
N° 242

FÉVRIER 1928

TÉL. COMBAT 01-34 R. DU C. SEINE 25.195

J.-H. ROSNY Aîné
de l'Académie Goncourt.

LA GARDEUSE DE FOUETS



C'était encore au temps où Covent Garden recevait chaque matin la visite d'innombrables chars et voitures attelés de chevaux, raconta Jérôme Pallart... Ah ! les fleurs, les fruits de Covent Garden ! J'allais les contempler de bonne heure bien avant de me rendre

à mon bureau ; je me grisais de jasmins, d'œillets, de violettes, d'iris, de roses, de tulipes, de jacinthes, - et de merveilleuses oranges, de prodigieux ananas, de melons colosses, de poires ambrées, de pommes du Canada... Le beau temps de la jeunesse !... Londres m'a garni la mémoire de souvenirs délicieux... alors et plus tard...

C'est mon oncle Théodore qui m'avait envoyé en Grande-Bretagne.

« Il faut savoir l'anglais à fond ! disait-il. Ça me sera joliment utile dans mes affaires... qui deviendront aussi les tiennes, mon lascar. »

A Londres, je travaillais chez Willis, Petticoat et Cie, fabuleux importateurs de thés, de cafés, de cannelle, de poivre, de safran, de cacao, de vanille. Sur la recommandation expresse de mon oncle, qui comprenait la jeunesse ; je ne travaillais que de neuf heures et demie à trois heures. Ainsi j'avais du temps pour jouir de l'existence, et j'en jouissais pleinement, ayant reçu la grâce d'aimer les promenades, le théâtre, la lecture, de détester l'alcool et le tabac.

Mon oncle me faisait une bonne pension ; Willis et Petticoat jugèrent bientôt que je leur rendais de réels services et me payèrent trois livres par semaine... J'avais donc les poches bien garnies et je réalisais des économies en vue d'un voyage que je comptais faire après mon séjour en Angleterre...

Il y avait dix-huit mois que j'étais chez Willis et Petticoat, lorsque je connus Margaret Beach, employée chez une gardeuse de fouets, à Covent Garden.

Les gardeuses de fouets n'étaient pas des femmes négligeables. Elles ont leur charge officielle, comme les notaires ou les agents

LES BIENFAISANTS EFFETS DE LA CARNINE LEFRANÇO
SE MANIFESTENT TOUJOURS DÈS LES PREMIERS JOURS
C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PREMIER DEGRÉ

de change en France. Ces charges sont transmissibles soit par voie d'héritage, soit par voie de vente. A cette époque où l'automobile existait à peine, elles rapportaient gros.

Comme il arrive assez souvent aux jeunes Anglaises, Margaret Beach avait une beauté angélique. Tout l'or des moissons illuminait sa chevelure, toutes les lueurs glauques ou saphirs des lacs apparaissaient dans ses yeux, tandis que son teint entraînait en concurrence avec celui des églantines fraîches écloses, où le blanc est si pur et le rose si tendre...

J'étais à une heure d'exaltation. Les rêves se levaient en moi comme les herbes sur les collines. Je me mis à aimer merveilleusement la petite gardienne de fougères. De menues circonstances me permirent de lui parler. Elle était naïve et familière; elle m'écoutait gentiment et quand je lui eus avoué mon amour, elle s'écria :

« Il faut guérir, Monsieur ! Nous ne nous verrons plus... »

Elle évita ma présence, mais, le démon de l'amour me poussant, je trouvais moyen de la rencontrer. Ce n'était pas une passionnette. Je souffrais de toutes mes fibres, je ne mangeais plus, je maigrissais, je pâlisais... Pendant plusieurs semaines, elle ne me permit pas de lui parler; elle répondait sommairement à mon bonjour et s'esquivait...

..

Ce fut pourtant elle qui revint la première. Elle me dit :

« C'est une pitié, sir... et c'est mal aussi. On ne doit pas s'abandonner soi-même.

— Qu'y faire ? soupirai-je. Je ne puis penser qu'à vous, je vous aime autant que ma vie.

— Ah ! fit-elle, c'est terrible... Je suis une pauvre fille...

— Et qu'importe ? Pourquoi ne devriez-vous pas ma femme ?

— Jamais, sir. Ce serait un grand péché. Vous êtes d'une autre classe que moi : toute votre existence serait gâtée... Jamais... jamais... et moi j'ai une volonté ! »

Elle me regarda, anxieuse. Je devais

être blême ; mes mains tremblaient :
« Écoutez ! dit-elle. Nous nous verrons le dimanche... Pourquoi un amour innocent ne donnerait-il pas du bonheur ? et avec le temps vous guérirez !... »

..

Je la rencontrais chaque dimanche. Parce qu'elle était Anglaise, elle ne voyait pas de mal à offrir ses lèvres, pourvu qu'on n'allât pas plus loin. Nous errâmes dans les parcs, à Hampstead Heath, sur les bords de la Lee,

dans la forêt shakespearienne d'Epping... Et un soir que nous revenions sous les étoiles estivales, elle murmura :

« Moi aussi je vous aime ! »

Ce fut comme si le monde était créé une seconde fois... Pendant plusieurs saisons je fus heureux avec cette fille si pure et si douce. Puis, parce qu'il y a un démon en nous, je désirai une union plus parfaite. Elle le savait, elle en souffrait... et certains jours son visage d'ange devenait mélancolique... L'hiver vint. Nous connus les étangs glacés, les herbes blanchies par le givre ou la neige, les brouillards jaunes et les brouillards noirs... De plus en plus, je voulais qu'elle devint ma femme, car je savais

bien qu'autrement elle ne serait pas la mienne, et d'ailleurs j'eusse été plein de mépris pour moi-même si j'avais songé à profaner une telle innocence...

Un après-midi de Christmas, elle me rejoignait à Saint-James Park. Elle était plus blanche encore que de coutume, avec d'immenses yeux de ciel nocturne. Elle toussait un peu. Jamais je ne l'avais tant aimée et je le lui dis avec une éloquence ardente.

« Darling, j'ai prié le Seigneur... et je sais maintenant que votre avenir n'en souffrira point. Alors, quand vous voudrez, je vous suivrai à l'église... »

..

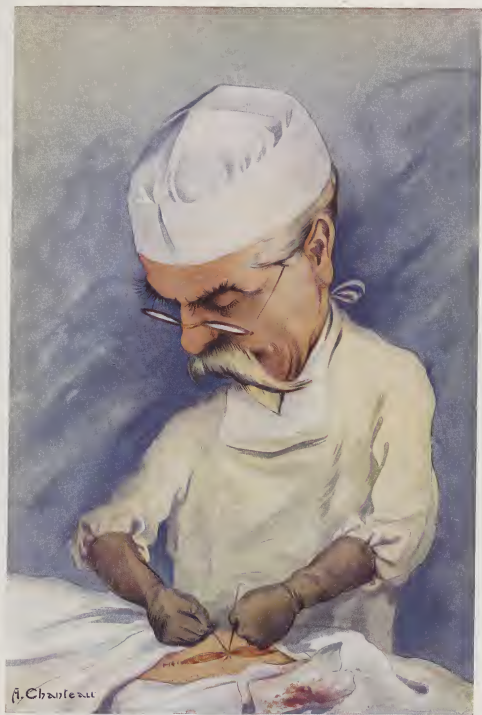
C'est ainsi que nous devinmes mari et femme devant le vicaire de Saint-Barnabé, et jamais, je crois bien, un homme né de la femme n'aima personne plus tendrement et plus passionnément que je n'aimai Margaret...

Dans la Médecine Infantile
La Carnine
Lefrancq



est de
beaucoup

Supérieure
aux huiles de foie de morue
sirops antiscorbutiques, etc.
Médications à longue échéance
Son action est plus
rapide et les enfants
la réclament avec
plaisir.



Le Professeur agrégé Paul ALGLAVE
Chirurgien des Hôpitaux de Paris.

Les mois noirs s'écoulèrent, les primevères s'ouvrirent au bord de la Lee et, après les vents d'équinoxe, l'avrillée chanta dans les nues...

Je devais quitter Londres, au commencement de l'automne. Parce que Margaret m'en avait prié, je n'avais pas annoncé mon mariage à l'oncle Théodore :

« Il ne faut pas, disait-elle... ça lui ferait de la peine. Dieu arrangera tout ! J'en suis sûre, Darling ! »

Elle avait maigri ; et parfois, la nuit, elle se levait, un peu haletante :

« Oh ! il ne faut pas être inquiet ! disait-elle... Attendez... Il est là... Il veille sur votre destinée... »

Elle refusa longtemps de voir un médecin... Mais comme elle maigrissait encore, comme elle avait des crises plus fréquentes de suffocation, je passai outre, je fis venir le Docteur Willing, qui m'avait soigné pour une bronchite aiguë...

Margaret était trop douce pour repousser le visiteur. Elle se résigna à l'auscultation ; le visage de Willing devint grave, et quand je le reconduisis, il me dit sur le pas de la porte d'entrée :

« C'est sérieux... très sérieux... »

— Est-ce que... ? balbutiai-je, épouvanté.

— Ne vous découragez pas encore... »

Il revint — souvent. Et dans le mois où les fraises sont mûres, il me déclara enfin :

« Ayez du courage !... Les hommes ne peuvent plus rien pour elle. »

Je demeurai là, saisi de cette horreur que la mort d'êtres innombrables n'a pu abolir

en nous... Puis je vécus des jours effrayants, dans une morne impuissance.

Un soir que je veillais auprès de son lit, Margaret tendit vers moi ses bras fragiles et dit :

« Embrassez-moi, darling... dites que je ne vous ai pas fait de peine... que j'ai été tendre et obéissante.

— Margaret ! ma fille chérie ! m'écriai-je.

— N'est-ce pas ! chuchota-t-elle... Il fallait que ce fût ainsi... Je ne devais pas être dans votre chemin... »

Un sourire humble, où transperçait je ne sais quelle espièglerie angélique, passa sur le visage blanc ;

« Je savais ce qui était là ! reprit-elle en posant la main sur sa poitrine... Je savais que le Seigneur arrangerait les choses... Oh ! comme j'ai été heureuse... comme je vous ai aimé... et comme je vais prier là-haut pour vous ! »

La tête blonde reposait sur mon cœur... Je pleurais amèrement :

« Cela aussi s'arrangera ! dit-elle. Vous serez consolé... »

Elle partit cette nuit même, à l'heure où les astres pâlisent, et à la minute suprême, elle répéta :

« Vous serez consolé... »

C'est une chose terrible à dire, acheva Jérôme, elle avait raison : je me suis consolé, — puisque j'ai aujourd'hui une femme et des enfants... Je me suis consolé, mais pourtant, je l'aime toujours, elle remplit mes plus beaux rêves, elle peuple innombrablement mon souvenir !

J. H. ROSNY aîné.



CUISINE DES HOSPICES DE BEAUNE
par Joseph BAR.

Clôté Vienneux.

JUGEMENTS LITTÉRAIRES DE NAPOLÉON

SUR CORNEILLE ET LA TRAGÉDIE

Napoléon professait pour Corneille une grande admiration : il apprécia ainsi son œuvre :

« La haute tragédie est l'école des grands hommes. C'est le devoir des souverains de l'encourager et de la répandre. Il n'est pas nécessaire d'être poète pour la juger ; il suffit de connaître les hommes et les choses, d'avoir de l'élévation et d'être homme d'État. La tragédie chauffe l'âme, élève le cœur, peut et doit créer des héros. Sous ce rapport, peut-être, la France doit à Corneille une partie de ses belles actions. Aussi, messieurs, s'il vivait, je le ferais prince. »

Assistant à une représentation du *Cid*, Napoléon s'aperçut qu'on avait supprimé dans la pièce le rôle de l'Infante. Il en demanda la raison. On lui répondit que le rôle avait été jugé inutile. Il répondit :

« Tout au contraire, ce rôle est fort bien imaginé. Corneille a voulu nous donner la plus haute idée du mérite de son héros, et il est glorieux pour le *Cid* d'être aimé par la fille de son roi, en même temps que par Chimène. Rien ne relève ce jeune homme comme ces deux femmes qui se disputent son cœur. »

Après la capitulation de Baylen, l'Empereur présenta au Conseil d'État un projet de décret destiné à régler le mode de mise en jugement des chefs d'armée. Avant la discussion, il dit quelques mots de l'événement, en laissant voir la douleur qui l'oppressait ; puis, parlant des ressources que le général en chef aurait pu trouver dans son désespoir, il s'écria :

« Oh ! que le vieil Horace a bien raison, après avoir dit : *Qu'il mourût*, d'ajouter : *Où qu'un beau désespoir au moins le secourût* ; et qu'ils connaissent mal le cœur humain, ceux qui blâment Corneille et l'accusent d'avoir, sans nécessité, affaibli, par ce second vers, l'effet du *Qu'il mourût* ! »

S'entretenant un jour de la tragédie avec Talma, l'Empereur lui donna ces judicieux conseils :

« Vous venez souvent le matin chez moi. Qu'y voyez-vous ? Ce sont des princesses à qui l'on a ravi leur amant, des princes qui ont perdu leurs États, d'anciens rois à qui la guerre a enlevé le rang suprême, de grands généraux qui espèrent ou demandent des couronnes... Il y a autour de moi des ambitions déçues, des rivalités ardentes, des catastrophes, des douleurs cachées au fond du cœur, des afflictions qui éclatent au dehors... »

« Certes, voilà bien la tragédie : mon palais en est plein, et moi-même ne suis-je pas le personnage le plus tragique de mon temps ? Eh bien ! nous voyez-vous lever les bras en l'air, étudier nos gestes, prendre des attitudes, affecter des airs de grandeur ? Nous entendez-vous pousser des cris ? Non, sans doute, nous parlons naturellement, comme chacun parle quand il est inspiré par un intérêt ou une passion. Ainsi faisaient avant moi les personnages qui ont occupé la scène du monde, et joué aussi des tragédies sur le trône. Voilà des exemples à méditer. »



TALMA
de la Comédie-Française (1763-1826)
par GÉRARD.



Par ses actions multiples la **CARNINE LEFRANÇO** s'affirme comme étant un agent reconstituant de premier ordre, doué de vitalité régénératrice rapide du sang, accroissant le poids du corps et renforçant les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des intoxications du froid et des hémorragies.

LES DÉFAILLANCES DE LA NUTRITION

Elles se traduisent par la faiblesse générale, l'état neurasthénique, la circulation chancelante. Elles surviennent volontiers à la suite des fièvres et des infections, du paludisme, des discrasies anciennes (goutte, diabète, brightisme, syphilis, tuberculose) et réclament des soins constants et variés de la part du praticien.

Sans vouloir déprécier la pharmacothérapie proprement dite, il est équitable de remarquer combien elle tient rarement ses promesses. La *Zomothérapie* (opothérapie par le suc musculaire) est souvent bien préférable, surtout sous la forme de *Carnine*

Lefrancq, dont la saveur est agréable et la conservation parfaite.

La *Carnine Lefrancq* procure aux malades un bien-être réparateur, sans offense à l'estomac : elle donne à toutes les déchéances et à toutes les débilités, non seulement le coup de fouet décisif, mais une tonicité durable, qui équivaut à la *suralimentation sans ses dangers pour le tube digestif*. Aussi la *Carnine* figure-t-elle, à la fois, parmi les remèdes d'urgence et parmi les vivificateurs à longue portée. C'est l'aliment liquide le plus riche et le mieux toléré, pour soutenir les forces au cours de pyrexies graves.

CARNINE LEFRANCQ : AGIT TOUJOURS ET TRÈS VITE

MUSÉE D'ANVERS



SAINTE MARIE - MADELEINE
par Quentin METSYS (1466+1530). — École flamande.

MA PETITE FILLE
EST SI BLONDE

*Lorsque le soir charmé l'endort,
Ma petite fille est si blonde
Que ses sœurs, les étoiles d'or,
Autour d'elle mènent leur ronde.*

*Que liant leur cadence en chœur,
Les étoiles, ses sœurs aînées,
Dansent pour leur plus jeune sœur,
Comme des strophes alternées.*

*Qu'aux profondeurs de ses cheveux
L'étréscillante nuit flamboie,
Tissant de perles et de feux
Ses boucles de flamme et de soie.*

*Quand l'aube rit à son réveil,
Ma petite fille est si blonde,
Que l'âme éparse du soleil
Vibre autour d'elle comme une onde.*

*Que l'aurore jalousement
Jette, avec la gloire des roses,
Sur l'ombre aux yeux de diamant,
Le voile des métamorphoses,*

*Afin que l'astre, en un miroir
Qui soit digne d'elle, l'admire,
Celle sans qui tout serait noir
Sur une terre sans sourire.*

*Quelle que soit l'heure du jour,
Ma petite fille est si blonde
Qu'elle seule est, pour mon amour,
Toute la lumière du monde.*

FRANÇOIS-CHARLES LECOMTE.

LE PROFESSEUR AGRÉGÉ PAUL ALGLAVE

Paul Alglave, originaire du Nord, commença ses études médicales à Paris en 1894. Nommé externe des hôpitaux en 1895, il était interne en 1897.

Se destinant à la chirurgie, il était successivement, dans les hôpitaux, l'interne de Brun, de Guyon, de Polaillon, de Lucas-Championnière, de Terrier, et recueillait auprès de ces maîtres les enseignements de chirurgie infantile, d'orthopédie, de chirurgie urinaire et de chirurgie générale qui lui avaient paru nécessaires à l'éducation première d'un chirurgien.

En même temps, et conformément aux traditions de l'école française, il fréquentait assidûment l'Ecole pratique de la Faculté de Médecine. Pendant sept années consécutives, il consacrait une partie de ses journées à l'étude et à l'enseignement de l'anatomie chirurgicale par la dissection et la médecine opératoire.

Préparateur d'anatomie du professeur Parabeuf, en 1899, il était nommé, par concours, aide d'anatomie en 1900, prosecteur provisoire en 1901, et prosecteur titulaire en 1903.

En 1906, le docteur Paul Alglave quittait l'Ecole pratique pour remplir auprès du professeur Terrier, pendant deux ans, les fonctions de chef de clinique chirurgicale.

Nommé Chirurgien des Hôpitaux en 1910, il profitait du précieux appui que lui accordait le docteur Arrou, le chirurgien éminent de la Pitié, dont les hautes qualités

professionnelles et morales ont toujours fait l'admiration de tous.

Arrivé à l'Agrégation en 1913, le docteur Paul Alglave est aujourd'hui chef de service à l'Hôpital Beaujon.

Ses principaux travaux ont porté : sur l'Anatomie du segment iléo-cæcal de l'intestin et de l'appendice ; sur la Tuberculose iléo-cæcale et appendiculaire et son traitement chirurgical ; sur les Conséquences anatomiques et physiologiques de l'exclusion et de la résection totale ou sub-totale du gros intestin étudiées expérimentalement sur les espèces herbivores, carnivores et omnivores ; sur les Conséquences et complications de la ptose rénale ; sur la Pathogénie et le traitement chirurgical des varices ; sur le Traitement sanglant des fractures ; travaux

auxquels il faut ajouter un certain nombre de notes et d'articles sur les questions les plus diverses de la chirurgie.

Membre de la Société Anatomique de Paris, des Sociétés Nationale et Internationale de Chirurgie, de la Société de Gastro-entérologie, de la Société Française d'Urologie, de la Société de Médecine militaire, le docteur Paul Alglave a été fait chevalier de la Légion d'Honneur aux Armées pendant la guerre et sous le grade de médecin-major de 2^e classe.

PORTRAIT - CHARGE. — Le Docteur Alglave recoud un ventre qu'il vient d'ouvrir pour quelque lésion du segment iléo-cæcal de l'intestin ou de l'appendice.

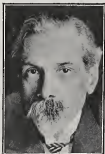


Photo Ribaud.



LA CARNINE LEFRANCO

ENRICHIT LE SANG
EN HÉMATIES
ET EN HÉMOGLOBINE

LA CARNINE LEFRANCO

ENRICHIT L'ORGANISME
EN PHOSPHORE
ET EN LÉCITHINE



BRETAGNE : St-JEAN-DE-DOÏT, L'Arc de Triomphe.
ALSACE : STRASBOURG, Les Quais de l'Il.

N.-D. Ph.
Ph. Chanteclair.



se conformant dans son palais
à un goûte léger entouré de sa tête blonde. Voici le troisième jour que son
amant, le comte de Montpelier, attend d'un mot coché, elle veut
se conformer à son goût, elle veut se conformer à son goût.

P H È D R E

par Alexandre Cabanel (1823-1889). — École française.

MUSEE PARRÉ — MONTPELLIER



P40328

Chantecclair

Revue Artistique & Littéraire

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE ... 18 FR.
ÉTRANGER 25 FR.

LE NUMÉRO 1 FR. 50

DIRECTION

CARNINE LEFRANÇO

ROMAINVILLE

(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34 * N. DU C. SEINE 25.195

23^e ANNÉE

N° 243

MARS 1928

Jouis JANIN

LE DINER DE BEETHOVEN

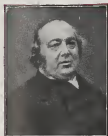


Photo Nadar

En 1819, j'étais à Vienne. Vienne, vous le savez, est la ville musicale par excellence; on y sent la musique, l'air est chargé d'accords. Tous les grands musiciens, tous les grands chanteurs ont passé par Vienne. De là, une espèce de bien-être qu'on éprouve sans savoir pourquoi.

Mais, le jour dont je vous parle, il se faisait un grand silence dans

la ville de M. de Metternich. Ce jour-là, j'étais dans les rues, au hasard, attendant l'heure de partir; je devais quitter la ville le même soir. À l'instant de mon plus grand désespoir, je vis passer un homme dans la rue, un de ces hommes qu'on voit tout de suite, même dans la foule.

Cet homme marchait à pas inégaux, tantôt vite, tantôt lentement; il regardait et souriait de côté et d'autre; mais son regard était distrait, son sourire était amer, et l'on pressentait que c'était un homme hors du monde réel.

Malgré moi, je voulus savoir qui il était, et je le suivis. Après bien des allées et venues, après bien des tours et des détours, il entra chez le marchand de musique de la rue Kohlmarkt. Le marchand le reçut avec beaucoup de politesse il lui offrit un

siège d'un air très empressé, mais l'inconnu resta debout. Je ne pouvais pas l'entendre, mais je le voyais à travers les glaces transparentes du magasin. Sa manière de converser était étrange; il parlait, son interlocuteur écrivait. Je jugeai que mon inconnu était sourd.

Tout à coup, il prit un air plus préoccupé que d'habitude, et, se tournant vers la porte, il frappa avec ses doigts en cadence sur la glace où mes regards étaient fixés.

Il resta bien ainsi un grand quart d'heure. Après quoi, il se retourna, et il fit un signe au maître de la maison. Aussitôt, une jolie petite fille s'approcha de l'homme et plaça devant lui une plume et du papier de musique. Alors, je le vis écrire couramment: sans doute il écrivit ce qu'il venait de composer sur la vitre du magasin; il écrivit sans perdre haleine, et, quand il eut fini, il tendit au marchand son papier sans le lire. Le marchand lui donna une pièce d'or en retour.

Voilà mon homme qui sort du magasin. À peine sorti, il avait repris son air farouche et moqueur. Cependant, son pas était plus léger. Ce matin-là, j'étais en veine de divination: je présimai que notre homme allait à la taverne.

En effet, il se rendit à cette hôtellerie enfumée qui a pour enseigne: *Le Chat qui File*.

Ce jour-là, un vendredi, l'auberge était déserte, la grande salle même était silencieuse, les fourneaux étaient éteints et la maîtresse du logis, en bonne

La Carnine Lefranco est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques

ménagère allemande, était occupée à faire reluire sa vaisselle de cuivre. Vous pensez bien que le moment était mal choisi pour venir demander à la bonne dame une de ces excellentes fabrications culinaires qui en ont fait la reine de tous les mangeurs et de tous les ivrognes de son temps. Cependant, comme notre homme était en fonds, il s'avança hardiment, et il demanda, sans trop de cérémonie, un morceau de veau tout chaud.

— Je n'ai pas de veau tout chaud, dit l'hôtesse du *Chat qui Filt*.

Et, en même temps elle frotait toujours ses plats d'étain.

— En ce cas, dit l'inconnu, donnez-moi un morceau de veau tout froid.

— Je n'ai pas de morceau de veau tout froid, répondit encore l'hôtesse sans se déranger de son travail.

— Tant pis ! s'écria l'homme.

Et il se retira, triste et déçappoté.

Je le vis s'éloigner avec chagrin, et quand j'eus perdu de vue, j'enirai dans l'auberge. Je tirai humblement mon chapeau, et parlant avec le plus profond respect :

— Madame, dis-je à l'hôtesse, pourriez-vous me dire comment s'appelle cet homme, qui il est, et où il demeure, s'il vous plaît ?

La dame, m'entendant parler d'un ton si poli, quitta un instant son pot d'étain, et, me gratifiant du sourire le plus aimable qu'elle pût trouver dans sa bouche édentée :

— Monsieur, me dit-elle, vous êtes bien honnête. Cet homme, c'est une espèce de musicien, gourmand et ivrogne. Je connais beaucoup sa domestique, qui s'appelle Marthe ; elle demeure là-bas, à cette petite maison à gauche, à côté du marchand de laine ; je crois qu'il s'appelle Beethoven.

A ce grand nom, je sentis mon cœur se briser dans ma poitrine. Puis, m'adressant à l'hôtesse :

— Madame, lui déclarai-je solennellement, au nom de l'hospitalité allemande, je vais vous demander un grand service.

Et, comme elle me regardait avec des yeux étonnés :

— Oui, madame, si, comme je le crois, vous êtes bonne et charitable, vous mettez, sur le champ, un morceau de veau à la broche. Je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir mon rôti entre les mains.

— Chut ! monsieur, répliqua l'hôtesse en me

montrant du doigt le four qui était allumé ; votre affaire est là, vous l'aurez dans un instant.

En même temps, elle appela sa domestique, qui ouvrit le four. Une délicieuse odeur de viande rotie s'exhala dans la vaste cuisine. Puis, l'hôtesse prépara elle-même mon rôti de veau sur un grand plat.

— Et pourquoi, lui dis-je, n'avez-vous pas voulu, tout à l'heure, donner à ce pauvre diable de

Beethoven le morceau de veau qu'il vous demandait ?

— Monsieur, me dit-elle, cet homme est un dissipateur qui mange tout, un gourmand qui veut de la viande tous les jours. A peine a-t-il de l'argent qu'il me l'apporte ; j'en reçois le moins que je puis, par pitié pour lui, je vous jure, et parce que je l'ai bien promis à sa gouvernante.

— Madame, continuai-je, quel est le vin préféré de Beethoven ?

— Dame, monsieur, je n'en sais rien. Ces gens-là boivent de tous les vins, et, pourvu que ce soit du vin, peu leur importe ce qu'ils boivent. Je crois, cependant, que, s'il avait une bouteille de mon vieux vin du Rhin, il ne ferait pas le difficile.

— Donnez-moi deux bouteilles de vin du Rhin, et de votre meilleur, répliquai-je à l'hôtesse ; ce ne serait pas trop bon pour ce que j'en veux faire, quand ce serait du vin de M. de Metternich.

A ce nom redouté, l'hôtesse, comme si elle ne m'avait pas entendu, ouvrit, à côté de la porte d'entrée, un certain caveau dans lequel elle descendit. L'instant d'après, elle revint avec deux vieilles bouteilles toutes poudrées, toutes noires, tout habillées d'un habit de soie filée par quelque vieille araignée séculaire.

— Bon ! me dis-je, voilà de quoi réjouir Beethoven !

— Monsieur veut-il qu'on lui porte tout cela ? interrogea la cabaretière.

Je la payai sans lui répondre. Je mis mes deux bouteilles dans mes poches de côté ; je pris le plat de rôti entre mes deux mains, et je sortis dans la rue aussi fier que si j'avais reçu le grand cordon de l'ordre de Prusse.

Je fus bientôt arrivé à la maison de Beethoven. Il demeurait au premier étage. Sa porte était toute garnie de clous à grosse tête, qui lui donnaient au premier abord une apparence formidable ; mais



BEETHOVEN A TEPLITZ

par C. Römme.



Par ses actions multiples la **CARLINE LEFRANCO** s'affirme comme étant un agent reconstituant de premier ordre, doué de vitalité régénératrice rapide du sang, accroissant le poids du corps et renforçant les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des intoxications du froid et des hémorragies.



Le Professeur GUIGNARD

Doyen honoraire de la Faculté de Pharmacie de Paris.

ces clous étaient inutiles pour la défense de la maison ; la serrure était mal attachée, et, d'ailleurs, la porte était plus souvent ouverte que fermée, si bien qu'en la poussant du pied, elle s'ouvrait.

J'entrai. Il n'y avait dans l'antichambre qu'une table recouverte d'une serviette de grosse toile, un serin qui chantait joyeusement dans sa cage, et, sur un tabouret, un gros chat qui regardait la table encore froide en poussant, de temps à autre, le miaulement d'un chat plutôt désœuvré qu'affamé : c'était la table, le chat et le serin de Beethoven !

Je plaçai sur la table mon plat couvert et mes deux vieilles bouteilles ; je caressai le chat, qui me fit le gros dos, et je saluai le serin, qui continua sa période commencée.

Sur ces entrefaites, la gouvernante de Beethoven entra.

Elle ne parut pas plus étonnée à ma vue que le chat ou le serin et, aussitôt elle m'ouvrit la chambre de son maître.

Celui-ci était assis près de la fenêtre : il regardait attentivement un œillet qu'il avait planté ; une myriade de petits insectes verts dévorait son bel œillet ; il les arrachait avec les plus grandes précautions. Au reste, cet œillet n'était pas seul sur sa fenêtre : de longues capucines avaient grimpé jusqu'au sommet, et leurs feuilles, d'un vert mat, formaient la plus

agréable jalousie contre les ardeurs du soleil.

Beethoven étant sourd ne m'avait pas entendu entrer. Il y avait sur sa table de quoi écrire. Je griffonnai ces mots :

« Je vous ai apporté du veau chaud et du vin du Rhin, dinons ensemble. »

Je lui tendis le papier. Avant de le prendre, il acheva de délivrer son œillet des petits insectes verts. Puis, il lut mon mot. Alors, soudain, vous eussiez vu son oeil s'animer, son sourire reparaitre.

— Soyez le bienvenu, me dit-il, soyez le bienvenu ! Vous êtes un Français ? C'est bien. Faites-moi l'honneur de dîner avec moi !

En même temps ; il s'écriait :

— Marthe ! mettez le couvert de monsieur.

Puis, il revint à moi.

— Vous avez bien fait de venir, me dit-il ; j'étais bien triste. Il n'y a que la campagne qui me soit favorable, la ville me tue. J'étouffe ici ; j'entends toutes sortes de bruits étranges, et je ne puis même pas m'entendre chanter. J'ai perdu plus que Milton, qui n'a perdu que la vue et qui a gardé sa poésie ; j'ai perdu ma poésie, j'ai perdu mon univers : me voilà sur

le bord de ma tombe chantant ma messe des morts !..

Sa gouvernante nous fit signe que nous étions servis. Il me prit galamment par la main ; il me fit entrer le premier dans sa petite salle à manger. Il n'y avait que deux couverts sur la table ; sa gouvernante, sans doute jalouse de la considération de son maître, m'avait cédé sa place à table, et elle nous servait.

Le repas fut gai du côté de Beethoven : il y mit tant de verve et d'esprit, il parla si bien et avec tant de plaisir que j'eus bientôt oublié son infirmité. Le vieux vin du Rhin l'avait si fort ranimé qu'à la fin du repas, il se leva brusquement et passa dans sa chambre.

— Je veux, me dit-il, vous montrer que le vieux Beethoven n'est pas si sourd qu'on le prétend.

En même temps, il se mit à son piano et commença à exécuter une symphonie de sa composition.

Juste ciel ! le piano était faux à faire crier le vieux chat Beethoven frappait sur ce piano comme un sourd. Non, jamais sons plus criards, jamais harmonie plus discordante, n'étaient venus déchirer mes oreilles. Pour lui, tout entier à son enthousiasme de l'heure présente, heureux et fier d'avoir enfin un auditeur, il poursuivait sa symphonie commencée ; il se perdait dans les plus douces

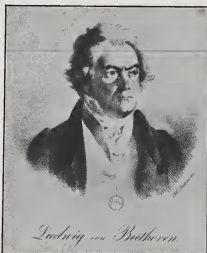
extases, il frémissait, il pleurait, il souriait, il était hors de lui. Moi, je tenais mes regards baissés ; j'aurais voulu me boucher les oreilles, j'aurais voulu m'enfuir. Eh bien ! nous étions, lui et moi, dans le vrai ; moi, j'étais sur la terre, j'assistais au plus abominable charivari qu'on pût entendre ; lui, était dans le ciel, il entendait la musique de Beethoven !.. A la fin, mon supplice finit, sa joie finit ; il se releva harassé mais bien heureux.

— N'est-ce pas, me dit-il, n'est-ce pas que cela est beau encore ? N'est-ce pas que le vieux Beethoven a encore du bon sang dans les veines ? N'est-ce pas que c'est ça, de la musique ?

Et il me pressait de ses grosses mains, il m'approchait de sa large poitrine, il me mouillait le visage d'une grosse larme.

— Il faut que je vous donne quelque chose de moi, ajouta-t-il, et quelque chose pour vous, pour vous seul.

S'approchant de la fenêtre, il se mit à battre la vitre de sa main droite comme il avait fait chez le marchand de musique. Il s'écoulaient en dedans, il composait. Enfin, il me remit ce morceau, qu'il avait touché de ses mains, qu'il avait composé avec son génie, et que je garde comme la plus précieuse des reliques.



LA CARNINE LEFRANCO

**enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps**



LA MORT DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU A ERMENONVILLE

C'est à Ermenonville, que le 20 Mai 1778, Jean-Jacques était venu se fixer, par une belle journée de printemps, pour reposer son corps vieilli, et apaiser son cœur malade. Un pavillon qui dépendait du château, lui fournit le modeste asile où il installa ses pénates. Il y fut l'hôte du marquis de Girardin, et il y vécut six semaines, les dernières qu'il passa sur terre, passant dans le célèbre « Désert », les heures les plus paisibles et les plus douces peut-être de sa vie, dans un cadre fait pour lui plaire et disposé selon ses goûts.

Nul ne pensait que sa fin fut si proche. Sans doute, Jean-Jacques Rousseau avait beaucoup vieilli, et se disait souvent fatigué. Les derniers jours de Juin, il se plaignit à diverses reprises de maux de tête, d'étourdisse-

ments. Comme, cependant, son humeur restait gaie, qu'il mangeait de bon appétit et ne changeait rien à sa vie, on n'éprouvait pas d'inquiétude. Le mercredi 1^{er} Juillet, ayant pris pour son déjeuner des fraises avec du lait, il se sentit un peu « incommodé »; au cours d'une excursion qu'il fit, il dut s'arrêter plusieurs fois, dans la crainte de tomber. Le lendemain 2 Juillet, il semblait à peu près remis. Il fit, comme de coutume, une promenade matinale, rapporta des graines et des herbes pour le « déjeuner du serin », ainsi qu'il le dit à sa femme, puis s'attabla lui-même, pour prendre son café avec Thérèse et la servante. Ce fut à ce moment qu'il se plaignit soudain d'un grand et douloureux malaise, comme s'il avait, expliqua-t-il, reçu quelque « coup sur la tête ». Il se mit dans son lit, dont il ne devait plus sortir.

Il semble que dès lors, sans éprouver de vives souffrances, il ait eu la nette intuition

que le cas était sans remède et la fin imminente. Il enjoignit, en effet, à Thérèse de bien fermer à clef la porte de la chambre, afin que personne n'y entrât, car il ne voulait recevoir « ni médecin, ni chirurgien »; puis, il lui fit ses recommandations dernières, l'exhortant à la charité. À la résignation, lui conseillant de se confier à la protection du marquis de Girardin, ce « parfait honnête homme ». Il eut ensuite un léger

retour théâtral: « Ma bonne amie, s'écria-t-il, ouvrez la croisée: l'air est si pur et si serein! Que je voie encore une fois le soleil! Il me semble que je vois les cieux ouverts! » Quelques instants plus tard, il prit une cuillerée d'eau des Carmes, qui amena quelque soulagement, puis une gorgée de « bouillon blanc »; mais il rendit la

tasse en disant à Thérèse: « Mon cœur ne peut plus rien supporter. » Il fit en même temps un effort pour se lever du lit, aussitôt il roula tout de son long sur le plancher. Thérèse le saisit dans ses bras, le mit dans un fauteuil; il ne fit nul mouvement, et elle comprit qu'il était mort. Tous les vésicatoires qu'on lui appliqua tardivement, ne purent le ranimer. Il était dix heures du matin.

Ainsi mourut Rousseau, sans fracas, sans incidents, sans drame. Les bruits accrédités plus tard, de meurtre ou de suicide, ne sont donc que de vaines légendes; ils ne sauraient tenir devant les témoignages des gens appelés dès le premier moment, parmi lesquels René de Girardin lui-même. Au reste, le lendemain, à l'ouverture du corps, qui eut lieu en exécution de l'ordre formel de Rousseau, les chirurgiens présents constatèrent dans le crâne un épanchement considérable indiquant une atta-



Bibl. Nat. Est.

La Carnine Lefrancq

DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages eupéptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients



que d'apoplexie séreuse. Quelques heures avant l'autopsie, Houdon avait pu prendre un moulage de la face, qui lui servit pour faire un buste, destiné au marquis.

Le samedi 4 Juillet, on embauma le corps, on l'enferma dans le cercueil, et, quand sonna minuit, on le porta dans l'île des Peupliers. Les paysans, torches en mains, éclairaient les rives de l'étang, tandis que la barque funèbre glissait lentement sur la moire silencieuse des eaux. Un petit monument, fait de sable et de chaux — un tombeau surmonté d'une urne — fut improvisé sur l'heure même, d'après le plan dressé par Girardin, qui, jusqu'à trois heures du matin, demeura pour veiller à l'exécution de son œuvre. Le tombeau provisoire fut remplacé un peu plus tard par un mausolée plus orné, dessiné par Hubert Robert.

L'étang d'Brmenonville et l'île des Peupliers devinrent, dès les premiers moments, un lieu de pèlerinage. Tous les plus grands seigneurs y accoururent apporter leur hommage. Louis XVI et Marie-Antoinette eux-

mêmes y vinrent le 14 Juin 1780, et cette visite royale déclencha un grand enthousiasme. Mais si mânes de philosophie furent fidèles aux principes que professait celui qui dormait dans la tombe, ces honneurs officiels durent moins lui plaire que le souvenir d'une vieille femme du village, jadis secourue par Rousseau, qui, chaque jour, son chapelet en main, se rendait au bord de l'étang et priait pour son bienfaiteur. « Pourquoi priez-vous pour M. Rousseau, qui n'était pas catholique ? lui demandait un indiscret. — Je n'en sais rien, répondit-elle. Tout ce que je sais, c'est qu'il m'a fait du bien. »

Et Jean-Jacques eut non moins goûté cette naïve et simple mention inscrite dans son livre de comptes par Nicolas Harlet, le bon magister du village : « Aujourd'hui 2 Juillet, est mort à Brmenonville, Jean-Jacques Rousseau, en son vivant grand philosophe. »

La fin de Rousseau est touchante et elle fait oublier dans une certaine mesure les faiblesses de sa vie.

Marquis de Séaur,
de l'Académie Française.



LE VERRE IRIÉ

Tableau de Marcel MALATIER — École française.
(GALERIE GEORGES PETIT — PARIS)

SÉRÉNADE

J'ai dit aux étoiles :
« Elle est votre sœur,
Et vos yeux sans voiles
Ont moins de douceur
Que dans sa prunelle,
L'humide étincelle
Qui lui vient du cœur. »

J'ai dit à la rose :
« Fais-lui des emprunts !
Sa bouche mi-close
Et ses cheveux bruns
Ont si fraîche haleine
Qu'ils passent sans peine
Tes plus doux parfums. »

J'ai dit à la brise
Qui meurt dans les bois,
A l'eau qui se brise
Et chante parfois :
« Sa voix est plus pure
Que votre murmure.
Imitez sa voix ! »

J'ai dit à l'aurore :
« Ton œil d'Orient
Pourrait être encore
Cent fois plus brillant,
Si tu savais prendre
L'éclat doux et tendre
De son front riant ! »

ÉDOUARD GRENIER.

LE PROFESSEUR GUIGNARD

Doyen Honoraire de la Faculté de Pharmacie de Paris.

M. Guignard nous est venu du Jura, où il naquit en 1852 dans la commune de Mont-sous-Vaudrey. Il fut, à partir de 1876, interne en pharmacie des hôpitaux de Paris, aide de clinique, puis chef de laboratoire à la Faculté de Médecine, préparateur puis aide-naturaliste au Muséum. En 1883, il est nommé professeur de botanique à la Faculté des Sciences de Lyon, et en 1884 directeur des serres de la Tête-d'Or dans la même ville. Il rentre à Paris, en 1887, comme professeur de botanique générale à l'Ecole de Pharmacie, dont il a été directeur de 1900 à 1910.

C'est à ce titre qu'il organisa les travaux pratiques de bactériologie, réinstalla plusieurs laboratoires et agrandit notablement la bibliothèque.

C'est pendant son directorat qu'échut le premier centenaire de l'Ecole de Pharmacie de Paris. Cet événement fut commémoré par la publication d'un beau volume in-4^e, consacré à l'histoire de l'enseignement de la pharmacie à Paris, depuis Nicolas Houel jusqu'à l'année 1903. M. Guignard s'y révéla comme un historien de premier ordre; non seulement il rédigea les premiers chapitres du volume du *Centenaire*, mais encore il dirigea magistralement toute la publication, faite en collaboration avec les professeurs et le bibliothécaire de l'Ecole.

Parmi les distinctions et les grades qu'il a obtenus, citons les médailles d'argent et d'or de l'Internat, le diplôme supérieur de pharmacien, le doctorat ès-sciences naturelles, le prix Bordin de l'Institut, le prix Buignet de l'Académie de Médecine, la présidence de la Société Botanique de France et la vice-présidence de la Société de Biologie, la présidence d'honneur de la Société d'Histoire de la Pharmacie et de l'Association des Étudiants en Pharmacie de France. En outre, M. Guignard est membre de l'Académie des Sciences, de l'Académie de Médecine et de l'Académie nationale d'Agriculture de France, il est commandeur de la Légion d'honneur; il fait partie du Conseil supérieur de l'Instruction publique, du Conseil de l'Université de Paris, de la Commission d'Hygiène de la Préfecture de Police et de bien d'autres comités.

Le premier, M. Guignard a décrit l'important phénomène de la karyokinèse ou division du noyau cellulaire. Il a montré que, chez les plantes, le mode de bipartition des chromosomes ou éléments figurés du noyau était tout différent de celui que l'on avait admis avant ses observations. Il a établi, en outre, que le mécanisme par lequel est

assurée la division égale de chacun des éléments nucléaires est essentiellement le même chez les animaux et les végétaux.

Les zoologistes et les botanistes se trouvaient d'ailleurs en désaccord absolu sur cette question, dont l'intérêt s'accroissait du fait que le noyau joue un rôle fondamental dans le phénomène de la fécondation et la transmission des propriétés héréditaires.

M. Guignard étudia ensuite dans de nombreux mémoires la formation du sac embryonnaire, puis les phénomènes de la fécondation. Jusqu'en 1899, on croyait que la fécondation, chez les végétaux angiospermes, consistait uniquement dans la formation d'un embryon, par suite de la copulation de l'un des deux noyaux mâles contenus dans le tube pollinique avec un noyau femelle renfermé dans le sac embryonnaire de l'ovule. On était loin de soupçonner que cette copulation ne représente en quelque sorte que la moitié du phénomène; en effet, l'autre noyau mâle s'unit toujours en même temps à un noyau spécial du sac embryonnaire pour donner naissance à l'albumen destiné à nourrir l'embryon produit par la première copulation. Cette découverte capitale de la double fécondation fut faite en même temps,

et d'une façon indépendante, par M. Guignard et par un savant russe; mais c'est M. Guignard qui, le premier, en donna des figures. Du même coup se trouvaient expliqués plusieurs faits restés jusque-là incompréhensibles.

Sans insister sur d'autres travaux importants pour la biologie générale, il faut au moins mentionner quelques-uns de ceux qui intéressent plus spécialement la pharmacie. Par exemple, M. Guignard a fait connaître la localisation, dans les divers organes de la plante, des principes actifs, diastases et glucosides, qui fournissent l'acide cyanhydrique chez diverses plantes, et les essences propres aux Crucifères et à d'autres familles. Il a signalé de nombreux exemples de végétaux à acide cyanhydrique. On lui doit également la connaissance du curieux système sécréteur à muciage qui existe dans les Laminaires et de celui que donnent les oléo-résines du *Copaifera* et d'autres Légumineuses, ainsi que des études très précises sur l'origine et la structure du tégument des graines dans un grand nombre de familles végétales.

P. S. — Le présent numéro était prêt à paraître, quand la douloureuse nouvelle de la mort du Professeur Guignard nous est parvenue. Nous adressons à sa famille et à tous ses amis nos bien vives sympathies.



Ph. Henri Mancel.



LA
CARNINE LEFRANCO.
renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Musculaire.





Portrait de MARIE LESZYNSKA, REINE DE FRANCE
Pastel de M. QUENTIN DE LA TOUR (1704—1788). — École française

	<p>ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ TUBERCULOSE NEURASTHÉNIE - CHLOROSE</p>		<p>CONVALESCENCES - FAIBLESSE MALADIES DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN</p>	
<p>CARNINE LEFRANCQ <i>PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ</i> <i>SOUS FORME DE SIROP DE SAVEUR AGRÉABLE</i> FUMOUCHE - 78 Faub. St Denis - PARIS </p>				



L'Art et le Clair

Revue Artistique & Littéraire

ABONNEMENT

UN AN. FRANCE 18 FR
ÉTRANGER 25 FR

LE NUMÉRO 2 FR. 50

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34 R. DU C. SEINE 25.195

23^e ANNÉE

N° 244

AVRIL 1928

APERÇUS D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE EN BELGIQUE

I. — LOUVAIN — BRUGES — ANVERS

Au début du IX^e Siècle, Charlemagne avait mis la Belgique à l'abri des incursions des peuples du Nord,

lesquels, durant trois cents ans, avaient plongé ce pays dans la barbarie, et il s'était appliqué à y étendre les connaissances humaines, faisant enseigner la médecine dans une Académie attachée à sa cour. Mais, à cette aurore de renaissance avait bientôt succédé une nuit profonde; car dès la mort de Charlemagne, les peuples du Nord débordèrent de nouveau sur les Flandres, répandant partout la dévastation.

Pendant plusieurs siècles encore, toute la science médicale devait se renfermer dans les bornes de l'empirisme; on se contentait d'appliquer certains remèdes dont l'expérience ou le hasard avait fait découvrir l'efficacité; mais on ne pensait ni à rechercher la cause des maladies, ni à observer l'action des remèdes employés.

Lors de l'invasion des barbares, la culture antique avait trouvé asile dans les monastères et les moines d'Occident sauvèrent la civilisation en arrachant à la destruction totale les documents de la littérature gréco-latine.

Les sciences continuèrent d'être cultivées dans ces lieux d'asile et la médecine en fut. C'est ainsi que nous voyons par la suite la médecine et la chirurgie, tant pour l'enseignement que pour la pratique, monopolisées par des moines, des chanoines et même des clercs.

Cette pratique qui valait aux bénéficiaires honneurs et profits donna sans doute lieu à des abus graves et nombreux, car les Papes et les Conciles intervinrent pour faire cesser cet état de choses. Ainsi l'Eglise qui avait le monopole de l'enseignement et de la bienfaisance organisa les Universités de Montpellier, Paris, Louvain, Toulouse, Pont-à-Mousson, Douai, pour ne parler que de l'Occident. L'ouverture de ces centres d'enseignement fit plus pour la laïcisation de la pratique médicale que tous les décrets pontificaux et tous les Conciles.

La médecine monastique avait fini son temps après avoir rem-

pli sa tâche et la médecine séculière était née. En 1305, Jehan Yperman contemporain de Guy de Chauliac, enseignait à Ypres, sa ville natale, en ce



VESALE

La CARNINE LEFRANCO, Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHERAPIE ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT — C'EST UNE MÉDICAMENT VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ —

superbe hôpital de Belle, qui a été détruit pour toujours, lors du siège fameux de 1914-1918. Licencié et Docteur de l'Université de Paris, où il resta de 1297 à 1300, Yperman enseignait en langue vulgaire pour se faire comprendre de ses élèves chirurgiens-barbiers, ignorant le latin.

Il demeura inconnu jusqu'en 1818, époque où Van Hulthem, de Gand, retrouva à Cambridge la copie de son "*Traité de Chirurgie*", document d'un intérêt capital qui a valu à son auteur le nom de "Père de la Chirurgie Flamande".

Également, dans le cours du XIII^e siècle, un Belge s'était élevé, un des premiers, au-dessus de la moyenne des médecins : Jean de Saint-Amand. Il montra par ses écrits, tant imprimés que manuscrits, qu'il fut un des plus grands médecins de son siècle.

Ses œuvres étaient tellement estimées qu'on conserva longtemps, avec un soin tout particulier, aux Archives de la Faculté de Paris, son livre intitulé : *Concordantie Joannis de Sancto Amando*.

On trouve dans son *Antidotaire* une thérapeutique générale, qui contient les principes d'une véritable philosophie médicale.

Mais il faut arriver au XV^e siècle pour enregistrer un événement qui devait contribuer à modifier en Belgique la face des choses, et en particulier celle de la médecine : il s'agit de la création de l'Université de Louvain, qui eut lieu en 1426.

Cette institution affranchit en grande partie les Belges de l'obligation d'aller acquérir des connaissances médicales chez leurs voisins.

**

L'Université de Louvain fut créée par Jean IV, duc de Brabant, sous les auspices du Pape Martin V. Du-

rant l'espace de près de quatre siècles, elle jeta un vif éclat, et s'est rendue célèbre dans toute l'Europe par les grands hommes qu'elle fournit, et par l'influence qu'elle exerça sur les progrès des sciences.

Dans les premiers temps de son existence, la Faculté de Médecine de Louvain était presque exclusivement composée de clercs. Toutes les

sciences étaient concentrées dans le clergé, car dans cet ordre seulement on rencontrait des hommes aptes à l'enseignement. Aussi était-il défendu aux régents de se marier. Ce ne fut qu'en 1452 que fut levée cette interdiction.

Les édits royaux de 1628, 1681 et 1732 exercèrent une très heureuse influence sur l'enseignement de la médecine à Louvain. Ces édits, défendant l'exercice de l'art de guérir aux Belges qui ne s'étaient pas fait graduer à l'Université de Louvain, attirèrent en effet beaucoup d'élèves à cette célèbre école.

A cette époque, la médecine avait en Belgique un vrai caractère de nationalité. Ce pays n'était pas, en effet, tributaire des doctrines étrangères. Les savants connaissaient les habitudes, le climat, le sol de leur pays, leur influence respective sur les maladies, et ils donnèrent ainsi à la science un certain type local. Tous leurs ouvrages traitent de sujets nationaux ; les observations, les remarques qui y sont consignées se rapportent presque exclusivement à la topographie du pays.

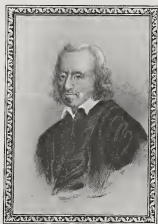
On sait que ce fut la Révolution française qui porta

le coup de mort à l'Université de Louvain. Le serment qu'on exigeait des professeurs, en 1795, eut en effet les suites les plus funestes pour cet établissement, le recteur Havelange et plusieurs professeurs furent exilés à Cayenne ; les autres ne durent leur salut qu'à la fuite. Enfin un décret d'Octobre 1797, émanant du Département de la Dyle, supprima l'Université de Louvain. Ainsi s'écroula

cette célèbre institution, après une existence glorieuse de 371 ans.

**

Parmi les grands médecins que produisit l'Univer-



VAN HELMONT



UNIVERSITÉ DE LOUVAIN. — La Salle des Pas-Perdus. Phot. Nal.



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCQ

PUR SUO DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉE
SOUS FORME DE SIROP DE SAUEUR AGRÉABLE

FUMOUZE, 78, Faub. St Denis, PARIS



FRONTISPICE DE L'ANATOMIE DE VESALE
ET VILLAEVERDE

Imprimé par PLANTIN, à Anvers, en 1583.

sité de Louvain, nous devons citer, au premier rang : Vésale, Van Helmont, Fyens, Van den Spieghel et Rega.

André Vésale, le créateur de la Science anatomique, Médecin de Charles-Quint et de Philippe II, est né à Bruxelles, le 30 avril 1513. Il périt misérablement en 1564, dans l'île de Zante, où il avait été jeté par un naufrage.

Au temps de Vésale, il était fort difficile de se procurer des cadavres; et celui-ci raconte qu'il parvenait à résoudre la difficulté en cultivant l'amitié du "Pretor" ou Chef de la Justice de la ville. Ce magistrat lui procurait de temps en temps quelque dépouille de malfaiteur mis à mort pour ses crimes, mais peu à peu les autorités comprirent l'importance de la dissection, et l'on abandonna à la Faculté de Médecine les cadavres des criminels exécutés par la corde. Il faut croire, écrit M. Léon Van der Essen (1), que les médecins y mettaient quelquefois trop de zèle, car il existe un édit de Charles de Lorraine, du 27 Janvier 1752, défendant à la Faculté de Médecine de Louvain d'enlever les cadavres moins de deux heures après la mort.

Un peu plus tard, en février 1756, Marie-Thérèse facilita le macabre approvisionnement en autorisant

le professeur d'anatomie et de chirurgie à disposer des corps des militaires exécutés par la corde ou par le glaive.

Le magistral ouvrage d'André Vésale : *De humani Corporis fabrica libri septem*, in-folio, présente de très belles figures sur bois (1543), qui ont été attribuées au Titien. Elles sont tout au moins de la main d'un des plus habiles maîtres de ce temps. Van Hulthem, célèbre bibliophile de Gand, a tâché de prouver que les planches de cette édition sont dues au burin de Jan Stevens de Calcar, qui était un des principaux imitateurs du Titien.

Jean-Baptiste Van Helmont, le chef des spiritualistes et le plus puissant adversaire de la médecine de Galien, naquit à Bruxelles en 1577. Cette illustration belge, issue de la noble famille des Stassart, était seigneur de Mérode, de Royenburgh, d'Oirschot et de Pellines. Il suivit les cours de l'Université de Louvain, et entraîné par les sciences médicales et naturelles, apprit par cœur les aphorismes d'Hippocrate; mais, peu satisfait des doctrines des anciens, il entreprit de réformer la médecine, et se mit à visiter les principaux pays d'Europe dans le but d'augmenter ses connaissances. De retour dans sa patrie, après trente ans de voyages, il se retira à Vilvorde pour s'y livrer à des expériences chimiques qui souvent manquèrent de lui coûter la vie, mais qui ne furent pas sans faire progresser la thérapeutique.

Un des titres les plus solides de la gloire de



THÈSE DE PIERRE CHARTREL

Thèse à l'image de l'Université de Douai (1760)

(1) Une Institution d'enseignement supérieur sous l'Ancien Régime — l'Université de Louvain (1495-1797) — Fromant, Edit. Bruxelles, 1921.

**CONVALESCENCES
DIFFICILES**



CARNINE LEFRANCO
réussit
toujours et très vite

Van Helmont, c'est que nul autre n'a contribué autant que lui à la chute du galénisme dégénéré des Ecoles de son temps; mais s'il est admirable tant qu'il se contente de se critiquer, il n'en est plus de même quand il prétend construire à son tour.

Prenant pour base de son système les principes des spiritualistes, il range parmi les causes déterminantes des maladies, l'influence des mauvais génies, le pouvoir des magiciens et l'action occulte des sorciers. *L'Archée* de Paracelse forme un des points capitaux de sa théorie; mais il y attache des idées plus claires et plus physiologiques: l'archée, qui est le principe le plus subtil du sang, est le fondement de la vie et de toutes les fonctions de l'économie animale; et dans son langage figuré, Van Helmont entendait par *Archée* ce qu'Hippocrate comprenait sous le nom de *Nature*, ce que Stahl désigna plus tard sous celui d'*âme*, et ce qu'on indiqua dans la suite sous la dénomination de *force vitale*.

Il faut d'ailleurs reconnaître que les idées de Van Helmont sur l'inflammation étaient plus exactes que celles de ses prédécesseurs, et qu'il dit positivement qu'elle tient à l'irritation, qui attire le sang; ce qui ne l'empêche pas de clamer l'abus de la

saignée « qui diminue la masse de l'esprit vital qui agit dans le sang et produit l'étiologie ».

Enfin les recherches chimiques de Van Helmont lui avaient appris la vertu de plusieurs substances du règne minéral: les mercuriaux, les antimoniaux le soufre, qu'il appliqua fort opportunément, et dont le règne est encore de ce ter.ps.



REGA

Thomas FYENS ou *Flenus*, naquit à Anvers le 28 Mars 1567, et mourut à Louvain le 15 Mars 1631. Médecin bien érudit qui a, il est vrai, consacré plusieurs ouvrages à la question de savoir à quel moment, chez le fœtus, l'âme se réunit au corps; mais qui du moins, a écrit un traité de séméiotique (1664) qui est bien le premier connu de ce genre.

Adrien Van den SPIEGHEL, célèbre anatomiste, naquit à Bruxelles en 1578 et mourut à Padoue le 7 avril 1625. Après avoir étudié à Louvain, il se rendit à Padoue pour y entendre

Fabrice d'Aquapendente et Jules Casserius, de qui il reçut le bonnet de docteur. Plus tard, sa haute réputation le fit rappeler à Padoue pour y occuper la principale chaire d'anatomie et de chirurgie devenue vacante par la mort de Casserius.



LE BON SAMARITAIN

Peint par BALTHASAR VAN CORTBENDER (1612-1663). — Ecole Flamande. — Actuellement au Collège des Médecins d'Anvers.

Spiegel avait adopté la manière de voir des Anciens, en plaçant dans les poumons le foyer de la chaleur du corps. On lui doit d'excellentes descriptions de plusieurs organes, parmi lesquels se trouve le foie, dont un des lobes porte encore son nom. Il écrivit aussi un *Traité des Nerfs*.

Henri-Joseph REGA naquit à Louvain le 6 avril 1690, et mourut le 22 juillet 1754. Il fut une des plus hautes capacités de l'Université de Louvain, et s'acquit une grande célébrité par ses ouvrages, dont le style est clair et précis, l'érudition agréable et nullement fastidieuse. Après ses études faites à Louvain, il était allé se perfectionner à Paris.

Rega enseigna qu'il n'est pas de lésions des fonctions sans lésions des organes; et aussi que, dans l'état pathologique, tout organe exerce une sympathie physiologique ou morbide sur les autres organes. Il avait des idées claires de l'irritation et de l'irritabilité, qu'il connut avant Haller.

Sa réputation comme praticien ne fut pas moins brillante que celle qu'il obtint par ses publications comme physiologiste.

Il avait acheté une maison pour la transformer en local d'enseignement pour la botanique; et il avait aussi organisé un jardin botanique qui précéda le jardin actuel datant de 1817. Enfin il fonda un musée d'anatomie qui fut un des plus beaux de l'époque.

Citons encore parmi les professeurs de grand mérite produits par l'Université de Louvain: Bogaert, Drivère, Verheyen Jacobs, et aussi Jean Palfyn, de Gand, à qui l'on doit un tire-tête qui fut l'origine du forceps, et qui lui mérita tout l'honneur de son invention (1721).

A ces noms des grands médecins belges, nous devons ajouter celui de J.-H. Matthey (1742-1796),

qui fut président du Conseil Municipal d'Anvers, mais ne se contenta pas de jouer un rôle politique important. En des temps difficiles l'enseignement de la chirurgie avait pris en effet à Anvers un développement remarquable sous l'impulsion de Dominique Leroy et de Matthey, ce dernier ayant réussi à organiser l'enseignement clinique chirurgical au lit des malades.

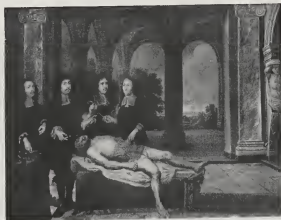
Il ne faut pas négliger non plus l'influence exercée par l'Université de Douai, créée en 1562 par Philippe II, la ville de Douai ayant continué d'appartenir aux provinces belges jusqu'à ce que, par droit de conquête, sous Louis XIV, elle fût devenue française (1717). — *Traité d'Utrecht*. Dans son Université, le régime scolaire était copié sur celui de Louvain, et nous reproduisons ici le frontispice d'une thèse soutenue à Douai en 1761: thèses "à image" dont la mode venait de Paris, et qui fut découverte au Musée du Steen, à Anvers, par le Docteur de Mets (1).



PORTRAIT DU DOCTEUR F. DE WULF
BRUGES (Hôtel de Ville).

et de l'irritabilité.

C'est une de ces la mode venait de au Musée du Steen,



LA LEÇON D'ANATOMIE DE BRUGES

Peint par BERNARDI en 1676. — Hôtel-de-Ville de Bruges.

On trouve dans les Flandres, à côté de ce grand centre d'enseignement que fut l'Université de Louvain, un autre foyer où les sciences médicales avaient pris un grand développement et qui, avec Louvain, organisa la lutte contre ces redoutables fléaux qui, dans le cours du Moyen-Âge, et jusqu'au XVIII^e siècle, ne cessaient de désoler ces régions, les épidémies de peste et de suette.

(1) Sur les Thèses à image, voir une intéressante étude publiée par le Docteur de Mets dans le *Bulletin de l'Académie Royale de Médecine de Belgique*.

La Carline Lefrançois est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques

Ce second centre est la ville de Bruges.

En l'an 1294, les archives mentionnent un chirurgien juré au service de la ville. Il était choisi parmi

les *physiciens*, en portait le titre de Maître, attendu qu'il avait pris licence dans les Facultés de Bologne ou de Paris.

Plus tard, il y en eut plusieurs, et la ville désigna un chirurgien principal, qui portait le titre de *Arsdote* : celui-ci avait la mission de traiter les accidents du travail survenus au service de la ville, de même il était chargé de contrôler le savoir de ses collègues.

Dès le XIV^e siècle, les chirurgiens se groupèrent en corporation, formant une sous-section de la Gilde des Boulangers, qui avait rang de métier-chef. En 1411, sous les plis de leur bannière propre, ils suivent Jean-sans-Peur au

siège de Ham-en-Vermandois, et durant les épidémies graves du XVII^e siècle, ils forcèrent l'admiration de leurs contemporains par leur dévouement pour les pestiférés.

Vers cette même époque, les praticiens organisèrent une salle de dissection, et l'on peut juger de son importance et même de sa beauté par une *Leçon d'Anatomie*, datée de 1670, que possède la ville de Bruges. Autour du cadavre, sont groupés quatre chirurgiens de cette ville : Georges Simay, Henri Franssen, Cornelie Kelderman et François Toomkiss, le démonstrateur.

À côté de cette toile, peu connue d'ailleurs, en dépit de son grand intérêt pour l'histoire de l'enseignement de la médecine en Flandre, il faut signaler un bon portrait du Médecin François De Wulf, à l'âge de 50 ans — du pouce de la



BRUGES. — LA CORPORATION DES CHIRURGIENS DE BRUGES
Une Séance d'Apparat
peinte par BERNAERTS en 1677.

leurs, en dépit de son grand intérêt pour l'histoire de l'enseignement de la médecine en Flandre, il faut signaler un bon portrait du Médecin François De Wulf, à l'âge de 50 ans — du pouce de la



LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE

par François FRANCKEN (le Jeune) (1581-1642). — École flamande. (Actuellement au Collège des Médecins d'Anvers.)

main gauche, le chirurgien soulève la paupière de l'œil d'un enfant, et, de la main droite, il manie un stylet à pointe mousse dont il touche la conjonctive. Une inscription indique que De Wulf se consacra aux humbles : *Numerum curat Lupus*.

En 1676, les chirurgiens établirent une consultation gratuite pour indigents.

Parallèlement aux chirurgiens, les docteurs en médecine évoluent dans l'histoire de la ville de Bruges, avec une distinction remarquable. Mais, recrutés jusqu'au milieu du XV^e siècle parmi les clercs, les moines et les chanoines, le Magistrat n'a que peu d'influence sur ces hauts personnages. Néanmoins, il tient leurs travaux en assez haute estime et ne leur ménage jamais les encouragements.

Un organisme spécial, appelé *Camer van Gesontheijt*, groupe médecins et chirurgiens, dès 1603, pour toutes les décisions à prendre concernant la Santé Publique.

Parmi les Médecins de cette chambre figure Thomas Montanus, l'auteur réputé d'un traité sur la peste, et qui fonda, en 1665, la Société de Médecine de Saint-Luc, dont les nobles directives sont résumées en cette phrase.

« *Ut consultationes quæ apud ægros instituuntur, fiant cum omni modestia, reverentia et ordine, ac sine altercatione, et sine inutilibus quaestionibus, atque sic, ut invidia excludatur, et sola sanitas ægri,*

bonum publicum, obedientia magistratus, et singulorum confratrum honor, respectus et amicitia curentur. »

Ainsi que le remarque le Docteur Tricot-Royer (d'Anvers), toutes les lois de la déontologie tiennent en ces quarante mots.

Parmi les noms les plus fameux du corps médical de la ville de Bruges, nous relevons encore ceux de Baesdorp, le médecin de Charles - Quint, qui commenta Gallien, de Boetius (de Boodt), botaniste et physicien, qui fut médecin de Rodolphe II ; de Bruhesius, également médecin des Cours et prônoteur de la crémothérapie ; de Martin Everaerts, mathématicien et

syphillographe original ; de Victor Gisselin, dont les éditions plantiniennes sont célèbres ; de Kelderman, qui fit l'éducation scientifique et morale des sages-femmes ; de Lanbiot, connu par ses curieux aperçus sur les vaisseaux chylifères et la circulation sanguine ; de Van Mander, philosophe à l'esprit mathématique ; des deux Mathesius, qui traduisirent *Actuarii* et commentèrent Hippocrate ; de Mullerius, médecin-astronome ; de Guillaume Pantin, disciple de Celse ; de Rapaert, l'ennemi et le démolisseur de l'astrologie ; de Scutius, humaniste distingué qui n'écrivit d'ailleurs que pour montrer à ses confrères sa force en grec et en latin. (Dr. Tricot-Royer.)

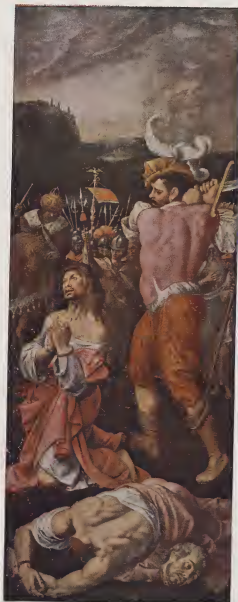


Phot. Nels.

BRUGES. — L'Hôpital Saint-Jean (façade latérale).



BRUGES. — LA GRANDE SALLE DES MALADES DE L'HOPITAL SAINT-JEAN
D'après une peinture anonyme ancienne.



La Légende des Saints Anargyres

LE MARTYRE DES SAINTS COSME ET DAMIEN

Décorati aux XVII^e et XVIII^e siècles

Fautel des Chirurgiens-Barbiers à la Cathédrale d'Anvers

par Ambrosius FRANCKEN (1544 - 1618). — École flamande
(MUSÉE DES BEAUX-ARTS D'ANVERS)

Il existe encore actuellement, à Bruges, des bâtiments qui furent les témoins de tous les événements de cet âge de la médecine : c'est l'Hôpital Saint-Jean.

Il est difficile de fixer la date de sa fondation, mais on sait qu'il eût pour auteurs des clercs et des laïcs, et n'est pas postérieur à l'an 1188.

Cet hôpital rendait de grands services, non seulement aux habitants, mais aussi à l'administration communale, et la grande sympathie dont jouissait l'institution lui avait acquis divers privilèges assez curieux.

Ainsi les frères qui y faisaient fonction furent chargés de la *jauge du vin*; puis ils obtinrent le droit de poinçage, et ils eurent encore l'exclusivité de la *pêche aux anguilles* dans le Reije. Mais l'hôpital Saint-Jean ne donnait pas seulement abri et soins aux malades et aux infirmes; il servait en outre de retraite à des personnes âgées et aisées qui désiraient finir leurs jours dans la paix d'une demeure religieuse. Cette catégorie d'hôtes était, on le conçoit, une source de revenus importants pour l'établissement.

La communauté des Frères de l'hôpital disparut à la fin du XVI^e siècle, et l'institution devint, en 1585, une personnalité civile indépendante, situation qu'elle conserva jusqu'au 23 Août 1797, où la loi du 15 Vendémiaire de l'An V de la République la fit passer à la Commission des Hospices.

La partie la plus intéressante de l'Hôpital Saint-Jean est la grande Salle des malades, dont la superficie totale comprend environ 1.700 mètres carrés et qui ne fut d'ailleurs pas construite d'un seul jet.

Le quartier le plus ancien est son angle Nord-Est qui date du XII^e siècle. Il se compose de la moitié d'une église. Au début du XIII^e siècle, cette partie fut prolongée vers l'Ouest, sur un espace limité par des colonnes rondes, la salle présentait alors la forme d'une équerre. À la fin du même siècle, l'ouverture de l'équerre est fermée à son tour par un troisième agrandissement, qui donna à la salle la forme d'un quadrilatère.

Au XIV^e siècle la salle des malades se trouve presque doublée par l'adjonction, tout le long de son côté Sud, d'une vaste annexe, soutenue par de formidables piliers carrés en chêne qui sont d'un aspect extraordinaire.

Enfin, en 1473, l'ancien mur formant le premier pignon oriental de la salle, près de la porte d'entrée est démoli, et remplacé par l'abside de l'église, qui présente ainsi en dehors la saillie de ses trois pans.

Jusqu'au commencement du siècle dernier, cette salle n'avait subi aucune subdivision, le mur isolant l'église étant de date récente.

On peut se faire une idée parfaite de son aspect par le tableau qui figure dans un des salons du quartier des religieuses; grande toile de 1 m. 57 de large sur 86 centimètres de hauteur. La vue d'ensemble est parfaite, et quelques épisodes pittoresques amusent le regard. (V. page 393).

Au premier plan, deux valets ont amené un homme en chaise à porteur chargée de l'inscription *Armen Sta Anna*, un malade en chemise que deux religieuses transportent et placent dans le deuxième

LA CARNINE LEFRANÇQ ENRICHT LE SANG EN HÉMOGLOBINE

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 8 % D'HÉMOGLOBINE

APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 9,7 % D'HÉMOGLOBINE

lit à gauche. Ce lit est appuyé contre un des piliers de chêne de la portée du XIV^e siècle.

Au Musée Gruuthuuse se trouve une autre vue de la salle, à perspective plus rétrécie, et où l'on voit, au premier plan, un chirurgien et trois aides s'efforcer de réduire une luxation de l'épaule.

Dès la fin du XV^e siècle, Anvers était déjà le port le plus important des Pays-Bas, mais sa puissance économique grandit encore en même temps que s'étendait son hégémonie sur toutes les provinces flamandes, brabançonnaises et hollandaises. A la suite du déclin total de Bruges et surtout depuis la découverte du nouveau monde, Anvers s'attira non seulement la prospérité commerciale de Bruges, mais encore toute son activité artistique et scientifique.

Cependant les Etablissements hospitaliers étaient antérieurs à cette époque et le principal : l'Hôpital Ste Elisabeth, avait déjà atteint un grand développement.

C'est aux environs de l'an mil que cet hôpital avait pris son origine. Deux personnes mariées, sans enfants, de noble extraction, habitant à l'endroit nommé actuellement « rue du Pèlerin » recevaient et soignaient chez elles infirmes et malades. — Toute proche, était la chapelle de Notre-Dame sur la Branche, ainsi nommée parce qu'une statue de la Vierge s'était fixée on ne sait comment, sur la branche d'un arbre avoisinant; 300 ans plus tard la Cathédrale y surgit. En 1226, l'hôpital prit le nom de Sainte-Marie et en 1237, il est fait mention pour la première fois de Sainte-Elisabeth. C'est en 1238 qu'il fut transféré à l'endroit actuel entouré de prairies étendues. La ville qui comptait alors 8.000 habitants devait 200 ans plus tard en compter 80.000.

A cette époque remontent la Chapelle et la Grande Salle, toutes deux bien conservées. Dans une annexe, un beau Musée abrite une riche collection de toiles des Maîtres flamands et de très riches archives ont permis de reconstituer l'histoire de l'hôpital, de ses habitants, de ses religieuses, de ses Médecins et Chirurgiens.

Le tableau de *Jordaens*, que nous reproduisons d'autre part représente les Religieuses de l'hôpital Ste-Elisabeth dans l'arche. Le costume qu'elles portent encore aujourd'hui. Cette toile est une des plus reposantes, des plus calmes du grand artiste.

L'hospice Saint-Julien situé dans la vieille cité fut créé en 1301 pour donner asile aux pèlerins.

Il n'y a pas de traces de l'enseignement de la médecine et de la chirurgie, à Anvers, par des moines. En 1428, il est fait mention de la nomination de Maître Joes Claes, comme chirurgien pensionnaire de la ville en remplacement de Maître Henrik Van den Poten, au salaire de 10 schellingen de gros de Brabant et une tunique d'hiver.

A Anvers, dès 1450, les chirurgiens sont unis dans une corporation régie par une direction composée de doyens, anciens-doyens, anciens, à qui est dévolue la surveillance de la profession, des ordonnances du magistrat. Elle combat tous les abus, la pratique illégale des emphyliques, des ambulants non inscrits



La Légende des Saints Anargyres
L'ÉPISODE DE LA GREFFE MIRACULEUSE
suevant la tradition de Jacques de Voragine dans
La Légende dorée.

par Ambrosius FRANKEN (1544 + 1618). — École flamande
(MUSÉE DES BEAUX-ARTS D'ANVERS)

LA CARNINE LEFRANCO ENRICHT LE SANG EN HÉMATIES

GLOBULES ROUGES PAR CARRÉ D'HÉMATIMÈTRE :

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 41 — APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 54



LA LEÇON D'ANATOMIE D'ANVERS

Peinte par Hubert SPORCHMANS, en 1666. — École flamande.

Au centre : Le professeur J.-B. VAN BUREN avec deux assistants, dont Michel Bounewys à gauche.

F. Francken le Jeune, dit le Rubennien, peignit à son tour **Les Œuvres de Miséricorde**, le joyau du Musée Médical du Collège des Médecins. Le sujet médical étale toutes les misères physiques et la mise en pratique de la charité chrétienne.

Parmi les prélecteurs de chirurgie



relever le niveau de l'enseignement de la Chirurgie, à Anvers. Pendant le siège d'Anvers, par Alexandre Farnèse, il publia chez Plantin, sa *Bedieninge der Anatomie* qui est une édition augmentée et corrigée de Vésale et de Villaverde. C'est une traduction flamande, « parce qu'elle s'adresse à des auditeurs ignorant le latin ».

Lazare MARQUIS, médecin et ami de Rubens, qui fit son portrait, professa de 1612 à 1646, avec distinction. Il se fit remarquer par son zèle pour le bien public, et surtout par la lutte contre la peste qui fut endémique aux XVI^e et XVII^e siècles. En 1620, il inaugura le "Collegium Medicum" dont il avait été un des initiateurs. Il eut comme successeur à l'école de Chirurgie, **J. B. Van BUYTEN** qui professa de 1646 à 1661 et dont nous retrouvons le portrait dans la belle "Leçon d'Anatomie" de Spoorckmans.

Michel BOUDEWYNS, professa de 1662 à 1682 et rénova, malgré toute la tribu des apothécaires ligués contre lui, le vieux Codex de Valerius Cordus. Il fut le premier Syndic du "Collegium Medicum" qui sommeillait depuis 1620 et dont les premiers statuts conservés aux Archives, sont entièrement de sa main.

La physionomie de **Martinus Van HILLE** est plus intéressante. Sorti de l'École de Chirurgie.



ANVERS — En haut : La Tour Bleue (aujourd'hui démolie).
En bas : La Chapelle de l'Hôpital Ste-Élisabeth.

qui ont enseigné de 1540 à 1797, nous signalerons : **Jacques BORDING**, né à Anvers en 1500 et qui enseigna dans sa ville natale de 1541 à 1545. Il se fixa ensuite à Copenhague auprès du Roi de Danemark.

Goropius BECANUS, un élève de Louvain, qui enseigna en 1554-1555 l'anatomie et fut le médecin des Sœurs de Charles-Quint. C'était un érudit, un peu original, qui publia chez Plantin, le célèbre imprimeur Anversois, dont il était le fidèle ami, des œuvres tout à fait curieuses. Les bonnes relations de Becanus avec le Magistrat lui permirent d'enlever les corps des pendus aux fourches patibulaires du « Galgenveld », la pépinière actuelle, pour les autopsier.

Van MUNDEN, fut prélecteur de 1574 à 1585 et s'attacha à



LES RELIGIEUSES DE L'HOPITAL SAINTE-ÉLISABETH À ANVERS
Tableau de JORDAENS (1593-1678). — Musée des Beaux-Arts, à Anvers.

La Carnine Lefrancq

DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages écueptiques de la viande crue sans aucun de ses inconvénients

d'Anvers, il servit dans la marine hollandaise et était chirurgien à bord du navire amiral lorsque Mynheer Tromp défait l'escadre anglaise dans la rade de "L'Écluse". Il apporta dans son enseignement des notions de pratique très sérieuses et fit paraître en 1706 un "Traité de Chirurgie" qui fut réédité en 1726.

Pendant le XVIII^e siècle, nous voyons se succéder comme prélecteurs à l'École de Chirurgie : J. B. Boutens; Dominique Schotelmans; Franz Van der Bergh; Casimir Vilela; J. B. Bom; Franz Verhulst; P. J. Motquin; J. B. de Beunie; Petrus Davits; J. B. de Loss et J. d'Oleslager qui eut une carrière d'une vingtaine d'années, de 1763 à 1782.

À ce moment les temps ont marché, une fermentation a remué les esprits. On ose regarder au-dessus des frontières. Les médecins étudient à l'étranger, à Leyde, à Paris, à Vienne. On réorganise la pratique médicale des pauvres et on réclame un enseignement médical clinique au lit du malade. J. H. MATTHEY, dont nous parlons plus haut, et Dominique LEROY, deux belles figures sont les apôtres du nouvel évangile médical, et furent avec Étienne KOK, les derniers prélecteurs de l'École de Chirurgie.

La suppression de l'École de Chirurgie et des grades académiques (Décret de la Convention du 2 Mars 1791) donne libre accès à l'exercice des professions médicales. Virtuellement les anciens organismes continuaient d'exister, néanmoins une véritable anarchie régnait dans le domaine médical, à Anvers comme ailleurs, et ce régime



LAZARE MARQUIS
Son portrait par Rubens.

dura jusqu'au Consulat. On songea alors à remettre de l'ordre et l'an IX (1801) furent instituées des *Commissions départementales de santé* chargées d'examiner les candidats chirurgiens et pharmaciens formés pendant les années précédentes.

La loi du 30 août 1803 (10 fructidor an XII) créa les *écoles départementales de médecine primaire*. À Anvers, les anciens prélecteurs du Collège de Chirurgiens constituèrent le personnel enseignant. Ces écoles fonctionnèrent en Belgique jusqu'à la réorganisation des Universités en 1835.

Les documents dont est composée cette notice ont été empruntés : 1° en ce qui concerne l'Université de Louvain, à l'Essai sur l'Histoire de la Médecine belge avant le XIX^e siècle, par C. Broeckx, Secrétaire de la Société de Médecine d'Anvers; ouvrage couronné et publié par la Société de Médecine de Gand; un vol. in-8° de 324 pages, avec quatre portraits, chez Leroux, libraire à Gand, Bruxelles et Mons, 1837; 2° en ce qui concerne Bruges, à un article du *Bruxelles Médical* du 21 mars 1906, La Ville Médico-Historique de Bruges, conférence faite à l'hôpital Saint-Jean de Bruges à l'occasion des Journées Médicales de 1926, par le Docteur Tincor-Royer d'Anvers, président de la Fédération Médicale belge et de la Société internationale de la Médecine; 3° en ce qui concerne Anvers, à une communication faite au 1^{er} Congrès de l'Histoire de l'Art de Guérir (Anvers 1930) par le Docteur De Mets, d'Anvers, et intitulée: *La Corporation des Chirurgiens-Barbiers d'Anvers, et l'Enseignement de la Chirurgie d'Anvers, depuis la fin du moyen-âge jusqu'à la Révolution Française*. C'est également à l'aimable obligeance du Docteur De Mets que nous devons une bonne partie des illustrations de cette notice.



J.-H. MATTHEY, Médecin (1742-1795). Prés. du Conseil Municipal d'Anvers.
Peinture anonyme. — Appartient à M. F. Dossert.

La Carnine Lefrancq

est préparée avec de la Viande de Bœuf choisie, dans une USINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la Science actuelle sont rigoureusement observées



LES SCIENCES MÉDICALES A BRUXELLES

QUELQUES FIGURES CONTEMPORAINES

Professeur DE ROUBAIX. — Né à Estampuis (Hainaut) le 11 Mars 1813, interne des Hôpitaux de Bruxelles en 1833, docteur en médecine devant l'ancienne Université de Louvain (1835), puis docteur en chirurgie et accouchements devant le Jury Central (1836), Louis-François-Joseph de Roubaix fut chargé, en 1832, par la Commission sanitaire locale de Tournai, d'une mission à Courtrai, où le choléra venait de se déclarer; puis pourvu d'une bourse du Gouvernement pour voyager à l'étranger, d'où son séjour à Paris.

En 1841, il était nommé chirurgien des pauvres et médecin légiste, et en 1850, il devenait chirurgien à l'Hôpital St-Jean et conservateur du Cabinet d'anatomie pathologique du même hôpital. Il avait été nommé professeur ordinaire en 1845.

De nombreux travaux de ce chirurgien ont été insérés dans le *Bulletin de l'Académie de Médecine de Bruxelles*, dans la *Presse Médicale*, et dans les *Archives de la Médecine Belge*.

Médecin consultant du roi (1865), membre de l'Académie de Médecine de Bruxelles, membre correspondant étranger de la Société de Médecine publique et d'Hygiène professionnelle de Paris, membre associé de la Société de Chirurgie de Paris, le professeur de Roubaix était commandeur de l'ordre de Léopold et officier de la Légion d'Honneur.

Professeur honoraire en 1894, le docteur de Roubaix est mort le 22 Mai 1897.

**

Le Professeur Paul HÉGER, naquit en 1846. Reçu docteur en médecine en 1871, il travailla à Vienne chez le professeur Stricker, et à Leipzig, chez Ludwig.

En 1873, il était nommé professeur de Physiologie.

Le petit laboratoire que le professeur Paul Hégér avait tout d'abord organisé à la Faculté ne tarda pas à devenir un centre où régnait une activité extraordinaire. Successivement y venaient travailler Stiennon, Jacques, Marique, Dallemagne, Destrée, Slosse, Bayet, Deboeck, J. Verhoogen, Godart, Massart, Bordet.

Bientôt le professeur Hégér publiait une étude dans laquelle il démontrait que le foie retient la nicotine introduite dans la veine aorte, établissant ainsi l'existence de la fonction antitoxique du foie.

En 1878, il donnait une étude critique et expérimentale sur l'émigration des globules sanguins envisagée dans ses rapports avec l'inflammation.

Avec Cohnheim, le physiologiste bruxellois admet que le pus a une origine essentiellement leucocytaire.

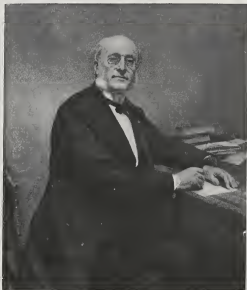
Enfin Hégér, seul ou avec Philippen ou avec

Moyer, démontre, par des expériences décisives, que le système nerveux ne dégage pas de chaleur par son travail, et ne modifie pas sérieusement son métabolisme.

Mais si Hégér fut un remarquable savant de laboratoire, il fut aussi un grand médecin, car jamais il n'abandonna la clinique, cet art médical fait de science, d'observation et de dévouement, que son maître Rommelaere lui avait appris à comprendre.

Hégér trouva d'ailleurs en son ami Ernest Solvay, que la passion scientifique dévorait, l'homme qui devait créer le premier Institut de Physiologie. C'est dans cet institut que Hégér continua sa remarquable activité, et qu'il termina à l'âge de 60 ans, son admirable professorat.

Il mourait le 10 Novembre 1925.



Docteur LOUIS DE ROUBAIX (1813-1897)

D'après un tableau par A. Cluysenaer
(Université Libre de Bruxelles).

LA CARNINE LEFRANCQ

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps



Le Professeur Antoine DEPAGE est né à Watermael - Boitsfort, le 28 Novembre 1862. Après avoir terminé ses études à l'Université de Bruxelles, et obtenu le titre de Docteur agrégé en 1890, il alla se perfectionner à Leipzig.

Dans sa thèse d'agrégation, consacrée à la tuberculose osseuse, il montrait sa tendance, très nouvelle à cette époque, d'associer les recherches de laboratoire aux données fournies par la clinique.

Lauréat de la Société Royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles (prix Seutin, 1887), Depage fut nommé préparateur du cours d'anatomie pathologique en 1891, professeur de clinique chirurgicale et chargé de cours de pathologie chirurgicale spéciale, en 1909, et professeur ordinaire de pathologie externe générale et spéciale en 1914.

Depage fut un chirurgien hardi et élégant, d'une exceptionnelle virtuosité; mais il y avait chez ce savant un organisateur d'élite; les grands hôpitaux du front des Armées françaises ont été conçus d'après ses idées et construits d'après son exemple.

Aussi les Chirurgiens français l'appelèrent-ils, d'un vote unanime, à présider un des premiers Congrès qui suivirent la guerre.

Notons encore que c'est Depage qui créa de toutes pièces, avant toute intervention officielle, la première Ecole d'infirmières diplômées.

Fondateur de la Société belge de Chirurgie, en 1893, le Professeur Depage était Commandeur de la Légion d'Honneur (1920) et Grand Officier de l'Ordre de Léopold (1923).

Né à Soignies en 1870, Jules BORDET était reçu docteur en médecine à 22 ans, et quittait les bancs de l'Université pour se remettre au travail

dans les laboratoires que dirigeaient alors Léo Errera et Paul Héger. Médecin adjoint à l'Hospice Roger de Grimberghe, à Middelkerke, il obtenait au concours une bourse de voyage qui le conduisait à Paris, à l'Institut Pasteur.

En 1895, il présentait à l'Université libre de Bruxelles une thèse : *Contribution à l'étude du sérum des animaux vaccinés*, et en 1907, il obtenait, dans cette Université, la chaire de bactériologie.

L'ensemble des travaux du professeur Bordet, sur l'Immunité, constitue aujourd'hui un véritable monument scientifique. Ces travaux ont valu à leur auteur le prix Nobel.

Parmi ces études il faut surtout citer celle qui établit le *Mécanisme de l'agglutination microbienne par les sérums des animaux vaccinés*.

Ce sont les découvertes dans le sang des alexines et des sensibilisatrices qui ont permis à Bordet, en collaboration avec Gengou, d'édifier

la méthode de diagnostic des maladies infectieuses par la fixation du Complément, universellement connue aujourd'hui sous le nom de *Réaction de Bordet - Gengou*,

et dont on sait l'utile application au diagnostic de la syphilis.

En 1906, le professeur Bordet découvrait le microbe de la coqueluche, d'où le séro-diagnostic de la coqueluche; puis il consacrait son activité à l'étude de l'anaphylaxie; plus récemment, il publiait une étude sur la production et l'interprétation de l'autolyse microbienne attribuée par d'Hérelle à un germe bactériophage.

Membre de l'Académie de Médecine de Bruxelles, membre correspondant étranger de l'Académie de Médecine et de la Société de Biologie de Paris, le professeur Jules Bordet est officier de l'Ordre de Léopold et commandeur de la Légion d'Honneur.



LE DOCTEUR HÉGER
Son buste à l'Université Libre de Bruxelles.



LA REINE ELISABETH ASSISTANT LE DOCTEUR DEPAGE
Tableau de ALLARD L'OLIVIER. — Salon de Paris, 1925.

..

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIME ET VIVANT.
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLEOPROTEIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSSE NATURELLE EN LECITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.



LE PROFESSEUR JULES BORDET
Son portrait par Jacques Mayol (1921)

Ph0327



l'antéclaire

Revue Artistique & Littéraire

ABONNEMENT

UN AN. FRANCE ... 18 FR.
ÉTRANGER 25 FR.

LE NUMÉRO 1 FR. 50

DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34 R. DU C. SEINE 25 195

23^e ANNÉE

N° 245

MAI 1928

ANDRÉ FRANCE.



L'ÉTOILE

Suzanne a accompli ce soir le douzième mois de son âge, et, depuis un an qu'elle est sur cette vieille terre, elle a fait bien des expériences. Un homme capable de découvrir en douze ans autant de choses et de si utiles que Suzanne en a découvertes en douze mois serait un mortel divin.

Les petits enfants sont des génies méconnus; ils prennent possession du monde avec une énergie surhumaine. Rien ne vaut cette première poussée de la vie, ce premier jet de l'âme.

Concevez-vous que ces petits êtres voient, touchent, parlent, observent, comparent, se souviennent? Concevez-vous qu'ils marchent, qu'ils vont et viennent? Concevez-vous qu'ils jouent? Cela surtout est merveilleux qu'ils jouent, car le jeu est le principe de tous les arts. Des poupées et des chansons, c'est déjà presque tout Shakespeare.

Suzanne a une grande corbeille pleine de joujoux, dont quelques-uns seulement sont des joujoux par nature et par destination, tels qu'animaux en bois blanc et bébés en caoutchouc. Les autres ne sont devenus des jouets que par un tour particulier de leur fortune: ce sont de vieux porte-monnaie, des chiffons, des fonds de boîte, un mètre, un étui à ciseaux, une bouillotte, un indicateur des chemins de fer et un caillou. Ils sont les uns et les autres pitoyablement avariés. Chaque jour, Suzanne les tire un par un de la corbeille pour les donner à sa mère. Elle n'en remarque aucun d'une façon spéciale, et elle ne fait généralement aucune distinction entre ce petit bien et le reste des choses. Le monde est pour elle un immense joujou découpé et peint.

Si on voulait se pénétrer de cette conception de la nature et y rapporter tous les actes, toutes les pensées de Suzanne, on admirerait la logique de cette petite âme; mais on la juge d'après nos idées, non d'après les siennes. Et, parce qu'elle n'a pas notre raison, on décide qu'elle n'a pas de raison. Quelle injustice! Moi qui sais me mettre au vrai point de vue, je décou-

LA CARNINE LEFRANCQ EST LE RECONSTITUANT DE CHOIX
contenant tous les ferments vivants du tissu musculaire.
TRÈS RAPIDEMENT, ELLE RÉGÈNÈRE LE SANG
ET RENFORCE LES DÉFENSES NATURELLES DE L'ORGANISME

vre un esprit de suite là où le vulgaire n'aperçoit que des façons incohérentes.

Pourtant je ne m'abuse pas; je ne suis pas un père idolâtre; je reconnais que ma fille n'est pas beaucoup plus admirable qu'un autre enfant. Je n'emploie pas, en parlant d'elle, des expressions exagérées. Je dis seulement à sa mère :

— Chère amie, nous avons là une bien jolie petite fille.

Elle me répond à peu près ce que madame Primerose répondait quand ses voisins lui faisaient un semblable compliment :

— Mon ami, Suzanne est ce que Dieu l'a faite : assez belle, si elle est assez bonne.

Et, en disant cela, elle répand sur Suzanne un long regard magnifique et candide, où l'on devine, sous les paupières abaissées, des prunelles brillantes d'orgueil et d'amour.

J'insiste, je dis :

— Convenez qu'elle est jolie.

Mais elle a, pour n'en pas convenir, plusieurs raisons que je découvre mieux encore qu'elle ne le ferait elle-même.

Elle veut s'entendre dire encore et toujours que sa petite enfant est jolie. En le disant elle-même, elle croirait manquer à certaine bienséance, et ne pas montrer toute la délicatesse qu'il faut. Elle craindrait surtout d'offenser on ne sait quelle puissance invisible, obscure, qu'elle ne connaît pas, mais qu'elle sent là, dans l'ombre, prête à punir sur leurs bébés les mamans qui s'enorgueillissent.

Et quel heureux ne le craindrait pas, ce spectre si certainement caché dans les rideaux de la chambre ? Qui donc, le soir, pressant dans ses bras sa femme et son enfant, oserait dire en présence du monde invisible : « Mes cœurs, où en sommes-nous de notre part de joie et de beauté ? » C'est pourquoi je dis à ma femme :

— Vous avez raison, chère amie, vous avez toujours raison. Le bonheur repose ici, sous ce petit toit. Chut ! Ne faisons pas de bruit : il s'envolerait. Les mères athéniennes craignaient Némésis, cette déesse toujours présente, jamais visible, dont elles ne savaient rien, sinon qu'elle était la jalousie des dieux, Némésis, hélas ! dont le doigt se reconnaissait partout. à

toute heure, dans cette chose banale et mystérieuse : l'accident. Les mères athéniennes !... J'aime à me figurer une d'elles endormant au cri des cigales, sous le laurier, au pied de l'autel domestique, son nourrisson nu comme un petit dieu.

« J'imagine qu'elle se nommait Lysilla, qu'elle craignait Némésis comme vous la craignez, mon amie, et que, comme vous, loin d'humilier les autres femmes par l'éclat d'un faste oriental, elle ne songeait qu'à se faire pardonner sa joie et sa beauté... Lysilla, Lysilla ! avez-vous donc passé sans laisser sur la terre une ombre de votre forme, un souffle de votre âme charmante ? Êtes-vous donc comme si vous n'aviez jamais été ? »

La maman de Suzanne coupe le fil capricieux de ces pensées.

— Mon ami, dit-elle, pourquoi parlez-vous ainsi de cette femme ? Elle eut son temps comme nous avons le nôtre. Ainsi va la vie.

— Vous concevez donc, mon âme, que ce qui a été puisse n'être plus ?

— Parfaitement. Je ne suis pas comme vous qui vous étonnez de tout, mon ami.

Et ces paroles, elle les prononce d'un ton tranquille en préparant la toilette de nuit de Suzanne. Mais Suzanne refuse obstinément de se coucher.

Ce refus passerait dans l'histoire romaine pour un beau trait de la vie d'un Titus, d'un Vespasien ou d'un Alexandre Sévère. Ce refus fait que Suzanne est grondée. Justice humaine, te voilà ! A vrai dire, si Suzanne veut rester debout, c'est, non pas pour veiller au salut de l'Empire, mais pour fouiller dans le tiroir d'une vieille commode hollandaise à gros ventre et à massives poignées de cuivre.

Elle y plonge ; elle se tient d'une main au meuble, et, de l'autre, elle empoigne des bonnets, des brassières des robes qu'elle jette, avec un grand effort, à ses pieds, en poussant des petits cris changeants, légers et sauvages. Son dos, couvert d'un fichu en pointe, est d'un ridicule attendrissant ; sa petite tête, qu'elle tourne par moments vers moi, exprime une satisfaction plus touchante encore.

Je n'y puis tenir. J'oublie Némésis, je m'écrie :

— Voyez-la : elle est adorable dans son tiroir !



Nous garantissons ...

QUE LA CARNINE LEFRANCQ
ne contient ni SANG, ni ALBUMINE AJOUTÉE
MAIS SEULEMENT
DUSUC MUSCULAIRE DE BOEUF
CONCENTRÉ
EN SOLUTION SUCRO GLYCÉRINÉE



Le Docteur PASTEUR-VALLÉRY-RADOT

Médecin des Hôpitaux de Paris.

D'un geste à la fois mutin ou craintif, sa maman me met un doigt sur la bouche. Puis elle retourne auprès du tiroir saccagé. Cependant je poursuis ma pensée :

— Chère amie, si Suzanne est admirable par ce qu'elle sait, elle est non moins admirable par ce qu'elle ne sait pas. C'est dans ce qu'elle ignore qu'elle est pleine de poésie.

A ces mots, la maman de Suzanne tourna ses yeux vers moi en souriant un peu de côté, ce qui est un signe de moquerie, puis elle s'écria :

— La poésie de Suzanne ! la poésie de votre fille ! Mais elle ne se plaît qu'à la cuisine, votre fille ! Je la trouvai l'autre jour radieuse au milieu des épluchures. Vous appelez cela de la poésie, vous ?

— Sans doute, chère amie, sans doute. La nature tout entière se reflète en elle avec une si magnifique pureté, qu'il n'y a rien au monde de sale pour elle, pas même le panier aux épluchures. C'est pourquoi vous la trouvez perdue, l'autre jour, dans l'enchantement des feuilles de chou, des pelures d'oignon et des queues de crevettes. C'était un ravissement, madame. Je vous dis qu'elle transforme la nature avec une puissance angélique, et que tout ce

qu'elle voit, tout ce qu'elle touche s'empreint pour elle de beauté.

Pendant ce discours, Suzanne quitta sa commode et s'approcha de la fenêtre. Sa mère l'y suivit et la prit dans ses bras. La nuit était tranquille et chaude. Une ombre transparente baignait la fine chevelure de l'acacia dont nous voyions les fleurs tombées former des trainées blanches dans notre cour. Le chien dormait, les pattes hors de sa niche. La terre était trempée au loin d'un bleu céleste. Nous nous taisions tous trois.

Alors, dans le silence, dans l'auguste silence de la nuit, Suzanne leva le bras aussi haut qu'il lui fut possible et, du bout de son doigt, qu'elle ne peut jamais ouvrir tout à fait, elle montra une étoile. Ce doigt, qui est d'une petitesse miraculeuse, se courbait par intervalles comme pour appeler.

Et Suzanne parla à l'étoile !

Ce qu'elle disait n'était pas composé de mots. C'était un parler obscur et charmant, un chant étrange, quelque chose de doux et de profondément mystérieux, ce qu'il faut enfin pour exprimer l'âme d'un bébé quand un astre s'y reflète.

— Elle est drôle, cette petite, dit sa mère en l'embrassant.

ANATOLE FRANCE.
(Le Lièvre de mon ami).



LA CONSULTATION

APPRÉHENDÉE

GUSTAVE GEFFROY

UNE IMPRESSION D'OUESSANT



Le déjeuner commandé à l'auberge, dans la rue en contre-bas du port, je m'en vais à travers l'île.

Après l'église et quelques maisons, sur la route qui conduit à la pointe de Créac'h, ce sont des étendues, vertes et grises, entre deux rives de rochers déchirés, au milieu d'une mer violette et bleue.

Personne aux champs, tout le monde est là-bas, sur les rochers, à regarder le bateau à vapeur. Et d'ailleurs, qu'y ferait-on, sur ces champs pelés, rasés par le vent ? Au loin, pourtant, se dresse la silhouette d'une femme qui bêche. Et, partout, des moutons, des moutons, encore et toujours des moutons, des noirs et des blancs, petits, vifs, attachés deux à deux, par une longue corde, inquiets, allant et venant.

Ils sont cinq mille dans l'île, toujours dehors, hiver comme été. Il n'y a pas de bergeries pour les loger. On leur a construit de petits abris triangulaires, trois petits muretins, partant du même point et derrière lesquels ils s'abritent, choisissant l'angle à l'abri du vent. Ils se réfugient aussi aux creux où l'herbe est plus haute et plus épaisse. Aux mois durs, en décembre, janvier, ils meurent par centaines. Ceux qui résistent, faits à toutes les températures, à toutes les sautes d'ou-

ragan, sont des individus libres, solides et rusés, autant que mouton peut l'être. Certes les pauvres bêtes retournées à l'état de nature ne sont pas changées en loups, mais elles sont devenues perspicaces et avisées, un peu à la façon du renard, habiles à se terrer aux creux, à se blottir derrière les muretins, à trouver leur subsistance à travers les prés salés. Jusqu'au phare de Créac'h, je ne rencontre, je n'entends que ces moutons noirs et blancs, si agiles, tout réjouis par le soleil. L'île tout entière bête dans la lumière.

Du haut du phare, je vois nettement la découpe d'Ouessant sur la mer, ses seize kilomètres de côtes, la profonde ouverture de la baie de Lampaul, l'île Keller au Nord-Ouest, et son unique maison à grosse tourelle, la baie de Beninou, la hauteur et le phare de Stiff, et partout la vague énorme, folle, qui bat le roc, l'inonde d'écume, et partout, la mer, enfilée jusqu'à l'horizon, la mer où viennent, à cette heure, se mêler, se résumer toutes les couleurs de la Bretagne : par l'eau bleue, violette, verte, comme les horizons de collines et de bois, par l'or du soleil qui fleurit tout l'espace de précieuses fleurs de genêts, par les rochers noirs et blancs, semblables aux costumes monastiques que portent les femmes.

De là-haut, l'île, baignée dans ce bleu, ceinturée de l'écume d'argent, flotte comme un bateau sur la mer resplendissante. C'est à croire qu'elle va bouger, virer, cingler vers le large, escalader les montagnes d'eau d'une proue géante, ses phares dressés en mâts, vers les nuages.

GUSTAVE GEFFROY (Page d'Ouest).

PRÉPARATION DE LA CARNINE LEFRANCQ

La *Carnine Lefrancq*, reconstituant énergétique, est la moins chère de toutes les préparations zomothérapeutiques similaires.

Si, comme beaucoup de sucs de viande, elle était simplement composée de suc musculaire sortant des presses, mélangé avec une solution sucrée, sa richesse en éléments solubles de la viande serait de beaucoup inférieure à celle qu'elle présente effectivement.

Pour préparer la *Carnine Lefrancq*, il est nécessaire de CONCENTRER le

suc de viande de bœuf, dans le vide et à froid, opération des plus délicates et fort coûteuse.

La *Carnine* est constituée par ce SUC CONCENTRÉ, additionné de sucre et de glycérine, à l'aide d'un procédé spécial, suivant



DANS LES PYRÉNÉES

Pâturages à Gavarnie.

les proportions les mieux appropriées à la conservation et à l'efficacité de cette préparation.



Le plus énergique reconstituant
LA CARNINE LEFRANÇO
 est préparée avec de la viande
 de bœuf crue, choisie, dans une
USINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la
 science actuelle sont rigoureusement observées

RÊVES AMBITIEUX

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
 Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,
 J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,
 J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre, un doux nid, gramin, duvet ou laine,
 Rétendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau.
 Sous mon toit, un doux lit, hamac, natte ou berceau,
 Rétendrait une enfant, blonde, brune ou châtain.

Je ne veux qu'un arpent; pour le mesurer mieux,
 Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux:
 « Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
 Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon. »
 Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

JOSÉPHIN SOULARY.

LE MATIN

(en regardant le *Matin* de Paul Potter, Musée de Vienne)

Le jour paraît au ras de la plaine batave.
 Avril fin, vapoureux, réveille le bétail:
 Hors du toit étouffant, les bœufs au rous poitrai
 Se poussent vers les prés en secouant leur hâve.

Une rude Flamande au marmot qu'elle lave
 Empêche de quitter le banc près du berceau:
 Agitant une branche, il veut s'aider au travail
 Le bouvier qui s'éloigne au long d'un champ de raves.

Nouveaux, frileux, un arbre étend ses maigres bras.
 Là, cossent deux béliers aux gracieux ébats;
 Les bœufs vont s'ébrouant, l'enfant jette ses cris,

Tandis que s'illumine au-dessus de la lande
 La nue aux doux reflets qui pare la Hollande,
 Miracle de soleil immergé dans le gris.

ERMOND LACOSTE.



LA LISEUSE

Tableau de J.-J. HENNER (1829—1905). — MUSÉE DU LOUVRE (COLLECTION CHAUCHARD)

Le Docteur PASTEUR-VALLÉRY-RADOT



Photo Réland.

MM. Macaigne, Souques, de Massary, Vidal et Chauffart.

Mais son internat fut interrompu par la guerre, dans le cours de la quatrième année.

Ayant été réformé en 1908, après avoir fait son service militaire en 1905 et 1906, il reprit du service comme engagé volontaire pour la durée de la guerre, le 9 Août 1914, et, bientôt nommé médecin auxiliaire. Il fut d'abord affecté au 17^e Régiment d'Infanterie, puis au laboratoire de la X^e Armée. Nommé aide-major de 2^e classe en Mai 1915, il faisait fonction au 31^e Bataillon de Chasseurs à pied, quand il dut être évacué pour fièvre typhoïde. A peine guéri, il demandait à revenir sur le front, où il était alors affecté, comme aide-major de 1^{re} classe au 295^e Régiment d'Infanterie : Hospitalisé de nouveau en Novembre 1917, il repartait en mission antipaludique à l'Armée de l'Afrique du Nord en Juillet 1918.

Aussitôt démobilisé, il soutenait sa thèse (Paris, 1918) sur le *fonctionnement rénal dans les néphrites chroniques*.

En 1920, le Docteur Pasteur-Vallery-Radot devenait médecin des Hôpitaux, et il arrivait à l'agrégation en 1927.

Le jeune agrégé a été surtout l'élève du Professeur Vidal.

Ses travaux, très nombreux puisque la liste en comprend déjà 72, ont surtout porté sur les affections médicales des reins et sur les maladies anaphylactiques.

C'est dans sa thèse que fut démontré le rythme en échelons de l'élimination chlorurée et que furent étudiées les étapes de l'azotémie dans les néphrites chroniques, l'épreuve de phénolsulfonaphtalémie, etc...

Ses travaux sur les maladies anaphylactiques se rapportent à l'asthme, au coryza spasmodique, à l'urticaire, à la migraine, au rhume des foins. On y trouve l'exposé des méthodes de désensibilisation par la peptonothérapie prépondiale (travaux avec Pagniez), par la peptonothérapie intradermique et par les cutiréactions répétées.

Rapporteur au Congrès de médecine de langue française (Strasbourg, 1922) sur l'*antianaphylaxie* (en collaboration avec MM. Vidal et Abrami) ; rapporteur à la Réunion internationale annuelle de la Société de Neurologie (Paris, 1925) sur la *pathogénie des migraines* ; rapporteur au Congrès de médecine de langue française (Paris, 1927) sur la *physiologie des œdèmes brightiques* (en collaboration avec M. Nicaud), le Docteur Pasteur-Vallery-Radot a encore pris part à différents Congrès de médecine à l'Étranger en Europe et en Amérique.

Lauréat de la Faculté de Médecine et de l'Académie de Médecine, Membre de la Société de Biologie, de la Société de Neurologie et de la Société de Pathologie exotique, le Docteur Pasteur-Vallery-Radot, est Chevalier de la Légion d'Honneur, avec Croix de Guerre.



LE MATIN

par Paul POTIER (1821-1834). — Musée de Vienne.

LA CARNINE LEFRANCO

ENRICHT LE SANG EN HÉMATIES :

Avant son emploi : 41 globules rouges.
Un mois après... 54 globules rouges.
par carré d'hématimètre.

ENRICHT LE SANG EN HÉMOGLOBINE :

Avant son emploi : 8 % d'hémoglobine.
Un mois après... : 9,7 % d'hémoglobine.

ENRICHT L'ORGANISME en PHOSPHORE

Fémur du chien témoin...	18 %
Fémur du chien traité par la Carnine (15 jours)...	20 %

ENRICHT L'ORGANISME en LÉCITHINE

Foie du chien témoin...	4 %
Foie du chien traité par la Carnine (15 jours)...	7 à 8 %



LES SYNDICS DES DRAPERS EN 1661, de *Staelmeesters*
Tableau de REMBRANDT VAN RYN (1606-1669) — École hollandaise.



Phantecclair

Revue Artistique & Littéraire

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE ... 18 FR.
ÉTRANGER 25 FR.
LE NUMÉRO 1 FR. 50

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34 R. DU C. SEINE 25 195

23^e ANNÉE

N° 246

JUIN 1928

GABRIEL FAURE

SUR LE VIEUX BANC



dans l'étang brumeux de mes souvenirs d'enfant...

Si je naquis au bord du Rhône, à Tournon, où mes parents se fixèrent après la guerre de 1870, c'est dans cette vallée de la Drôme que je vécus le meilleur temps de ma jeunesse. De mes premières années de lycée, je n'ai guère mémoire, en effet; je me rappelle surtout les récréations dans le grand parc, tout fleuri, au printemps, de violettes dont j'emplissais mes poches, et, les classes finies, les flâneries le long du fleuve, sur la digue d'où je regardais les lointaines Alpes s'éclairer au soleil couchant... J'admire les écrivains qui peuvent raconter leur enfance par le menu, avec une précision vraiment étonnante. Jusqu'à la rhétorique, mes années scolaires me semblent des périodes assez grises, que terminait une cérémonie d'où je revenais avec des couronnes de papier vert et des livres dorés... Après quoi, commençaient les vacances...

Les vacances! Quelle importance elles avaient pour toute la maisonnée! Mon père, avocat très occupé, et, de plus, accablé par les soucis de la mairie, ne connaissait d'autre vraie joie dans sa vie de labeur. Les congés judiciaires, qui coïncidaient avec les miens, en égayaient seuls le cours de leur rythme immuable: quinze jours à Pâques, puis les mois d'août et de septembre que se partageaient également Die et Vaugelas, où habitaient nos deux familles.

Je n'ai gardé aucun souvenir de mon grand-père maternel, qui mourut quand j'étais encore tout enfant. Propriétaire instruit et aisé, chasseur passionné, il obligea la plupart des gens du pays, qui lui en ont conservé un vif sentiment de respect et de reconnaissance. La maison n'était pas encore entourée des arbres que j'ai vu planter; l'ombre était si rare que je m'abritais parfois sous le maigre feuillage de quelques lauriers-roses, seule note gale dans le rude paysage. Pauvre hameau de Vaugelas! Les collines pelées, toutes nues depuis que la maladie a détruit les vignobles qui les couvraient, les rocs calcaires, le sol aride les ruines de plusieurs maisons abandonnées, les cyprès entourant la vieille église, tout lui donne un air austère et grave, où je voyais, jadis, une image de la Judée. Je ne concevais pas d'autre décor aux scènes de la Bible. Les herbes odorantes, qui fleurissent les coteaux, exhalaient comme des parfums religieux.

A Die, je retrouvais ma famille paternelle et notamment mon grand-père, que j'ai beaucoup connu et aimé; j'eus déjà l'occasion d'évoquer sa belle figure à propos du *Médecin de Campagne*. Il était, en effet, de cette génération qui, au moment où la

LES BIENFAISANTS EFFETS DE LA CARNINE LEFRANCQ SE MANIFESTENT TOUJOURS

DÈS LES PREMIERS JOURS

C'EST UNE MÉDICAMENT VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ.

médecine devint scientifique et prit conscience de son rôle social, ne considéra plus celle-ci comme un métier, mais comme un sacerdoce. Sans vouloir égaler mon grand-père au héros de Balzac, entre eux que de traits communs ! S'il ne refusait pas les honoraires, je ne crois pas qu'il en ait jamais demandé ; et les milliers de consultations qu'il donna jusqu'à l'extrême vieillesse ne l'enrichirent guère. Je vois, en écrivant ces lignes, le cirque montagneux qui entoure le Diois ; même aujourd'hui, malgré la construction de nombreux chemins, les courses y sont longues et pénibles. Que devaient-elles être au milieu du siècle dernier ! Les gens du pays m'ont souvent raconté que le docteur allait faire au Vercors, en plein hiver, dans la neige, à dos de mulet, des visites qui lui prenaient deux jours, visites tarifées vingt ou vingt-cinq francs, qu'il ne touchait du reste presque jamais ; et, bien entendu, il ne partait point sans emporter les médicaments dont il croyait avoir besoin et qu'on ne lui payait pas davantage...

**

Les promenades au Seillon, où toute la famille se rendait deux ou trois fois durant nos semaines de vacances, étaient pour moi les plus délicieuses parties de plaisir. Je me rappelle la voiture et le vieux cheval qui servaient au docteur pendant ses dernières années. Ah ! les malades étaient plus patients que ceux d'aujourd'hui qui s'étonnent et s'alarment si, quelques minutes après l'appel téléphonique, ils n'entendent pas l'auto du médecin... Il fallait près d'une heure pour parcourir les neuf kilomètres qui séparent Die du Seillon. On s'arrêtait à chaque instant. Nul ne passait sur la route sans saluer mon grand-père, et, comme on dit ici, « faire un brin de causette ». Aux montées, le cheval se mettait au pas, puis soufflait au haut de la côte. C'est qu'il traînait, entassée dans le break, toute la famille, à qui s'était jointe notre vieille Toutou, la nourrice de mon père, qui faisait en quelque sorte partie de la maison. Elle était née Marguerite de Richaud, et cette noblesse, qui s'est éteinte avec elle, intriguait fort mon cerveau d'enfant ; elle lui venait d'un lointain ancêtre, bôcheron dans le Vercors, qui, au cours d'une chasse, ayant tiré des griffes d'un ours le Dauphin, reçut de ce prince, en récompense, le droit de porter « d'azur à la patte d'ours au naturel griffée d'or ». Mais les Richaud n'en continuèrent pas moins leur métier, se contentant

de boucler une épée sur leur veste de bure, quand ils descendaient à Grenoble pour assister aux réunions provinciales de la noblesse.

A notre arrivée au Seillon, François, le vieux domestique, accourait ; un large sourire accentuait encore les plis de son visage, plus ridé qu'une pomme trop mûre. « Ah ! que vous êtes gentils de venir me voir ! Que vous me faites plaisir ! » Il se considérait comme le maître du domaine et nous étions ses invités... Je le regardais avec crainte, trop heureux qu'il voulût bien m'ouvrir « son » jardin, dont il portait toujours sur lui la clef, et que, vingt ans après sa mort, j'appelle encore le « jardin de François ».

A l'abri d'un haut rideau de chênes, c'était pour moi une sorte d'éden mystérieux où j'entraîs avec respect et ravissement...

Que tout cela est lointain et proche à la fois ! Sur ce même vieux banc, au bois verrouillé, où je rêve aujourd'hui, j'entends encore les récits de mon grand-père. Il avait vu tant de choses ! Né en 1810, ses premiers souvenirs remontaient à 1814, quand les soldats autrichiens



VUE D'ENSEMBLE DE DIE

Ph. P. Ranaud

occupaient la région. Sa famille n'avait pas hésité à l'envoyer faire ses études classiques et sa médecine à Paris : nous n'imaginons plus guère ce que cela représente d'initiative et de volonté, chez les parents comme chez l'enfant. Partir à quinze ans de son petit village d'Espenel, au bord de la Drôme, rester cinq jours et six nuits en diligence pour gagner la capitale, et y vivre une dizaine d'années sans revoir les siens : quel est le jeune Français qui, maintenant, s'y résoudrait ? Nos lycéens d'aujourd'hui se considèrent comme des exilés s'ils ne vont point passer la plupart de leurs dimanches en famille. Jeune étudiant, mon grand-père avait assisté à la Révolution de 1830 et approché quelques-uns des hommes célèbres d'alors. Quel livre valait pour moi cette histoire vécue que j'écoutais bouche bée d'admiration ?

D'autres fois, il me récitait ses poèmes, car il s'était mis, vers la soixantaine, à faire des vers, quelques sonnets, mais surtout des satires contre la religion. Protestant et voltairien, ayant toujours sur sa table l'un des soixante-dix volumes de son auteur favori, il prenait plaisir à taquiner ma grand-mère, qu'il adorait du reste, fervente chrétienne, debout, chaque matin, pour la première messe ; c'est à elle, sans doute, que je dois, quelque élevé dans la religion réformée, d'être si sensible à l'art et à la poésie catholiques. Mon grand-père



LA
CARNINE LEFRANCO
renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Museulaire





Le Professeur BORREL
de la Faculté de Médecine de Strasbourg.

était, d'ailleurs, la tolérance même ; il me vantait l'époque heureuse où, dans nos régions, on voyait sur les routes le pasteur et le curé deviser amicalement. De nombreux mariages mixtes achevaient de mêler les cultes sans désunir les familles ; on avait adopté une règle bien simple : les garçons suivaient la religion du père, les filles celle de la mère... Ces temps, hélas ! ont changé. Des querelles, des divisions confessionnelles existent de nouveau dans mon pays, où ces luttes, jadis terribles, s'étaient peu à peu apaisées. On est redevenu sectaire. Mes coreligionnaires m'ont à peine reproché d'avoir consacré un volume à sainte Catherine de Sienne ; et je suis presque un traître à leurs yeux, parce que j'ai fait dresser la statue du cardinal de Tournon devant l'illustre collège qu'il fonda... Douceur et charme des temps évanouis ! Je sais qu'en vieillissant, nous regrettons volontiers le passé et devenons facilement injuste pour le présent. Est-il possible cependant que, dans un demi-siècle, nos petits-fils célèbrent comme une époque aimable et paisible nos temps de haines, d'agitation fébrile et d'âpre lutte pour la vie ?

Quelles belles leçons je reçus de mon grand-père ! Elles eurent sur moi une influence décisive. D'entendre, si jeune, un vieillard me parler de nos écrivains, des romantiques dont il était presque le contemporain, souvent aussi des poètes latins qu'il lisait dans le texte, me donna le goût et le culte des lettres. Qu'importe la médiocrité de ses vers, s'ils m'apprirent le respect de la poésie ! Sans doute est-ce à son exemple que je commençai à rimer en sortant du lycée. Mes poèmes ne valaient guère mieux que les siens. Heureusement, je m'en aperçus assez vite : et mon seul désir, à ce sujet, est que si jamais, après moi, on fait une édition de mes œuvres complètes, on n'y mette point mes deux petits volumes de vers.

Nous ne nous doutons guère de l'importance qu'ont nos impressions d'enfant. Plus que personne, Loti s'en rendait compte. « Au premier âge, me disait-il un jour qu'il évoquait ses souvenirs, des riens suffisent pour infléchir, dans un sens ou dans l'autre, toute la suite de notre destinée. » Les sensations de nature surtout se gravent en nous à notre insu, prêtes à surgir quand les années nous rapprochent du sol qui doit nous recevoir ; elles établissent, entre lui et nous, une sorte d'intimité que les gens des villes ne connaissent pas. Jamais un citadin venu tard à la campagne n'aura pour

elle la tendresse de celui qui y naquit et y grandit, ou qui, tout au moins, l'associa aux joies et aux rêveries de sa jeunesse. De mes journées de vacances, j'ai gardé, comme Lamartine de ses séjours à Milly, « un fond de rêverie arcadienne ». Alors que d'autres vont aux champs pour y trouver des impressions et des images nouvelles, je n'ai qu'à puiser dans le trésor des sensations que j'avais amassées sans penser que je pourrais les utiliser un jour. Mais si, plus tôt que d'autres, j'ai compris et aimé les merveilles de la terre et du ciel, c'est beaucoup au bon docteur que

je le dois. Comme le jeune Bayle, sur la terrasse de Grenoble, écoutait avec ravissement son grand-père Gagnon lui enseigner, tout en arrosant ses fleurs, le nom et la marche des constellations, j'écoutais ici le mien me parler de la beauté des choses.

Cher vieillard, que je n'ai pu accompagner à sa dernière demeure... Je connais, comme si j'y avais assisté, les ultimes heures de son existence, sa fin magnifique et sereine d'incrédule impénitent, mais à qui sa conscience ne reprochait rien. Il avait quatre-vingt-huit ans, et quelques mois avant sa

mort, visitait encore ses malades. Quand il dut garder le lit, il constata, jour par jour, la marche de son mal, l'enflure montant peu à peu vers le cœur, avec le calme et la netteté d'esprit qu'il aurait eus pour un client. Le matin du jour où il devait mourir — et le sachant — il se fit raser comme d'habitude. La veille, il avait télégraphié à mon père d'arriver le lendemain par le premier train, parce qu'il ne terminerai pas la journée. Nulle terreur, nulle angoisse, pas même un regret...

Autant que j'en puis juger, il eut sur mon imagination et ma sensibilité plus d'action que mon père, qui appartenait à une génération moins artiste. Toujours surchargé de besogne, celui-ci n'eut jamais avec moi ces longues causeries, ces flâneries où les esprits s'abandonnent l'un à l'autre et se pénètrent. Je lui dois ces qualités de précision et de netteté qui modèrent chez moi les élans lyriques et les rêves trop passionnés. Mais c'est, sans doute, pour avoir, sur ce banc, écouté mon grand-père, que je me sens aujourd'hui le cœur gros et les paupières humides, parce que le vent m'apporte, à travers les vieux chênes, l'odeur du foin coupé.

GABRIEL FAURE

« Le bel Éle », Fasquelle, Éditeur.



LE SEILLON

LA CARNINE
LEFRANCQ

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps



MICHEL CORDAY

LA PÊCHE



Si Jeanne n'aime pas la chasse, elle adore la pêche. Mais il faut avoir vu pêcher Jeanne. Elle pense à tout : la sonde, les lignes de rechange, l'amorce, des seaux d'amorce. Et l'épuisette? Qu'on n'oublie pas l'épuisette. C'est quand on ne l'emporte pas que les gros mordent. Ils le savent. Elle emporte aussi des

charges d'astuce, de patience et d'espoir.

Pas d'enfants : ils troubleraient le recueillement. Georges amarre le bateau sous les saules, au long de l'île. Et tout de suite Jeanne amorce. Elle jette les boules de terre et de blé à pleins seaux. La rivière en monte. Elle veut forcer les poissons d'accourir. Elle appelle ce gaspillage : faire de la publicité.

Jeanne n'accroche pas son ver à l'hameçon ; elle est gênée, dit-elle, par ses gants qu'elle garde contre le hâle. Au fond, elle a une peur horrible de ces petits serpents, qui protestent de tout leur corps contre le supplice du pal. Et c'est Georges l'exécuteur.

Jeanne jette sa ligne. Et vraiment à cet instant-là, elle a la foi. Mais à peine le fil est-il au fond, qu'elle s'étonne. Quoi? La plume ne sombre pas encore? Ils ne sont donc pas là? Et déjà, sa première ardeur s'enfuit avec sa ligne, à vau-l'eau.

Cependant, elle recommence. Mais, en cinq minutes, elle est au fond de sa patience. Elle tient sa gaule d'une main lasse. Le bout trempe dans l'eau. Alors Jeanne découvre la rivière : elle écoute les laveuses ; elle suit du regard les péniches ventruées halées par de mornes chevaux ; elle s'amuse des joncs qui vibrent et brillent dans le courant, comme les baïonnettes d'une armée en marche sous les eaux.

Parfois, tout de même, un poisson mord. La plume fonce, remonte. Toc. toc. Le cœur de Jeanne épouse

ces petits battements rapides. Alors, concentrant dans son geste, sa force et son espoir, d'un élan à tirer un pavé, elle relève sa ligne et l'envoie dans les saules. De poisson, point. « J'ai toujours pris un arbre », dit Jeanne pour masquer son dépit, tandis que Georges démêle le fil enlacé aux branches comme un vieux lierre.

Qui le croirait? Il arrive à Jeanne de prendre un poisson. Elle l'envoie dans l'arbre, naturellement. Et de triompher modestement : « Bah! Il voulait se suicider », dit-elle à Georges, qui cueille dans les branches cette petite feuille de saule frétilleuse. D'ailleurs, cette pêcheuse qui ne peut pas accrocher un ver, ne peut pas non plus décrocher un poisson. Toujours les gants. Au fond, une répulsion solide pour ces bêtes si froides, si visqueuses et si fuyantes. Et c'est encore Georges l'opérateur.

Mais Jeanne, mise en goût, s'étonne de ne pas renouveler plus vite son exploit. L'insuccès lui paraît plus morne et plus sombre, après ce coup d'éclat. Et, de nouveau, elle s'intéresse aux vagues du remorqueur, aux vertes îles vaporeuses, au pêcheur enraciné sur la rive entre deux touffes de roseaux...

Et cependant l'espoir ne l'abandonne jamais complètement. Malgré sa nonchalance distraite, elle garde jusqu'au bout ce même secret espoir qui, au moment des préparatifs, lui soufflait d'emporter l'épuisette : elle en attend un gros, un énorme, qui vaudra se faire prendre bonnement, pour faire plaisir à Jeanne. Elle l'attend depuis qu'elle pêche, et elle l'attendra aussi longtemps qu'elle pêchera.

Et si l'on s'étonne devant elle de cette férocity pour les poissons, surprenante chez une personne qui aime tant les chiens, les chats, les oiseaux, — qui, au récit des accidents de voiture, s'enquiert avant tout des chevaux ; qui élève une chèvre et soigne un âne valétudinaire, — elle répond :

— Ils ne sont pas intéressants.

Ah! Le mot terrible, dans son inconscience, le mot en couperet, qui éloigne notre pitié de tant d'ingrâtes misères!

MICHEL CORDAY (Gentillane).

MÉDECINE INFANTILE

N'infligez pas à vos petits enfants le supplice de drogues écœurantes.

CHEZ LES ENFANTS malingres lymphatiques, à croissance lente ou trop rapide, anémiés, surmenés par les sports ou l'étude,

LA CARNINE LEFRANCO fait immédiatement merveille

Elle est TOUJOURS acceptée
AVEC PLAISIR
même par les TOUT-PETITS



LA PHARMACIE DE L'HOPITAL SAINT-JEAN, A BRUGES
d'après une peinture ancienne.

PAUL GÉRALDY

CHANCE

*Et pourtant, nous pouvions ne jamais nous connaître !
Mon amour, imaginez-vous
Tout ce que le sort dut permettre
Pour qu'on soit là, qu'on s'aime et pour que ce soit nous ?*

*Tu dis : « Nous étions nés l'un pour l'autre. » Mais pense
A ce qu'il dut falloir de chances, de concours,
De causes, de coïncidences,
Pour réaliser ça, simplement, notre amour !*

*Songe qu'avant d'unir nos têtes vagabondes,
Nous avons vécu seuls, séparés, égarés,
Et que c'est long, le temps, et que c'est grand, le monde,
Et que nous aurions pu ne pas nous rencontrer.*

*As-tu jamais pensé, ma jolie aventure,
Aux dangers que courut notre pauvre bonheur
Quand l'un vers l'autre, au fond de l'infinie nature,
Mystérieusement gravitaient nos deux cœurs ?*

*Sais-tu que cette course était bien incertaine
Qui vers un soir nous conduisait,
Et qu'un caprice, une migraine,
Pouvaient nous écarter l'un de l'autre à jamais ?*

*Je ne t'ai jamais eue cette chose inouïe :
Lorsque je t'aperçus, pour la première fois,
Je ne vis pas d'abord que tu étais jolie !...
Je pris à peine garde à toi.*

*Ton amie m'occupait bien plus, avec son rire,
C'est tard, très tard, que nos regards se sont croisés...
Songe, nous aurions pu ne pas savoir y lire,
Et toi ne pas comprendre, et moi ne pas oser.*

*Où serions-nous ce soir si ce soir-là, ta mère
T'avait reprise un peu plus tôt ?
Et si tu n'avais pas rougi, sous les lumières,
Quand je voulais t'aider à mettre ton manteau ?*

*Car, souviens-toi, ce furent là toutes les causes...
Un retard, un empêchement
Et rien n'aurait été du cher entorement,
De l'exquise métamorphose !...
Notre amour aurait pu ne jamais advenir.
Tu pourrais aujourd'hui n'être pas dans ma vie...*

*Mon petit cœur, mon cœur, ma petite chérie !
Je pense à cette maladie
Dont vous avez failli mourir...*

(TOI ET MOI).

... d'une façon générale, l'absorption de la CARNINE, étendue d'eau rougie, fut très agréable aux malades qu'elle désaltérait par les chaudes journées de Juillet et d'Août, tandis que les malades soumises à l'administration du Suc naturel manifestèrent parfois quelque dégoût et même quelque intolérance stomacale.

D' LEFÈVRE, Médecin en Chef de l'Hôpital de Villepinte.



LES BORDS DE LA SEINE A SURESNES

Tableau de Henri HARPONIES (1819-1916). — École française. — MUSÉE DE BORDEAUX

LE PROFESSEUR BORREL



Pa. Pierre Petit

Borrel Amédée, est né le 1^{er} Août 1867 à Cazouls-les-Béziers, dans l'Hérault, et c'est au Lycée et à la Faculté de Médecine de Montpellier qu'il fit ses études.

Elève, puis professeur à l'Institut Pasteur de Paris, il était nommé, après la guerre, professeur de Bactériologie et d'Hygiène à la Faculté de Médecine de Strasbourg et Directeur de l'Institut Pasteur de cette ville.

Les travaux du Professeur Borrel sont très nombreux et ses principales recherches se rapportent à la lèpre, au cancer, à la tuberculose, à la peste ; mais la péripneumonie, le tétanos, les spirilles, la clavelée, le typhus, les virus filtrants, le goitre et le système pigmentaire ont également fait l'objet de ses investigations.

Relativement à la lèpre, on lui doit l'interprétation des cellules géantes dans les lésions de ce mal, et des aperçus sur le rôle des acariens dans sa contagion (1890-1909).

Et en même temps il est attiré par le problème du cancer, qui inspire le plus grand nombre de ses recherches.

Il étudie d'abord la division cellulaire dans les tumeurs (1890-1891), et montre comment les formations cellulaires intra-nucléaires peuvent éveiller à tort l'idée de parasite (1892). Puis il aborde le redoutable problème du parasitisme dans l'épithélioma (Thèse de doctorat, mai 1892),

et discute les théories parasitaires du cancer (Rapport au Congrès de Paris, 1900, *Annales de l'Institut Pasteur*, 1901).

Il est ainsi amené, comme il lui était arrivé pour la lèpre, à soupçonner le rôle des acariens et des helminthes dans la production du cancer, et un nouveau rapport au Congrès international de Pathologie comparée, en 1910, marque le progrès de ses idées dans la question parasitisme et cancer.

Enfin viennent ses recherches sur l'action du glycogène sur les tumeurs de la souris, sur le cancer du goudron (1923), et sa description d'une technique simple pour la culture des tissus normaux ou des cellules cancéreuses (1926).

Le professeur Borrel s'est arrêté aussi au problème, toujours actuel, de la virulence du bacille de la tuberculose, virulence qui, on le sait, est extrêmement variable.

Avec Yersin et Calmette, il a étudié la vaccination de la peste par les bacilles tués et la sérothérapie.

Enfin il nous faut citer une importante étude expérimentale de la clavelée, contenant des recherches sur la filtration de son virus, et les résultats de la séroclavelisation.

Le Professeur Borrel est Membre de la Société de Biologie et de la Société de Pathologie exotique, de l'Académie des Sciences d'Oslo (Norvège), de l'Académie royale de Médecine de Belgique. Il est Docteur *honoris causa* de l'Université de Genève, et Commandeur de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Borrel étudiant le rôle des helminthes dans la production du cancer.



LA CARNINE LEFRANCQ

est la seule préparation albuminoïde qui ne favorise pas la putridité intestinale, grâce aux catalases et aux oxydases antitoxiques qu'elle renferme. C'est pour-
quoi elle fait partie intégrante du régime de

L'ENTÉRO-COLITE.

LA CARNINE LEFRANCQ

N'EST PAS TOXIQUE POUR LES REINS

L'urine d'un sujet traité par des injections intrapéritonéales de CARNINE reste normale.



Photo G. R. Bellance, Menton.
SUR LES BORDS DU LÉMAN. — Le Château de Chillon, près Montreux.
ENVIRONS DE CHAMONIX. — Vue sur la chaîne du Mont-Blanc.



JUPITER ET THÉTIS

Tableau de J.-A. Dominique Ingres (1780 + 1867). — École française.

BOV'HÉPATIC SIROP : EXTRAIT HÉPATIQUE TOTAL CONCENTRÉ

Réalisation pratique de la Méthode de Whipple.

RÉSULTATS REMARQUABLES DANS L'ANÉMIE PERNICIEUSE



L'Éclaireur

Revue Artistique & Littéraire

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE 18 FR.
ÉTRANGER 25 FR.
LE NUMÉRO 1 FR. 50

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34 R. DU C. SEINE 25,195

23^e ANNÉE

N° 247

JUILLET 1928

ROLAND DORGELES

LE MÉDECIN DU BORD



Ph. Marcel Férès.

peine d'être regardé, et il prend toujours pour juger les pays le point de vue le plus inattendu.

— Yokohama? Oui, je connais. Ils ont de bons taxis, mais la cuisine d'hôtel ne vaut pas un clou.

De Singapour il n'a retenu que l'odeur de vase, de Colombo les corneilles croassantes qui assurent la voirie et, si une dame éprise d'exotisme lui parle de la vieille Chine mystérieuse, il répond avec sa moue ordinaire :

— Je connais... Un de mes amis tient un garage à Fou-Tchéou.

L'idée que je voyage sans y être obligé,

sans but, sans raison, lui paraît le comble de l'aberration, et, si je l'écoutais, je ferais tout de suite demi-tour pour rentrer chez moi.

— Je ne sais pas où vous allez, mais je vous préviens que vous n'y verrez rien. Il n'y a plus rien à voir nulle part. Les cinq parties du monde se ressemblent. Les petites filles de Rarahu font de la motocyclette et la Pagode du Grand Bouddha est éclairée à l'électricité... Connaissez-vous le roi de Siam? Non... Eh bien, moi je le connais : il a voyagé avec nous. Il s'habille en jaquette et il joue au bridge.

Quand on lui demande si réellement, durant tous ses voyages, il n'a jamais rien vu d'intéressant, il paraît chercher avec effort dans sa mémoire, puis il répond en allongeant les lèvres :

— Euh!... Oui... A la rigueur, le tremblement de terre du Japon. Mais il fallait avoir la veine de se trouver là...

Je l'accompagne souvent dans sa cabine et, allongé sur son divan d'auscultation, je l'écoute déraisonner. Un grand aquarium vide, posé sur quatre pieds, encombre un angle de la petite pièce et sur tous les meubles, sous les sièges, dans la bibliothèque, on aperçoit d'autres boccas de toutes les

SI VOUS AVEZ UN SUJET FATIGUÉ, DÉLABRÉ, USÉ MÊME,
SOUMETTEZ-LE À LA CARNINE LEFRANCQ
et vous serez frappé de la grande amélioration qui se produira
DÈS LES PREMIERS JOURS

dimensions : c'est pour ramener des poissons de Chine, de ces poissons horribles et merveilleux dont les nageoires sont de molles écharpes et qui traînent derrière eux leur robe déchiquetée. Beaucoup de marins et de garçons en rapportent à chaque traversée, revendant vingt francs à Marseille ce qu'ils ont payé vingt sous à Hong-Kong ou à Kobé, mais eux, ne peuvent donner à leurs bestioles les mêmes soins que le docteur qui s'y emploie pendant des heures, maintenant leur eau à la température voulue et les nourrissant avec des mouche-rons et des vermisseaux pris spécialement sur le Yang-Tsé.

— Je fais l'élevage scientifique, moi, vous comprenez ? Je mets chaque espèce dans l'eau qui lui convient ; j'ai étudié leurs habitudes, je connais leurs aliments, tandis que les matelots les flanquent dans un bocal de pharmacien ou dans un seau et ne s'en occupent plus... Savez-vous le résultat ? Ces bougres-là perdent la moitié de leurs poissons en route. Moi, j'en perds les trois quarts.

Cela ne l'exaspère pas, d'ailleurs, au contraire. Il trouve cela très bien :

— C'est incroyable, c'est imbécile ; donc c'est normal...

Et, ce principe posé, il entreprend de me démontrer que mon voyage ne peut avoir d'autre résultat que de fausser les quelques idées intéressantes que je pouvais avoir sur le monde extérieur :

— Le plus triste, m'expose-t-il, c'est qu'au retour vous mentirez comme les autres. Vous ne pourrez pas y échapper. Le public n'admettrait pas qu'un écrivain revint de l'autre bout du monde en racontant tout uniment ce qu'il a vu. Cela ferait scandale : « Ah ! là ! là ! s'écrierait-on, ce n'était pas la peine d'aller si loin. En voilà un qui peut se flatter de n'avoir rien d'un poète. Quelle misère !... » Savez-vous ce qu'on attend du voyageur ? Qu'il mente. Le mensonge, c'est le cachet d'authenticité. Vous voyez-vous racontant à votre retour que le ciel des tropiques est gris ? Jamais de la vie ! Il est admis qu'on doit le voir bleu, bleu comme la Côte d'Azur, bleu comme une boule de blanchisseuse, et tout ce que vous écrirez là-dessus n'y changera rien. Croyez-vous qu'on vous prendra au sérieux si vous prétendez qu'il y a au Japon plus de morts par les accidents de tramways que par le harakiri ? Pas du tout... La tâche du voyageur n'est pas de détruire des légendes, c'est d'en créer. Il faudra que vos Hindous soient

majestueux, vos Chinois impénétrables, vos nègres lubriques, vos Nippons courtois. Ça n'est pas vrai ! Tant pis ! La réalité, c'est la monnaie de ceux qui ne savent pas mentir.

Il m'en débite ainsi de toutes les façons, critiquant tour à tour la suprématie des quakers aux Philippines et le chauffage des navires au mazout, et ne s'interrompant de temps en temps que pour recevoir un malade dans la pièce à côté. Ces consultations express ont un air de farce.

En temps ordinaire, vous faites du sport, madame ? Du cheval... Bien... Le portez-vous sur votre dos ? Non... Alors, ce n'est pas un exercice. C'est votre cheval qui se développe, ça n'est pas vous...

Et il recommande à l'Anglaise interloquée de dormir la tête basse et de remplacer le porridge matinal par des lemons crus. Il ne plaisante d'ailleurs pas ; même en médecine, il a ses principes, et qui en valent bien d'autres. Il m'explique :

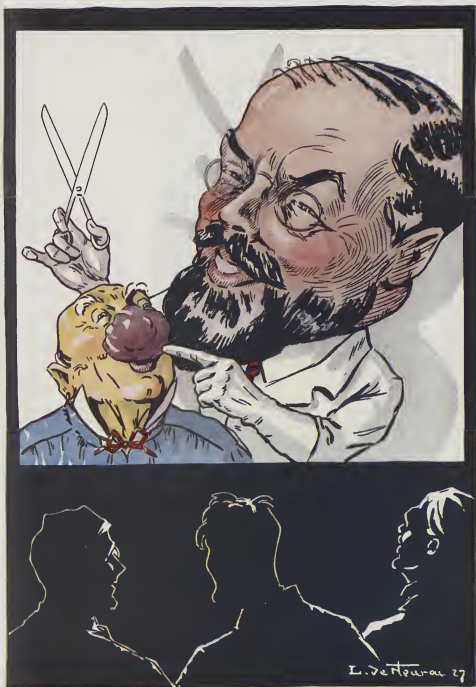
— La maladie est toujours intéressante. c'est le malade qui ne l'est pas. Savez-vous ce qui, depuis des siècles, a empêché la médecine de faire des progrès ? Les malades ! C'est eux, avec leurs gémissements, leurs indications données de travers et leur peur de mourir ! Pourquoi réalises-t-on plus de progrès dans les hôpitaux qu'au chevet des clients ? Parce qu'on ne laisse pas les malades bavarder inutilement, et qu'on n'est pas obligé de rédiger des ordonnances imbéciles pour motiver ses vingt francs de visite.

Ainsi, tous les jours, la mère d'Odette vient lui dire combien elle est inquiète pour la santé de sa fille, qui refuse de se faire ausculter. Que peut-il lui répondre ?

— Elle me répète que la petite mange comme un moineau. Hein, faut-il être stupide ! Comme un moineau ! Il n'y a rien de plus glouton que ces bêtes-là, c'est effrayant ce que ça mange. Regardez-les, ça se gave de tout ; c'est si gras que ça ne peut plus voler... Parlez-moi plutôt du veau. Voilà une pauvre bête qu'on pourrait citer pour son manque d'appétit. Ça ne se nourrit que de lait et ça pousse sans grossir, tout efflanqué. Mais allez dire à une jeune fille qu'elle mange comme un veau, elle prendra un petit air pincé et vous répondra par des insolences. Je vous le répète, Monsieur, le monde n'est peuplé que d'imbéciles qui discourent comme des perroquets.

ROLAND DORGELES. (Partir...)

La Carnine Lefranq est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques



Le Professeur Agrégé Fernand LEMAITRE
de la Faculté de Médecine de Paris.

HENRI ROUJON

LA FEMME DE GREUZE

Greuze, à vrai dire, n'a jamais peint qu'une seule et même femme : celle qui réalisait son type de grâce mutine et de fraîche hypocrisie. Toutes proportions gardées, il subit, ainsi que Rubens, la tyrannie de l'idéal féminin qu'une mortelle réalisait à ses yeux. Il faisait perpétuellement le portrait de sa propre femme. Et, il faut bien le dire, M^{me} Greuze était douée très insuffisamment pour symboliser la Pudeur.

Les Archives de l'Art Français ont publié, jadis, un document qui nous renseigne douloureusement sur le ménage de ce peintre du bonheur domestique : c'est le mémoire envoyé par Greuze à un procureur, lorsqu'il se décida, après des années d'héroïque patience, à se séparer de son idéal. Les amateurs de comique féroce peuvent trouver là leur compte. C'est de quoi rire... aux larmes.

* *

Greuze revenait d'Italie, ne songeant guère à créer le type de la Vierge selon Jean-Jacques, lorsqu'il passa, pour son malheur, devant la boutique d'un libraire. La demoiselle du comptoir le subjuguait d'un regard. Anne-Gabrielle Babuty, la fille du bouquiniste, était une célébrité du quartier. « Poupin, blanche et droite comme un lys, vermeille comme la rose », a dit d'elle Diderot, qui s'attachait volontiers à sa devanure. Diderot aimait à venir chercher chez la jolie marchande des exemplaires de *Pétronie* ou de *La Religieuse en Chemise*. Tout affriolante qu'elle était, M^{lle} Babuty approchait de la trentaine. Greuze se présentait au bon moment.

« Je fus, raconte-t-il à son procureur, frappé d'admiration, car elle avait une très belle figure ; je lui fis des compliments tant qu'elle en voulut. »

Au bout de quelques jours, Anne-Gabrielle adressa cette question à l'aimable client :

— Monsieur Greuze, m'épouseriez-vous, si j'y consentais ?

Le peintre se crut très habile en répondant :

— Mademoiselle, n'est-on pas trop heureux de passer sa vie avec une femme aussi aimable que vous ?

Le prédestiné pensait, en parlant ainsi, ne point s'engager.

— Je crus, dit-il, que cette manière de répondre était tout à fait insignifiante.

Quelque jours après, M^{lle} Babuty pénétrait violemment dans l'appartement de son adorateur, se

jetai à ses genoux, saisissait ses deux mains, et les baignait de larmes. Un tableau de Greuze ! Le malheureux s'exécuta ; il entra en ménage avec trente-six livres.

* *

M^{me} Greuze manquait de vertu. Passe encore pour ses menus défauts de ménagère acariâtre, sottisère et gaspilleuse. Elle négligeait sa cuisine au point que ses casseroles étaient teintées de vert-de-gris ; son mari, pour avoir pris un bouillon de ces casseroles périlleuses, se vit « aux portes de la mort ». Petites misères que celles-là. Mais la dame, qui posait si bien les vestales, était galante comme un modèle de Fragonard. Le pauvre Greuze énumère dans son mémoire les nombreuses faiblesses de son épouse. Bien vite, Greuze renonça à la félicité domestique.

Cependant, sa compagne se levait, la nuit, et menaçait de lui briser le crâne avec un vase dénué de poésie. Il résolut de se séparer d'elle. Ne le blâmons pas.

Eh bien ! cette inhabitable mégère incarnait si despotiquement son rêve artistique qu'il garda jusqu'à la dernière heure dans les yeux, peut-être au cœur aussi, la vision de son charme menteur. Après la Révolution, c'était une lamentable épave que le peintre chanté par Diderot :

désargenté, oublié, sans clientèle, logé au Louvre par charité, titulaire d'une pension de quinze cents livres, Greuze errait dans les rues, en habit écarlate, l'épée au côté, portant beau quand même. Il peignait encore, il s'essuyait à l'art civique. Et toujours l'accorte marchande de la boutique de la rue Saint-Jacques hantait le désolé vieillard. La jolie frimousse trompeuse renaissait sans cesse sous le tremblement de ses pinceaux. Il quêta désespérément des commandes. Sa dernière aubaine fut l'autorisation de peindre le Premier Consul, sans qu'il posât. Greuze put tout au plus entrevoir Bonaparte comme il traversait la galerie de Saint-Cloud. Il lui fallut peindre le héros de mémoire. Cette œuvre sénile, presque grotesque, se meurt tristement dans un coin de Versailles. Regardez-la bien. Le Premier Consul a la peau rosée, les cheveux soyeux, l'œil rêveur et polisson des accorées de village. Il ressemble à Anne-Gabrielle Babuty ! — Qu'on ose, après cela, nier les sortilèges

HENRI ROUJON

LACARNINE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,
l'élément spécifique, actif, thérapeutique, C'EST LE JUS

Dr HÉRICOURT
LA ZOMOTHERAPIE Ruff, éditeur



PRINCE DE LIGNE.

VOLTAIRE A FERNEY

Il était comique lorsqu'il faisait le seigneur de village : il parlait à ses manants comme à des ambassadeurs de Rome, ou des princes de la guerre de Troie. Il ennoblissait tout. Voulant demander pourquoi on ne lui donnait jamais du civet à dîner, au lieu de s'en informer tout uniment, il dit à un vieux garde : « Mon ami, ne se fait-il donc plus d'émigrations d'animaux de ma terre de Tournay à ma terre de Ferney ? »

Il était toujours en souliers gris, bas gris de fer, roulés, grande veste de basin, longue jusqu'aux genoux, grande et longue perruque, et petit bonnet de velours noir. Le dimanche, il mettait quelquefois un bel habit mordoré uni, veste et culotte de même, mais la veste à grandes basques, et galonnée en or, à la bourgogne, galons festonnés et à lames, avec de grandes manchettes à dentelles jusqu'au bout des doigts : « Car avec cela, disait-il, on a l'air noble. »

M. de Voltaire était bon pour tous ses alentours, et les faisait rire. Il embellissait tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il entendait. Il fit des

questions à un officier de mon régiment, qu'il trouva sublime dans ses réponses. « De quelle religion êtes-vous, Monsieur ? » lui demanda-t-il. — « Mes parents m'ont fait élever dans la religion catholique. » — « Grande réponse, dit M. de Voltaire, il ne dit pas qu'il le soit. » Tout cela paraît ridicule à rapporter, et fait pour le rendre ridicule ; mais il fallait le voir, animé par sa belle et brillante imagination, distribuant, jetant l'esprit, la saillie à pleines mains, en prêtant à tout le monde ; porté à voir et à croire le beau et le bien, abondant dans son sens, y faisant abonder les autres ; rapportant tout à ce qu'il écrivait, à ce qu'il pensait ; faisant parler et penser ceux qui en étaient capables ; donnant des secours à tous les malheureux, bâtissant pour de pauvres familles, et bonhomme dans la sienne ; bonhomme dans son village, bonhomme et grand homme tout à la fois ; réunion sans laquelle

l'on n'est jamais complètement ni l'un ni l'autre ; car le génie donne plus d'étendue à la bonté, et la bonté plus de naturel au génie.



VOLTAIRE

Peint d'après nature à Ferney, par HUBER.
(Bibl. Nat.)

TROUBLES DIGESTIFS DE L'ENFANCE

Une alimentation défectueuse ou insuffisante comme qualité, parfois excessive comme quantité, un sevrage trop brusque, accompagné de l'abus des soupes farineuses, déterminent fréquemment des troubles digestifs chez l'enfant. Or, toute gastro-entérite un peu ancienne s'accompagne d'hypotrophie ou d'athrepsie et ouvre à la tuberculose les portes de l'organisme frêle et délicat. Naguère on donnait à ces petits malades, la viande crue, qui arrête assez souvent la diarrhée, mais est rarement tolérée par les voies digestives.

La *Carnine Lefrancq* dont la base exclusive est le suc musculaire du bœuf, possède tous les avantages cuépétiques de la viande crue sans aucun de ses inconvénients, puisqu'on la voit arrêter souvent les vomissements, même en cas d'acétonémie. Ce qui est précieux surtout dans la *Carnine*, c'est sa puissante action de remontement sur l'enfant en déchéance : c'est pour-



LE REMÈDE
École française du XVIII^e siècle

quoi elle a remplacé, en pédiatrie, les vieilles médications à base d'huile de foie de morue et de sirops iodotanniques et autres, fastidieux pour les enfants.

La **arnine Lefrancq**

DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF
possède tous les avantages cupeptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients

EDMOND ROSTAND

LES FLEURS

*Quand vous vintes, la vie avait été brutale
Pour moi, sous des regards cruels et persifleurs
Venait de s'achever, pétale par pétale,
La lente effeuillaison de mes rêves, — ces fleurs.*

*Ce qu'au pied des rosiers laisse la mort des roses,
Des débris achevant de perdre leurs parfums,
Un éparpillement de petits morceaux roses,
Voilà ce qui restait de mes rêves défunts.*

*Mais alors, cher Amour, vous vous êtes penchée,
Ramassant avec soin, tiges, pétales, cœurs,
Tout ce dont avaient fait par terre la jonchée
Des femmes sans tendresse ou des hommes moqueurs.*

*Vous avez réuni tous ces débris fragiles ;
Vous les avez d'abord des souillures lavés,*

*Puis, pour les ajuster, avec vos doigts agiles,
Vous avez déroulé les feuilles, vous avez*

*Défrisé le satin chiffonné des corolles
En le faisant un peu bouffer, et puis encor,
Sans doute en prononçant de magiques paroles,
Rattaché les petits pétales aux cœurs d'or.*

*Pour chacun de ces cœurs retrouvant une tige,
Vous l'avez recollée avec des soins adroits,
Si bien qu'on a pu voir s'opérer ce prodige
Des débris reformant des fleurs entre vos doigts :*

*Enfin, ressuscitant ces pauvres fleurs trop brèves,
Les parfumant d'un soufflé et les coloriant,
Vous avez en bouquet réuni tous mes rêves...
Et vous me les avez rendus en souriant !*

ANÉMIE PERNICIEUSE : **BOV'HÉPATIC-SIROP**

MUSÉE FABRE — MONTPELLIER



TABAGIE

Tableau de David TÉNIIERS (1610-1690). — École flamande.



Ph. Riboud.

LE PROFESSEUR AGRÉGÉ FERNAND LEMAÎTRE

Fernand Lemaître est né à Bernay-de-l'Eure, le 14 Avril 1880.

Externe des Hôpitaux de Paris en 1901, interne en 1902, assistant du professeur Sebileau en 1906, il était nommé oto-rhino-laryngologiste des Hôpitaux en 1910.

En 1923, il arrivait à l'agrégation, au premier concours spécialisé en France.

Actuellement, et depuis 1921, le Professeur Fernand Lemaître est chef du Service d'oto-rhino-laryngologie de l'Hôpital Saint-Louis.

Spécialisé dans l'oto-rhino-laryngologie et dans la chirurgie plastique de la face et des mâchoires, le jeune chirurgien fut, pendant la guerre, directeur d'un centre important des blessés de la face (Vichy), puis consultant adjoint de chirurgie maxillo-faciale du Gouvernement militaire de Paris, sous les ordres du professeur Sebileau.

Ses travaux sont fort nombreux. Nous mentionnerons notamment : En OTOLOGIE, des études sur les *abcès cérébraux et cérébelleux d'origine auriculaire*; en RHINOLOGIE, une étude des *complications orbitaires des sinusites* (1921), et des considérations sur le *traitement des tumeurs malignes du sinus maxillaire* (1922); en LARYNGOLOGIE, une technique de l'examen du larynx chez l'enfant (1909), une étude de l'hémiplégie palato-laryngée (1907), et un exposé de l'état actuel de la question du traitement du cancer du larynx (1922); puis des recherches concernant la broncho-œsophagoscopie, une conférence faite en 1928, à l'Ecole Sanitaire de l'Armée américaine sur l'organisation géné-

rale d'un centre de chirurgie restauratrice de la face; des études d'anatomie pathologique sur les *épithéliomas et les sarcomes*; et enfin des recherches sur le *chloration d'éthyle comme anesthésique général dans les interventions de courte durée*.

Dans l'ATLAS DU CANCER, publié par l'Association pour l'Etude du Cancer, le fascicule consacré aux *voies respiratoires* est dû au Professeur Lemaître, à qui l'on doit aussi un ATLAS DE RADIOGRAPHIE OTO-RHINO-LARYNGOLOGIQUE, en collaboration avec L. Surrel, son assistant.

Actuellement, le Professeur Fernand Lemaître poursuit des recherches sur le traitement des abcès de l'encéphale par sa méthode de l'exclusion des espaces sous-arachnoïdiens; et il possède déjà une statistique de 15 cas de guérison d'abcès du cerveau ou du cervelet traités par cette méthode.

La caractéristique de son enseignement est d'être international; il est donné en effet, en français et en anglais, avec la collaboration de professeurs étrangers qui viennent dans son service, tous les ans, exposer leurs recherches personnelles: Pr Jacksay, de Philadelphie; Pr Cornelius Coakley, de New-York; Sir St-Clair Thomson, de Londres; Dr Sheehan, de New-York; Dr Douglas Guthrie, d'Édimbourg; Pr Quix, d'Utrecht; etc.

En 1919, le Professeur Lemaître a parcouru l'Amérique du Nord, et en 1922, l'Amérique du Sud, visitant le Brésil, l'Argentine, le Chili, le Paraguay, la Bolivie, le Pérou.

Directeur des Archives internationales de Laryngologie, d'Otologie et de Rhinologie, Président de la Société de Laryngologie des Hôpitaux (1927), le Professeur Fernand Lemaître est Officier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Pr Lemaître se disposant à opérer une tumeur du nez.

PROPRIÉTÉ du SUC MUSCULAIRE

Dans leurs notes successives, communiquées à l'Institut, à l'Académie de Médecine et à la Société de Biologie, MM. RICHET et HÉRICOURT ont fait connaître comment le suc de viande crue est anti-bacillaire: Ce suc accomplit une sorte de mission métatrophique. Il change la nutrition des cellules vivantes, les rend réfractaires aux toxines tuberculeuses ainsi qu'aux cultures microbiennes.



Ph. Maréchal.

UN COIN DE LA POUPONNIÈRE MODÈLE DE BOULOGNE-SUR-SEINE



LA CATHÉDRALE

Tableau de Henri De BRAEKELEER (1840-1888). — École d'Anvers. — Collection de S. M. le Roi des Belges.

LA CARNINE LEFRANÇO EST LE RECONSTITUANT DE CHOIX
contenant tous les ferments vivants du tissu musculaire.
TRÈS RAPIDEMENT, ELLE RÉGÈNÈRE LE SANG
ET RENFORCE LES DÉFENSES NATURELLES DE L'ORGANISME

Pho324



Chanteclair

Revue Artistique & Littéraire

ABONNEMENT

UN AN. } FRANCE ... 18 FR.
 } ÉTRANGER. 25 FR.

LE NUMÉRO 1 FR. 50

DIRECTION

CARNINE LEFRANÇO

ROMAINVILLE

(SEINE)

TÉL COMBAT 01-24

R. DU C. SEINE 28195

23^e ANNÉE

N° 248

AOUT-SEPTEMBRE 1928

LE NEUVIÈME SALON DES MÉDECINS



LE QUAI CONTI. A PARIS, par le Docteur J. HALLÉ, de Paris.

CARNINE PUISSANT RÉGÉNÉRATEUR
LEFRANÇO DU SANG ET DE L'ORGANISME

LE NEUVIÈME SALON DES MÉDECINS

Toute science touche à l'art, tout art a son côté scientifique: le pire savant est celui qui n'est pas

sculpté + témoigne d'un art et d'un tour de main des plus habiles.

artiste, a dit notre grand Trousseau. Combien l'affirmation de ce merveilleux clinicien, de ce grand lettré est vrai; et le neuvième Salon des Médecins qui s'est ouvert du 22 au 30 Avril dernier, fut là, une fois de plus, pour en témoigner par son succès qui va sans cesse croissant et qui cette année semble bien avoir atteint son apogée. Inauguré par M. Riotor, le Vice-Président du Conseil Municipal et l'instaurateur de « l'Art à l'Ecole », il offrait, en plus, l'intérêt de la Tombola organisée au profit de la Caisse de Retraites et de Secours mutuels des Femmes et Enfants de Médecins, dont tous les lots, autant d'œuvres de Médecins-Artistes, y étaient exposés.

Comme à l'accoutumée faisons donc, pour nos lecteurs, tout au long des cimaises de ce Salon, la promenade de prospection qui va nous permettre de leur signaler les efforts, les progrès de nos artistes, leurs œuvres, bonnes en bloc, avec les quelques excellentes dignes de tous éloges.

Tout d'abord, ce nous est un devoir de rendre hommage aux confrères étrangers qui, attirés par le succès de notre Salon, ont passé outre les difficultés matérielles, pour venir en relever l'éclat par leur œuvres. Ainsi il en a été de M^{me} *Flamini-Mayné*, de Bruxelles, dont « l'Oiseau mort » et la « Prière » surtout, sont deux toiles remarquables par la fermeté, la richesse du coloris; et de M. *Forel*, de Morges (Suisse), dont le « Berceau en bois

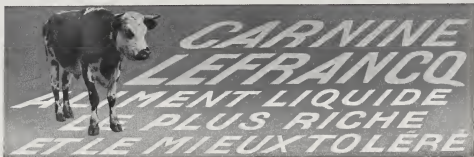


PORTAIT DE M^{lle} NINON M.-L.
par M^{lle} ROUSSINE-VITRY.



PORTAIT DE M^{lle} S. J.
Crayon par le Docteur P. PEGUIZEL.

Après les étrangers, le pas appartient aux Dames, Femmes et Filles de la grande famille médicale, lesquelles, au nombre d'une soixantaine, se sont essayées, toutes heureusement, dans les différents arts. Pour l'aquarelle, la peinture, nous citerons, comme nous ayant particulièrement séduit : de M^{me} *Auvergniot*, « Paniers de Fruits » ; de M^{lle} *Blanchier*, « Chioggia » ; de M^{me} *Brignon*, « Fleurs » ; de M^{me} *Busquet*, deux « Etudes de Nu » d'un métier parfait ; de M^{me} *Camus*, « Lilas blancs » ; de M^{me} *Causade*, « Coin de Villa » ; de M^{me} *Cazemian*, « Amik » ; de M^{me} *Choyau*, « Effet d'Orage » ; de M^{me} *Christophe*, « Cour de Saint-Julien-le-Pauvre » ; de M^{me} *Dardel*, « Tête de Raphaël » ; de M^{me} *Anna Delage*, « Etude de Vague » ; de M^{me} *Marguerite Delage*, « Autruche » ; de M^{me} *Delplace-Boucherie*, « Cuivre rouge » ; de M^{me} *Dhaine*, « Novembre » ; de M^{me} *Duhamel-Hormain*, « Vieux Breton de Pont-Aven » et des « Miniatures » ; de M^{me} *Estrabaut*, « Fleurs » ; de M^{me} *Everart*, « Bacri » ; de M^{me} *Fonilladosa*, « Le Livre d'Heures » ; de M^{me} *Fricou*, « Portrait de Femme » ; de M^{me} *Guibert*, « Dieppe » (Bassin Duquesne) ; de M^{me} *Alice Guinépied*, « Portrait de M^{me} M. J. » ; de M^{me} *Hélène Guinépied*, « Idée nouvelle » ; de M^{me} *Lagut*, « Sirènes et Baigneuses » ; de M^{me} *Lecaron*, « Fleurs » ; de M^{me} *Lemerle*, « Printemps », émail hors de pair ; de M^{me} *Marcis*, « Ravins » (Petites-Dalles) ; de M^{me} *Merot*, « Jean-Pierre au berceau » ; de M^{me} *Merville*, sept ravissants « Effets de Neige » et





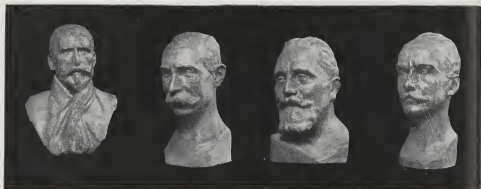
SOUCCIS ET RONGES
par Madame Anne CAMUS, de Paris



TOUCHÉ ! (ÉTUDE DE PERDREAU GRIS)
par le Docteur H. Rendu, de Paris.



DES GUEUX : L'HIVER !
par Géo-Clo, de Villeneuve-Saint-Georges.



Le Docteur ROUX
par le Dr P. PAULIN.

Le Docteur RENDU
par C. VILLANDRE.

Le Docteur HUGUIER
par C. VILLANDRE.

Le Docteur GENÉVRIER
par C. VILLANDRE.

des « Miniatures »; de M^{me} *Olivier-Gay*, « Cascade de Tiretaine »; de M^{me} *Pascalis*, « Etude d'Enfant »; de M^{me} *Lily-Pech*, « Glisfeuls et Anémones »; de M^{me} *Perrens-Bonamy*, « Port de Perros-Guirec »; de M^{me} de *Pommeyrac-Fonlladosa*, « Parc dans la nuit »; de M^{me} *Routchine-Vitry*, « Portrait de M^{lle} Ninon Marcel-Labbé » et de précieuses « Miniatures »; de M^{lle} *Daviau*, « Jardin Florentin »; de M^{me} *Florand*, des « Natures mortes »; de M^{me} *Grégoire*, « Paysages »; de M^{me} *Lévy-Blum*, « L'heure préférée »; de M^{lle} *Lévy-Engelmann*, « Pâquerettes » et d'exquises miniatures; de M^{me} *Mircouche*, « Vue sur l'Arno »; de M^{me} *Riquoir*, « Vieilles Maisons »; de M^{lle} *Rouyer*, « Rue ensoleillée à la Turbie »; de M^{me} *Saint-Andréol*, « Couches de Soleil »; de M^{lle} *Saint-Paul*, « Intérieur du Château de Rassay »; de M^{me} *Sattonnet*, « Automne à Nancy »; de M^{me} *Tarnaud*, « Nature morte »; de M^{me} *Thoinot*, « Marché à Gabès »; de M^{me} *Zabeth*, « Fontaine provençale ».

Les « Sculpteuses » ainsi que les nommait *Diderot*, pour moins nombreuses que les fidèles de la

palette, n'en offraient pas moins une exposition remarquable, grâce au superbe « Bouledogue » de M^{lle} *Boutarel*; au curieux bas-relief « La Conquête de l'Abri », de M^{lle} *Parvillée* et de M. *Maurice Faure*; au tumultueux « Beethoven » et à l'exquise « Résignation », de M^{lle} *Hébert-Coeffin*; à la tendre « Rube », de M^{lle} *Nissim*; à la séduisante « Dico », de M^{lle} *Quinquaud*; aux deux maîtresses études de Nu « Jeune Athlète » et « Jeune Fille », de M^{me} *Réal*; aux deux « Têtes » si expressives d'« Homme et de Jeune Femme », de M^{me} *Sidler*.

L'art décoratif auquel, volontiers, les jeunes filles s'adonnent, était ici représenté, avec une véritable maîtrise, par trois de celles-ci: M^{lle} *Alice Baillière*, dont les « Fleurs » et les « Fruits » peints sur faïences et porcelaines joignaient l'inspiration à l'habileté d'exécution; M^{lle} *Henne*, dont les « Céramiques » se signalaient par la simplicité de leur dessin et la discrétion de leurs tons, et enfin M^{lle} *Schimpff*, dont les cuirs harmonieusement travaillés « Coussins » et « Sac de dames » retenaient l'attention.



BUSTE D'ENFANT
par le Docteur P. BRIGNON.

LA CARNINE LEFRANCO

NE FATIGUE NI L'ESTOMAC, NI L'INTESTIN. COMME LE FAIT
LA VIANDE CRUE, ET SON ACTION EST PLUS ÉNERGIQUE PUISQUE,

“DANS LA VIANDE CRUE L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, C'EST LE JUS.”

DOCTEUR J. HERCÉDART,
des Facultés de Médecine et de Pharmacie.





La Carnine

RÉGÉNÈRE LE SANG
REFAIT DES MUSCLES
ACCROÎT LE POIDS
DU CORPS

Lefrancq

Ayant ainsi loué, comme il convient, les œuvres des Dames, voyons, à leur tour, celles de nos confrères qui se signalaient particulièrement. Parmi elles, nous nommerons :

de M. Antoine, « Paysage du Nord », excellente litho d'après Jonas ; de M. Bardet, « Bords de l'Oise » ; de M. Barbié, des « Pommes » d'un vibrant coloris ; de M. Baudoin, la « Calanque de Boulouris » ; de M. Blanc, le « Port de la Rochelle » ; de M. Brintet, « Oliviers à Cagnes » ; de M. Broutelle, des « Scènes de la Vie médiévale » ; de M. Bureau, « Vieux Bastia » ; de M. Cadour, « Château de l'île d'Yeu » ; de M. Caussade, des « Joueuses de Tennis » aux mouvements précis ; de M. Cantuarn, « Pêcheurs à Wissant » ; de M. Charbonnier, une pittoresque « Maison à Limoges » ; de M. Clermonthé, « Bords de l'Eure » ; de M. Creissent, « Vallée du Gardon » ; de M. Dawsonport, « Croix à Saint-Maclou » d'une large facture ; de M. de Hérain, le



LE CANAL À NEMOURS
Dessin du Docteur A. CHARBONNIER.

« Cimetière des Princesses à Alger » ; de M. De Keuwer, un « Coin de Table » ; d'un réalisme captivant ; de M. Dérud, un « Portrait » ; de M. Dondey, « Clair de Lune » ; de M. Dupont, « l'Eglise d'Avohelm » ; de M. Féteil, « Côte bretonne à Trestignel » ; de M. Fouquier, « Bords de l'Adour » ; de M. Fontan, « Sous Bois » ; de M. Frogier, des coins de « Belle Isle » finement nuancés ; de M. Geo Cim, le « Brasero », document humain pris sur le vif ; de M. Gérard, « Gris Nez » et « Blanc Nez » ; de M. Grégoire, « Paysages » ; de M. Grimbart, des notes sur « Glen, Honfleur, Avranches, Rodez » aux tons précieux et discrets ; de M. Halle, « Quai Conti » d'une exquise luminosité ; de M. Hardouin, « Dunes de Saint-Cast » ; de M. Janet, un « Pont

sur la Seine » délicat ; de M. Jaugeon, « Brûleur de goémon » ; de M. Kaplan, « Nuages sur la Mer Noire » ; de M. Keller, « Bassin à Saint-Cloud » ; de

M. Kolb, « Bords de la Doller à Massevaux » largement traité ; de M. Marcel-Labbé, les « Châteaux de Bonnu et de Pontu », les « Remparts de Bayonne » et le « Pont d'Orthez », dessins à la sépia et à l'encre de Chine d'un art suggestif ; de M. Laby, (Luc-By), « Visite de Nuit » et « Thermocautère », savoureuses pages de la vie du médecin de campagne ; de M. Laurens, « Chevaux à l'Abreuvoir » ; de M. Le Gendre, « Printemps aux Invalides » d'un riche coloris ; de M. Lemièrre, des « Vues de Venise » chatoyantes ; de M. Bobo, « Nymphes espagnoles » ; de M. Cabon, « Meule au Soleil couchant » ; de M. Charvet, une « Tête de Cheval » ; de M. Fay, un « Paysage » solidement brossé ; de M. Lortat-Jacob, « à Mi-Côte » ; de M. Mauchant, les

« Martigues » ; de M. Siffre, une « Eglise aux Sables-d'Olonne » d'un coloris habile ; de M. Laignel-Lavastine « Ecurie normande » ; de M. Léonard,

« Bords de la Seine aux Andelys » ; de M. Lereboullet, « Cloître de la Cathédrale à Bayonne » plein de promesses ; de M. Lévy-Franckel, « Place de Chambéry » ; de M. Livet, une « Mauresque » d'une solide facture ; de M. Mahu, le « Portrait » bien traité de M. le D^r Lucien Camus ; de M. Malherbe, « Eze et Sospel » ; de M.

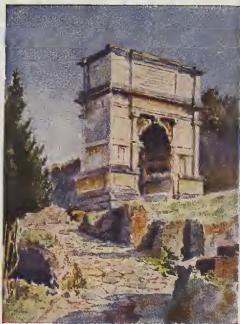


BERCEAU EN BOIS SCULPTÉ
par le Docteur F. FOREL, de Morges (Suisse).

Malvezin, « Trio de jeunes Chiens » ; de M. Martial, un « Grand Trianon », somptueux de couleurs ; de M. Maurech, des « Vignes » ; de M. Métyer, excellent animalier, un « Jeu de Brousse » ; de M. Moreau, « Ruberge à La Roche Posay » ; de M. Moret, « Danse



BOUQUET D'ANEMONES
par le Docteur L. BARBIÉ, de Paris.



ARC DE TITUS, A ROME
par le Docteur H. MOULLIN, de Nogent-le-Rotrou.



CROIX, A SAINT-MACLOU (NORMANDIE)
par le Docteur W. DAWENPORT, de Paris.



DANSEUR AUX CYNBALES
Bronze par le D^r L. DELAPCHIER

de Nijinsky » ; de M. H. Moullin, « Arc de Titus » d'une belle sincérité ; de M. Mounier, « Vieilles Maisons à l'île de Batz » d'un art charmant ; de M. Oberthür, « Forêt au Printemps » ; de M. Ollivier, une « Séance chez le Dentiste » d'un curieux symbolisme ; de M. Peltier, « Allée de Parc, l'Automne » ; de M. Péralte, des « Fleurs » et des « Fruits » bien observés ; de M. Péralte, des « Tulipes » ; de M. Peugniez, « Portrait de M^{lle} S. Jeannin », véritable crayon à la Ingres ; de M. de Pradel, « Natation » ; de M. Quenay, « Eglise à Caen » ; de M. Rendu, « Cour du Corbeau à Strasbourg » et un « Perdreau blessé » d'une habile composition ; de M. Rohmer, un bon « Portrait » ; de M. Rolland, « Coin de Grigny » ; de M. Rostan, en progrès, une bonne « Falaise à Onival » ; de M. Saisset, « Métairie en Espagne » ; de M. Salas-Girardier, « Coin de Port à Concarneau » ; de M. Scialom, la « Seine à Polssy » ; de M. Thomas, « Intérieurs » bien traduits ; de M. Vadam, « Clair de Lune » ; de M. de Vellonnes, la « Loire à Orléans » d'un excellent métier ; de M. Vicherat, une « Salle d'attente » humoristique ; de M. Wagner, le « Poète gisant » d'un art habile, dans une formule nouvelle ; de M. Wilborts, une « Bale des Trépassés » d'un beau sentiment.

A la « Sculpture », d'autre part, emportaient l'approbation : « Tête d'Enfant », de M. Astié ; le buste très expressif du D^r Jayle » et les deux « Médailles des Professeurs Vincent et Macaigne », de M. de Hérain ; un « Buste de Jeune Homme » plein de promesses, de M. Brignon ; un « Danseur » et une « Danseuse » impeccables,

de Nijinsky » ; de M. H. Moullin, « Arc de Titus » d'une belle sincérité ; de M. Mounier, « Vieilles Maisons à l'île de Batz » d'un art charmant ; de M. Oberthür, « Forêt au Printemps » ; de M. Ollivier, une « Séance chez le Dentiste » d'un curieux symbolisme ; de M. Peltier, « Allée de Parc, l'Automne » ; de M. Péralte, des « Fleurs » et des « Fruits » bien observés ; de M. Péralte, des « Tulipes » ; de M. Peugniez, « Portrait de M^{lle} S. Jeannin », véritable crayon à la Ingres ; de M. de Pradel, « Natation » ; de M. Quenay, « Eglise à

de M. Delapchier ; le « Buste de M. M. », par M. Dhôtel ; le « Pigeon bouillant », de M. Gentil ; le très bon « Médaillon du D^r Gaston Lion », de M. Hayem ; la « Pleureuse », de M. Jacquemin ; le « Chat mort », de M. Lacombe ; le « Buste » de M. Lefort ; le puissant « Caïn », de M. Martigny ; la « Tête de Poney anglais », de M. Pallegoix ; le « Repos » bien observé, de M. Péralte ; les « Bustes » des « D^r Genévrier, Rendu et Huguier », ce dernier si touchant dans son estompement, de M. Villandre.



GILLES ET MICHEL
Cires par le Docteur PHILBERT.



CAÏN (Statuette en bronze)
par le Docteur MARTIGNY.

Quant à l'art décoratif, il était heureusement représenté par les « Assiettes à reflets métalliques », d'un art agréable, de M. Oliviero, et par la « Cléopâtre », une porcelaine, d'après Cabanel, et les bonbonnières à sujets mythologiques, de M. Perrot d'une précieuse exécution.

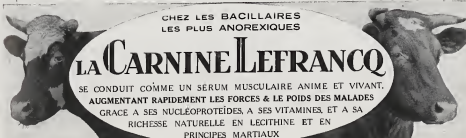
De voir, le jour de l'ouverture de ce Salon, Maîtres et Frères, entourés de leur famille, empressés, s'aborder, s'entraîner les uns les autres devant leurs œuvres, s'expliquant les sensations éprouvées qu'ils avaient tâché de traduire, se donner des conseils, se confier leurs petits secrets de technique et évoquer, par contre, leurs assemblées tant scientifiques que corporatives où ils se montrent, si souvent, des critiques sévères, voire agressifs, vis-à-vis les uns des autres, ne pouvait

que faire conclure, à qui les observait, que, comme le dit le philosophe Guyau : *L'art est l'agent de la sympathie universelle et de la sociabilité*. L'art est, en effet ce qui console le mieux de vivre. Paul RABIER.

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIME ET VIVANT.
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLEOPROTEIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSSE NATURELLE EN LECITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX





LE VIEUX TILLEUL
par le Docteur G. GÉRARD de Lille.



LE DOCTEUR LUCIEN CAMUS
par le Docteur G. MAHU, de Bolissy-St-Léger



NEFTA
par Madame J.-C. THOINOT, de Paris.

P4038x



l'antéclaire

Revue Artistique & Littéraire

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE ... 18 FR
ÉTRANGER. 25 FR

LE NUMÉRO 1 FR. 50

DIRECTION

CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34

R. DU C. SEINE 25195

23^e ANNÉE

N° 249

OCTOBRE 1928

HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française

JUGES D'AUTREFOIS



Mon grand-père ne croyait pas à la Justice; il avait perdu ou gagné — indifféremment — de nombreux procès.

Quand il sut que j'entraîrais au barreau, il me dit :

— Ah! mon petit, tu veux être avocat! Tu ne l'ennuieras pas dans la vie...

Et il se prit à rire: un de ces longs rires discrets par quoi les hommes d'âge, peu portés aux manifestations bruyantes, expriment la volupté intérieure.

C'était un joli vieillard, d'une extrême politesse et d'une exquise élégance. Ses cheveux frisés et tout blancs, comme poudrés, s'échappaient en mèches folles d'une petite calotte de velours noir ornée d'un gland de soie. Il était toujours complètement rasé, ce qui dégageait la grâce de la bouche, et ses traits pâles, qui parfois se fondaient aux pommettes d'un léger afflux de sang, apparaissaient fins et délicats, presque féminins, sous la coquette chevelure blanche. Autour du cou, il enroulait un foulard à l'ancienne mode. Il avait des soins touchants pour ses habits, et chaque fois qu'il prisait, il s'évertuait ensuite à souffler de son souffle grêle sur le moindre grain de tabac égaré dans les plis de sa redingote qu'il appelait une « lévite ».

Il fut doux à mon enfance. Il aimait la nature et il me la fit aimer. Il me préparait par la main et me conduisait dans les bois, de sa marche lente qu'il appuyait sur un grand bâton ferré. Il suivait avec

joie mes regards nouveaux. Je sortais de l'ombre et il y rentrait; cependant nous nous comprenions à merveille. Ainsi les choses se ressemblent à l'aurore et au crépuscule. Nos promenades étaient peu variées. Il affectionnait les mêmes paysages et recherchait les mêmes impressions, afin de se persuader de sa propre durée.

— Regarde, petit! me disait-il, quand le soleil descendait sur l'horizon.

Et je lui demandais pourquoi le soleil se sauvait.

Un jour, il me montra, d'une hauteur péniblement gravie, la plaine immense que tachaient les moissons de diverses couleurs. Une brise légère agitant nonchalamment les blés mûrs. Les forêts, dont l'été augmente le mystère, s'endormaient dans leur lourd feuillage. Et tout au fond nous distinguions les eaux bleues du lac souriant.

— Regarde, petit! Est-ce beau? Eh bien! tout ce que tu vois est à moi.

— Vraiment, grand-père?

Je n'étais pas très convaincu. Mon grand-père ne réussissait jamais dans ses entreprises financières, où il introduisait de la poésie, et le petit homme que j'étais s'en doutait déjà.

— Oui, reprit-il, tout cela est bien à moi. Ces moissons dorées, ces vignes et ces hautes futaies, et ce lac aussi qui tremble d'aise au soleil. Le propriétaire a le droit d'user et d'abuser. Qui donc use et abuse plus que moi de cette beauté?

Et, dans un petit rire sournols, il ajouta, plutôt pour lui-même que pour son jeune compagnon qui pourtant s'en souvient :

LA RAPIDITÉ ET L'INTENSITÉ DE L'ACTION DE LA **CARNINE LEFRANÇO**
S'EXPLIQUE PAR CE FAIT, QU'ELLE EST PRÉPARÉE
AVEC DU SUC MUSCULAIRE DE BŒUF **CONCENTRÉ**
SANS ADDITION DE SANG NI D'ALBUMINE

— Et l'on m'épargne la peine de m'occuper de mes propriétés.

— Comme vous êtes riche, grand-père !

Je regardais la plaine avec admiration. Il me considéra un instant, et, sans doute, il me jugea digne de son héritage, car il étendit la main, et son geste fut presque solennel :

— Je te donne tout ce que j'ai.

Je battis des mains et j'embrassai le cher vieillard. Ainsi me furent véritablement légués le charme et la grâce de la terre...

Il connaissait toutes les plantes sauvages et les appelait devant moi par leurs noms. Il me nommait aussi les champignons que nos pas rencontraient

dans la mousse, au pied des châtaigniers. Nous rapportions dans un grand mouchoir à carreaux, emporté par précaution, les bolets aromatiques et les oronges semblables à des œufs au miroir, et je me persuadais que je fournissais à l'entretien de toute la maison. Mais je refusais de goûter de notre chasse ; bien plus tard, j'en appréciai la saveur. Enfin, les soirs d'été, comme nous nous attardions sur le balcon, d'où nous participions à la sérénité de la campagne, mon grand-père me comblait de bonheur en m'autorisant à regarder dans sa grande lunette, qui rapprochait de nous les constellations : Vénus, Jupiter, Saturne et son anneau me devinrent amis.

A la fin de ses jours, bien qu'il marchât péniblement, les pieds traînants et le dos voûté, il errait comme une âme en peine à travers la maison, une immense bâtisse à plusieurs étages, avec de grandes chambres, emplies de noir et de silence, avec des coins d'ombre qui m'attiraient et m'effrayaient ensemble quand j'étais enfant. Il parlait rarement, préférant s'enfermer à clé dans ses longues et vagues songeries. A mesure que sa vue s'était affaiblie et qu'il avait dû renoncer à lire, il s'était isolé davantage. On avait bien essayé de lui faire la lecture ; mais au bout de quelques pages, il n'écoutait plus. Pour le décider à la parole, il fallait s'asseoir près de lui, le caresser, le flatter et le mettre sur la voie de ses souvenirs préférés. Alors il souriait, et son sourire de vieillard était doux comme un sourire de femme. Il se grattait le sourcil. Ses yeux brillaient, car un peu de malice perceait leur brume. Il arrondissait la bouche et il consentait à parler, non sans grâce et pittoresque, tout en balançant sa tabatière dans la main gauche.

Il ne traillait plus volontiers que deux sujets assez dissemblables : les étoiles et les jugs. Sur les

étoiles, il était lyrique ; sur les jugs, il était caustique. Celles-là avaient été sa grande passion : il leur avait donné la lumière de ses yeux épuisés pour la profonde paix que leur contemplation versait, le soir, à son âme recueillie. Et il continuait d'éprouver pour la justice des hommes une aversion dont l'âge avait atténué la rigueur et qui se manifestait par un rire d'ironie dès qu'il était question des jugs.

Au temps où, contre son gré, il fréquentait les audiences, la Savoie, son pays et le mien, appartenait encore au

royaume de Piémont. Séparée de l'Italie par les Alpes, et de la France par la frontière, la patrie des petits ramoneurs menait une vie à part, lente et tranquille. C'était le temps du *buen governo*, comme on disait alors — un gouvernement paisible, paternel et pondéré, où les affaires allaient leur petit train, sans se presser. On ne faisait pas de politique, et dans la ville il n'y avait qu'un abonné de journal : ce notable, célèbre parce qu'il recevait la

Gazette, la passait à tout le monde successivement. Quelquefois, on la lisait le mois suivant. Et quant aux faits locaux, on les inscrivait à la craie chaque semaine sur un grand tableau noir placé devant l'Hôtel de Ville.

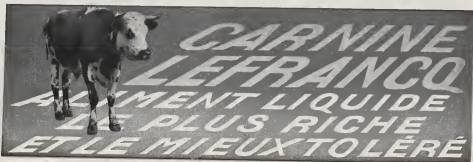
Je ne dirai point de mal de ce temps où l'on dégustait sans hâte une vie calme. Peut-être y trouvait-on plus de bonheur.

Mon grand-père, qui me donnait ces détails, ajoutait, revenant à son dada :

— La vie s'écoulait comme une procession. Le Sénat de Savoie, qui était tribunal d'appel, laissait dormir les causes et dormait avec elles. Quand un procès commençait, on n'en voyait jamais la fin. Il poussait comme les arbres qui deviennent séculaires. Un jour, un curé qui plaidait et attendait vainement un arrêt, laissa tomber dans un sermon son dépit de ces lenteurs. Il prêchait à ses paroissiens sur la Passion, et quand il vint à la condamnation du Juste, il s'écria dans un transport qui mérita à sa pieuse indignation le souvenir de ses intérêts en souffrance : « Seigneur Jésus, que n'avez-vous été jugé par notre respectable Sénat de Savoie ! De renvoi en renvoi, vous ne seriez pas encore mort sur la croix ! » Il fut blâmé publiquement. *Encore* était cruel. Nos magistrats étaient alors des hommes aux mœurs patriarcales, qui croyaient en Dieu et même à leur justice ; ils se faisaient scrupule de trancher nettement



CHAMBÉRY VERS 1860
Vue prise du Calvaire. — Bibl. Nat. Estampes.





Le Professeur agrégé Camille LIAN
de la Faculté de Médecine de Paris

les litiges, et redoutaient sans cesse, avant, pendant et après, de dépasser l'équité. Pour juger bien, ils ne jugeaient pas vite, ils attendaient d'être sûrs, et ne l'étaient jamais. En quoi ils différaient de nos juges actuels qui, pressés de juger, se précipitent sur les jugements et les bousculent sans souci.

Après ces préliminaires, mon grand-père ne manquait pas de me conter quelque belle aventure de justice. En voici une que j'ai retenue. Je laisse parler le narrateur :

**

— ... En ce temps-là, pour être procureur, c'est-à-dire avoué, on n'acquiesçait pas sa charge comme

aujourd'hui. Le Sénat choisissait le plus digne et l'investissait. Les démarches auprès des puissants n'étaient pas inutiles. On m'assure qu'aujourd'hui elles sont nécessaires. Et je crois les puissants d'autrefois moins exigeants. Tu vas en juger.

Dans notre ville, un siège étant vacant, Millet sollicita la place. Tu n'as pas connu Millet. C'était un joyeux garçon. Il portait une bonne figure de chanoine bien nourri et pousait en avant un petit ventre qui s'arrondissait. Comme sa nomination n'arrivait pas, il mûrit un vaste projet, et un beau jour il annonça qu'il partait pour Chambéry.

— Je vas réveiller le Sénat, dit-il avec ce bon sourire un peu narquois qui se promenait sur ses lèvres comme on se promène sur le trottoir de sa ville natale. Sans quoi, il nommerait peut-être un mort.

C'était un vrai voyage, et par des routes mauvaises. Ne voulant pas de la diligence, le père Millet fêta un mulet, un bel animal à robe grise, à la croupe luisante, aux longues oreilles toujours frétilantes, aux naseaux fumants.

Le jour du départ, toute la ville se rassembla pour apporter sa sympathie au voyageur. Les événements étaient rares.

— Qu'y a-t-il donc aujourd'hui ? demandaient aux bonnes femmes les paysans venus au marché.

Et les bonnes femmes de répondre :

— Il y a le père Millet qui va se faire nommer procureur...

Enfin le héros sortit de sa maison. Il recommanda sa femme à ses voisins, selon l'usage de ceux qui faisaient de longues absences, et enfourcha sa mule

avec agilité, car il était souple encore, bien que ventripotent.

Il avait ainsi bonne tournure, campé droit sur sa bête. Et il riait doucement de son expédition.

Derrière lui, de chaque côté de la selle, pendaient de petits barils bien ajustés.

— Qu'emportez-vous là, père Millet ?

— Ça, dit-il, en désignant les barils et en clignant des yeux, ce sont des *vacherins* pour me rendre favorables nos sénateurs !...

(J'ouvre ici une parenthèse pour expliquer aux ignorants, qui sont nombreux, et aux gourmands, qui forment une élite, que les *vacherins* sont une sorte de fromage très estimé en Savoie. On le compose avec la crème du meilleur lait. Un cercle d'écorce de cerisier le contient artistiquement et le parfume. Il est fondant, savoureux, voluptueux, et le plus réputé, je vous le dis tout bas, s'appelle une *tournette*. Fermons la parenthèse.)

... Et le père Millet s'éloigna dans la poussière dorée d'une claire matinée de juin, tandis que les rires joviaux des commères l'accompagnaient et lui souhaitaient bonne chance.

Les jours passèrent. On avait calculé la date de son retour. Cependant il n'arrivait point. Chaque soir, quelques personnes se rendaient à l'entrée de la ville

et interrogeaient la route de Turin, au bout de l'avenue des Tilleuls. Enfin, on le signala. Tassé sur sa mule, il allait au petit pas, et dodonnait de droite à gauche, puis de gauche à droite. À travers les branches des arbres, le soleil inondait de ses rayons le cavalier et la monture, dont il essayait de faire, bien inutilement, une image héroïque.

Dès qu'il aperçut le groupe qui l'attendait, le père Millet, soucieux de son entrée, mit sa bête au petit galop. Son visage resplendissait ; il prenait des airs conquérants.

— Eh bien ! eh bien ! père Millet, êtes-vous nommé ?

Le père Millet adressa à la ronde un gentil salut. Puis il se pencha un peu en arrière, et lâchant les rênes de sa mule, docile, il posa ses deux mains sur les barils vides retenus à la selle. Ayant de parler, il eut un long rire muet, et dans le silence il lança gaiement :

— Un baril de plus, et je faisais nommer mon mulet !...

HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française.



LE CHATEAU DE CHAMBERY, VERS 1860

Bibl. Nat. Estampes.

La Carnine Lefrançois

est le remède héroïque
des Anémies, de la Chloraose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques



LE PROFESSEUR AGRÉGÉ CAMILLE LIAN

de la Faculté de Médecine de Paris

Camille Lian, né le 4 janvier 1882 à Treigny, dans l'Yonne, fit ses études au collège Paul-Bert, à Auxerre.

Externe des Hôpitaux de Paris, en 1903, il arrivait troisième à l'internat en 1905. Médaille d'argent en 1909, il devenait chef de clinique (1911-1914), puis était nommé médecin des Hôpitaux en 1919, et agrégé en 1923.

Actuellement il exerce les fonctions d'agrégé de pathologie interne, et est médecin de l'Hôpital Tenon.

Orienté vers la cardiologie par ses maîtres d'internat — Sergent, Teissier, Barié, Bergé — le docteur Lian s'est spécialisé dans les affections cardio-vasculaires, ayant d'ailleurs étudié leur physiologie dans le laboratoire du professeur François-Franck, au Collège de France.

Les travaux de ce savant médecin sont très nombreux :

A. Sur l'Insuffisance cardiaque : description du syndrome de l'insuffisance ventriculaire gauche (1909) ; insuffisance mitrale fonctionnelle (1902).

B. Sur les Cardiopathies valvulaires et leur séméiologie : importance de l'auscultation du cœur en décubitus latéral gauche pour le diagnostic du rétrécissement mitral (1921) ; origine mitrale et localisation apexienne fréquente du bruit de rappel du rétrécissement mitral (1919) ; technique de la recherche du double souffle crural (1913) ; la pression artérielle maxima et minima dans l'insuffisance aortique (1921) ; le signe du retentissement abdomino-jugulaire, ancien reflux hépato-jugulaire (1924) ; études sur le troisième bruit du cœur (1920-1928), etc.

C. Sur le Myocarde : description de l'insuffisance fonctionnelle myocardique sans lésion (1918), étudiée plus longuement ensuite sous la dénomination d'hypodynamie du myocarde (1926-1928) ; description des signes cliniques permettant le diagnostic de l'infarctus du myocarde (1921-25-28).

D. Arythmies : nombreux travaux sur les bradycardies sinusales ou totales (1910-1920), qui ont contribué à faire admettre leur autonomie ; sur les bradycardies par dissociation (1912) ; étude d'ensemble sur les bradycardies congénitales (totales ou dissociées), avec des observations personnelles (1912) ; études sur le diagnostic clinique, la fréquence et le pronostic du pouls alternant (1913-20).

E. Grands syndromes ; Angines de poitrine : l'auteur formule une conception très large, brisant l'ancien cadre trop étroit des vraies et des fausses angines (1913-1920) ; il isole les formes angineuses de la lithiase biliaire, étudie l'angor pectoris de l'aérophagie (1925), et décrit l'angor aigu coronarien fébrile (1928).

F. Thérapeutique : il élargit les indications de la digitale, montrant son action dans l'insuffisance ventriculaire gauche, dans l'insuffisance

cardiaque sans arythmie (1910) ; met sur pied une nouvelle technique thérapeutique, les cures longues de 7 à 10 jours à doses décroissantes et à intervalles rapprochés (5 jours), (1913-1920) ; montre les bons effets de l'ésérine dans les tachycardies (1923), et de l'oxygénothérapie ; précise la technique et obtient des régularisations durables avec la quinidine dans l'arythmie complète, les extrasystoles, les tachycardies (1921-28), etc.

G. Travaux multiples sur la sphygmomanométrie au point de vue technique, et interprétation des résultats ; fait construire un phono-sphygmomètre (1920), isole le syndrome de l'hypotension artérielle permanente (1926).

H. En dehors du cœur et des vaisseaux, conçoit la cardiologie en liaison étroite avec la médecine générale, et étudie spécialement les rapports des diverses maladies avec leur retentissement cardio-vasculaire.

I. Travaux en rapport avec les hasards de la clinique : bonne étude des signes de la perforation de l'artère épigastrique dans la paracentèse abdominale ; de la forme méningée progressive de l'insolation (avec Massary) ; du sulfate de magnésie intra-rachidien dans le traitement du tétanos ; des accidents sérieux syncopaux, etc.

Les principaux ouvrages du docteur Lian sont : articles *Appareil circulatoire*, dans la *Thérapeutique des cliniques de la Faculté* (Le François 1913) et dans la *Technique clinique et séméiologie* du professeur E. Sergent (Maloine 1913-1920) ; *Les maladies du cœur*, tome IV du *Traité de pathologie médicale* de Sergent (Maloine 1920, 2^e édition 1926) ; *l'Hypertension artérielle*, avec Finot (Flammarion, 1924, 3^e édition sous presse).

Le docteur Lian s'intéresse beaucoup à la défense des intérêts professionnels médicaux. Frappé de la multiplicité des groupements professionnels dans lesquels sont dispersés les médecins parisiens, il a réussi à créer la *Fédération corporative des médecins de la région parisienne* dont il est actuellement président, et qui, agglomérant tous les groupements professionnels de la Seine, réunit ainsi 4000 médecins sur les 5000 que compte le département. Le docteur Lian est également le président du Conseil général des Sociétés médicales d'arrondissement.

Il a créé et dirige l'*Année médicale pratique*, où, avec une pléiade de ses collègues, il expose chaque année, en 300 petits articles classés par ordre alphabétique les notions nouvelles et pratiques dans toutes les branches de l'activité médicale.

Le docteur Lian est chargé d'un rapport sur l'hypotension artérielle au prochain Congrès de médecine (Montpellier, octobre 1929).

Il est membre de la Société médicale des hôpitaux, de l'Association des médecins de langue française ; il est Chevalier de la Légion d'honneur.



Ph. Ribaud

LA CARNINE LEFRANCQ ENRICHT LE SANG EN HÉMATIES

GLOBULES ROUGES PAR CARRÉ D'HÉMATIMÈTRE :

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 41 — APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 54

THÉOPHILE GAUTIER

LE SPECTRE DE LA ROSE

Soulève ta paupière close
 Qu'effleure un songe virginal ;
 Je suis le spectre d'une rose
 Que tu portais hier au bal.
 Tu me pris encore emperlée
 Des pleurs d'argent de l'arrosoir,
 Et parmi la fête étoilée
 Tu me promenais tout le soir.

O toi qui de ma mort fus cause
 Sans que tu puisses le chasser,
 Toute la nuit mon spectre rose
 A ton chevet viendra danser,
 Mais ne crains rien, je ne réclame
 Ni messe, ni De profundis ;
 Ce léger parfum est mon âme
 Et j'arrive du paradis.

Mon destin fut digne d'envie
 Pour avoir un trépas si beau,
 Plus d'un aurait donné sa vie,
 Car j'ai ta gorge pour tombeau.
 Et sur l'albâtre où je repose
 Un poète avec un baiser
 Écrivit : Ci-gît une rose
 Que tous les rois vont jalouser

La CARNINE LEFRANCO, Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ
 représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
 ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT
 — C'EST UNE MÉDICAMENT VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ —

BELGIQUE — MUSÉE D'ANVERS



LE MARTYRE DE SAINT-SÉBASTIEN
 Tableau d'Hans MEMLING (1430-1494). — École flamande.

UN SÉJOUR DE BOILEAU A BOURBON-L'ARCHAMBAULT
LETTRES DE BOILEAU A RACINE

Bourbon, 23 août 1687.

Malgré les tragiques remontrances de M. Bourdier, je me suis mis aujourd'hui dans le demi-bain, par le conseil de M. Amiot et même de M. des Trapières, que j'ai appelé au conseil. Je n'y ai été

qu'une heure ; cependant j'en suis sorti beaucoup en meilleur état que je n'y étais entré, c'est-à-dire la poitrine beaucoup plus dégagée, les jambes plus légères, l'esprit plus gai. Et même mon laquais m'ayant demandé quelque chose, je lui ai répondu un non à pleine voix qui l'a surpris lui-même, aussi bien

qu'une servante qui était dans la chambre ; et pour moi, j'ai cru l'avoir prononcé par enchantement. Il est vrai que je n'ai pu depuis rattraper ce ton-là ; mais, comme vous voyez, Monsieur, c'en est assez pour me remettre le cœur au ventre, puisque c'est une preuve que ma voix n'est pas entièrement perdue, et que le bain m'est très bon. Je m'en vais piquer de ce côté-là, et je vous manderai le succès. Je ne sais pas pourquoi M. Fagon a molli si aisément sur les objections très supersti-

tieuses de M. Bourdier. Il y a tantôt six mois que je n'ai eu autant de véritable joie que ce soir.

2 septembre 1687.

Voilà tantôt la dixième fois que je me

baigne : et, à ne vous rien céler, ma voix est tout au même état que quand je suis arrivé. Le monosyllabe que j'ai prononcé n'a été qu'un effet de ces petits sons que vous savez qui m'échappent quelquefois quand j'ai beaucoup parlé, et mes valets ont été un peu trop prompts à crier miracle. La vérité est pour-

tant que le bain m'a renforcé les jambes et fortifié la poitrine ; mais, pour ma voix, ni le bain, ni la boisson des eaux ne m'ont de rien servi. Il faut donc m'en aller de Bourbon aussi muet que j'y suis arrivé. Je ne saurais vous dire quand je partirai. Je prendrai brusquement mon parti, et Dieu veuille que le déplaisir ne me tue pas en chemin ! Tout ce que je puis vous dire, c'est que jamais exilé n'a quitté son pays avec autant d'affliction que je retournerai au mien.

Lettres de Boileau.



BOURBON L'ARCHAMBAULT — Les Bains au XVII^e siècle.
d'après le dessin d'Israël SILVESTRE. — Bibl. Nat. Estampes.

PENSÉES ET MAXIMES

Si l'on dit du mal de toi et qu'il soit véritable, corrige-toi ; si ce sont des mensonges, ris-en.

ÉPICTÈTE.

N'enlève à personne des opinions qui le rendent heureux, si tu ne peux pas lui en donner de meilleures.

LAVATER.

Bois et mange avec ton ami, ne traite pas avec lui d'affaires d'intérêt.

PROVERBE TURC

N'attendez point des circonstances extraordinaires pour faire de bonnes actions ; sachez user des situations ordinaires.

J.-P. RICHTER.

Retire-toi en toi-même ; pratique souvent cette retraite de l'âme, tu t'y renouvelleras.

MARC-AURÈLE.

Fais-toi pardonner ta puissance par ta douceur méritée d'être aimé, redoute d'être craint.

CHILON.

LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps





LOS BORRACHOS (LES BUVEURS)
 Francisco de Zurbarán (1598-1664)

École de Séville

P 40327



L'Éclair

Revue Artistique & Littéraire

ABONNEMENT
UN AN. FRANCE ... 18 FR.
ÉTRANGER 25 FR.
LE NUMÉRO 1 FR. 50

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE
(SEINE)
TÉL. COMBAT 01-34 R. DU C. SEINE 25195

23^e ANNÉE
N° 250
NOVEMBRE 1928

LES GRANDS NOMS DE LA MÉDECINE BORDELAISE AU XIX^e SIÈCLE

Voilà quelques-uns des traits de la médecine bordelaise au cours du XIX^e siècle. Pour la peindre plus complètement, il faudrait retracer toutes ces séances de la Société de médecine si vivantes, parfois même si bruyantes, car on savait alors se passionner pour des questions scientifiques. Il faudrait écrire les visites médicales dans le vieil hôpital Saint-André, puis dans le nouveau qui lui succède en 1828, visites qui se faisaient avec une régularité impeccable, même le dimanche et pendant les vacances. Il faudrait faire l'histoire de l'internat, cette pépinière des futurs professeurs, des futurs médecins des hôpitaux, dont le développement a marché de pair avec celui de l'École et de la Faculté de médecine, mais les limites de cet article ne le permettent pas. Je dois me borner à dire quelques mots des personnalités les plus marquantes de notre corps médical, de celles dont la renommée a dépassé les bords de la Garonne et s'est étendue jusqu'aux bords de la Seine et parfois même au delà.

Nous devons d'abord un souvenir aux savants qui, nés à Bordeaux, nous ont quittés de bonne heure pour suivre à Paris leur carrière. S'ils n'ont pas

participé au mouvement médical bordelais, leur réputation n'en fait pas moins partie de notre patrimoine scientifique et notre ville garde un

reflet de leur gloire. C'est d'abord MAGENOIE, né à Bordeaux en 1783, qui a renouvelé, s'il ne l'a créée de toutes pièces, la physiologie expérimentale et qui fut le vrai précurseur de Claude Bernard.

C'est GRATIOLET, né à Sainte-Foy, en 1805, qui, malgré ses brillants succès d'enseignement, ne fut nommé professeur au Muséum que bien tardivement et prépara par ses études sur les plis du cerveau la découverte des localisations cérébrales par Charcot et Pitres; c'est Paul BROCA, né aussi à Sainte-Foy, en 1824, chirurgien de la Salpêtrière et de l'Hôtel-Dieu, qui fonde l'École d'anthropologie de Paris et décrit à trente-sept ans, en 1861, l'*aphémie*, plus connue sous le nom d'*aphasie de Broca*; c'est ARAN, né à Bordeaux, en 1817, plus tard interne, puis médecin des hôpitaux de Paris, clinicien remarquable, dont le nom reste attaché avec celui de Duchenne (de Boulogne) à

un type particulier d'atrophie musculaire progressive. C'est enfin François FRANCK, interne et premier interne à l'hôpital Saint-André (1872-1874),



Bibl. Nat. Est.
LE PROFESSEUR MAGENOIE
(1783-1855)

NUMÉRO SPÉCIAL ÉDITÉ PAR LA CARNINE LEFRANÇO A L'OCCASION DES
JOURNÉES MÉDICALES BORDELAISES (Novembre 1928)
ET DU CINQUANTENAIRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX

qui, venu à Paris pour compléter ses études, suivit les leçons de MAREY, le suppléa longtemps au Collège de France, finit par lui succéder et est resté pendant de nombreuses années un des maîtres incontestés de la physiologie française.

Dans l'ordre chronologique, le premier nom vraiment célèbre que l'on rencontre dans nos Annales bordelaises est celui de Jean HAMEAU, médecin à La Teste. Il avait découvert la pellagre dans les Landes, il avait été l'un des premiers, peut-être le premier, à introduire le vaccin dans la Gironde ; il avait noté, le premier en France, la transmission de la morve du cheval à l'homme,

il avait surtout longtemps médité sur l'homme et sur la vie, sur la santé et sur la maladie, lorsqu'en 1842, il vint lire à la Société de médecine de Bordeaux une étude sur les virus. Ce mémoire n'eut pas d'abord un très grand retentissement ; les idées qu'il développait étaient en avance sur son temps, et ne furent bien comprises ni à Bordeaux, ni même à Paris où cependant il fut publié dans la *Revue médicale* (de Cayrol), en 1847. Plus tard, Grancher le fit rééditer en 1895 et présenta Hameau comme un précurseur de Pasteur. Sur ce point des polémiques se sont engagées. Calmette estime que Grancher a fait preuve d'exagération. Cruchet (1), qui connaît à fond l'œuvre et la vie de Hameau, pense au contraire que l'étude sur les virus dénote une profondeur d'esprit peu commune ; il pense que, réduit au pauvre petit microscope dont il disposait et avec lequel, sans les trouver, Hameau cherchait les germes animés des maladies infectieuses, il ne pouvait ni mieux faire ni mieux dire. Il est, en effet, tels passages de son travail que n'eût pas dédaignés notre immortel Pasteur. C'est ainsi que les habitants de La Teste et les médecins de la Gironde l'ont d'ailleurs jugé. La statue qu'on lui a élevée à La Teste même, dans la ville où « ce grand et modeste médecin de campagne » a si noblement honoré notre profession, témoigne de l'admiration qu'on lui a légitimement vouée.

Le véritable animateur du progrès médical à Bordeaux fut Elie GINTRAC. Son nom et ses œuvres remplissent toute la première moitié du XIX^e siècle. Successivement professeur d'anatomie (1813), puis professeur de clinique, administrateur des hôpitaux, directeur de l'Ecole, il n'a jamais cessé de travailler à la recherche de la vérité

clinique, à la formation de jeunes médecins, à la création de la Faculté. Ce dernier point était le but suprême de sa vie, et il faut reconnaître que s'il n'a pas vécu assez longtemps pour voir se réaliser son rêve, c'est lui qui l'a rendu possible. Son grand ouvrage de *Pathologie et de thérapeutique médicale* semble aujourd'hui un peu indigeste ; il n'en fut pas moins à son époque un chef-d'œuvre d'observation patiente et de précision exemplaire. Clinicien attentif, anatomo-pathologiste méticuleux, administrateur autoritaire, savant attaché à un très grand nombre de sociétés médicales françaises et étrangères, E. Gintrac avait un

renom bien mérité qui a porté au loin la réputation de notre Ecole. Son fils, Henri GINTRAC, médecin d'un grand talent, lui succéda comme directeur de l'Ecole et fut le premier doyen de la Faculté de Bordeaux. Cinq jours après sa nomination, une mort prématurée fit écrouler toutes les espérances que l'on fondait sur lui, et troubla gravement les premiers pas de l'institution nouvelle.

Il fut remplacé par P. DENUCE. Ancien interne des hôpitaux de Paris, ancien aide d'anatomie, P. Denucé était un chirurgien de premier ordre. Tous ses élèves ont gardé de ses leçons cliniques et de son enseignement au lit du malade des souvenirs qui ont contribué à leur formation scientifique. C'est à lui que l'on doit la première idée de la couveuse pour les enfants prématurés, idée à la fois simple et géniale qui a sauvé tant de petits êtres. Il ne put exercer longtemps les fonctions de doyen, des raisons de

santé l'ayant obligé de se retirer après cinq ans d'exercice.

Comme chirurgien, Eug. AZAM était loin d'avoir la valeur de Denucé ; mais quel esprit ingénieux et subtil, et comme il savait dans un cas difficile trouver le fil conducteur qui conduisait à la vérité. Ses multiples études sur Félida et la double conscience ont révélé d'emblée une grande partie des secrets de l'hypnotisme et ouvert la voie où devait s'engager avec tant de succès Charcot et son école. Son mémoire sur l'amnésie rétrograde à la suite des traumatismes crâniens a été une véritable découverte clinique et donné aux médecins légistes l'explication des témoignages contradictoires qui compliquent si souvent les procès pour coups et blessures à la tête. Rappelons enfin qu'il avait synthétisé sous le nom de *pansement de Bordeaux* toute la série des petites dispositions parfois fort ingénieuses par lesquelles



Bibl. Nat.

DOCTEUR JEAN HAMEAU

(1779-1851)

d'après Louis BLAYOT.

(1) CRUCHET, Conférence faite le 3 mai 1903, à la Faculté de Médecine.



ANOREXIE - ANEMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCO

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ
SOUS FORME DE SIROP DE SAUEUR AGREABLE

FUMOUEZ - 78, Faub. St. Denis - PARIS

R. C. SENE
29.107

les médecins de Saint-André cherchaient à prévenir les septicémies post-opératoires — qu'il avait étudié, presque en même temps que Velpeau, les embolies dans les fractures des membres inférieurs, et nous aurons une idée de la part considérable qu'il a prise dans les progrès de la médecine.

Oré, professeur de physiologie à l'École, puis à la Faculté, chirurgien des hôpitaux, était un expérimentateur habile, un praticien des plus estimés, un orateur charmant et entraînant. Il avait réussi par d'ingénieuses combinaisons à lier et à oblitérer la veine porte du chien sans faire périr l'animal. Claude Bernard ne voulait pas croire aux succès qu'il annonçait. Oré partit pour Paris avec cinq chiens vivants à veine porte oblitérée, et, les sacrifiant devant le grand maître, l'obligea à reconnaître les résultats sur lesquels tant de doutes avaient été exprimés. Il nous racontait ses exploits physiologiques avec une verve et un entrain qui donnait un charme infini à ses cours où se pressaient les élèves. Mais son vrai titre de gloire est d'avoir été l'initiateur de la médication intraveineuse qu'il appliquait soit à l'anesthésie chloro-



ÉLIE GINTRAC *Bibl. Nat.*
Directeur de l'École de Médecine de Bordeaux
(1838-1871)
d'après une gravure de BORNEMAN

forme. Il fut remplacé dans la chaire de physiologie par le professeur JOLYET, qui offrait avec lui le plus singulier contraste. Modeste jusqu'à l'effacement, taciturne, peut-être timide, Jolyet n'avait aucune des qualités brillantes de son prédécesseur; mais c'était un expérimentateur habile et un chercheur opiniâtre. On ne sait pas assez que toute la sérothérapie artificielle est fondée sur ses travaux et qu'elle repose sur ce fait reconnu par lui : qu'un chien meurt quand il a perdu par hémorragie le 19^e de son poids et qu'il peut être sauvé, si à ce moment, on injecte dans ses veines du sérum chirurgical.

Plus près de nous, enfin, il faut citer deux noms que je ne rappelle qu'avec émotion, car ceux qui les portaient furent pour moi des amis dont la perte encore récente m'a laissé des regrets qui ne sont point adoucis. L'un est le professeur DEMONS, chirurgien d'une habileté consommée, qui fut l'un des premiers à introduire à Bordeaux et même en France le pansement de Lister et qui a rendu ainsi d'incalculables services à la médecine et aux malades. Son enseignement, ses visites d'hôpital étaient suivis par un grand nombre d'auditeurs, dont plusieurs étaient souvent d'habiles praticiens qui venaient se perfectionner à son exemple. C'est lui qui prit l'initiative de demander à la Société de chirurgie de fonder son congrès annuel : l'idée était heureuse, le succès de cette institution a démontré combien elle était féconde.

L'autre nom que je tiens à signaler est celui du professeur RÉGIS. Cet illustre psychiâtre, dont la réputation a largi nos frontières, s'est attaché à démontrer que les affections mentales suivent dans leur évolution les mêmes lois que les affections des autres viscères. Ce fut l'idée directrice de la plupart de ses travaux, qui sont si hautement appréciés en France et à l'étranger. Quand on pense au modeste service d'où sont parties tant de recherches, où ont été inspirées tant de thèses, on se demande comment avec si peu de ressources cliniques, Régis a pu produire tant de travaux, édifier de si ingénieux systèmes. La valeur de l'homme suppléait à l'insuffisance de ses instruments de travail.



LE DOCTEUR DEMONS

Tels furent quelques-uns des hommes qui ont honoré au XIX^e siècle la médecine bordelaise. Ils ne furent pas les seuls, mais ils furent les plus remarquables. Autour d'eux se groupait une noble phalange de chercheurs, de cliniciens dont les ouvrages moins connus peut-être n'en ont pas moins contribué pour une modeste part à la prospérité de la médecine bordelaise.

X. ARNOZAN.

LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps



COMPLICATIONS ET CONVALESCENCE DE LA GRIPPE

Le système nerveux et le système musculaire paient les frais de la toxémie grippale, plus encore que les voies respiratoires et que le système nutritif. La céphalée, la douleur des membres et du tronc, la lassitude générale, l'abattement incroyable des forces, peuvent même, par leur intensité, en imposer pour les altérations organiques les plus graves. Et ces symptômes désagréables et alarmants accompagnent souvent le grippé pendant sa convalescence, longue et entrecoupée de rechutes ou traversée de complications diverses.

Rien n'est plus nuisible, dans ce cas, que les élixirs et vins généreux, dont certaines théories attardées continuent à vouloir gaver les malades. Au contraire, la **Carnine Lefrancoq** rendra, ici, les plus grands services. C'est, d'abord, un aliment fort riche et d'une assimilation intégrale. Ensuite, le suc musculaire jouit de propriétés *immunisantes*, qui expliquent l'enthousiasme thérapeutique dont il a été l'objet dans la tuberculose. C'est un tonique musculaire, un équilibrant nervin et surtout un « anti-toxique ».

LA CARNINE LEFRANCOQ

rend la **ZOMOTHÉRAPIE** agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.

BORDEAUX — MUSÉE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE

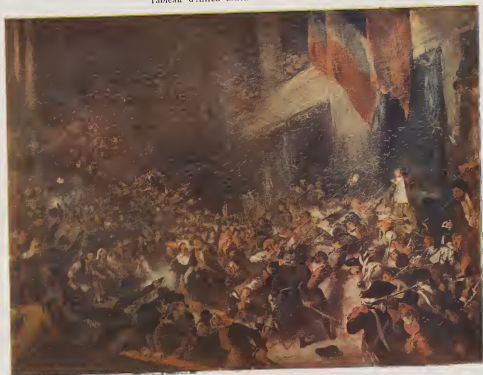


LE TINTORET PEIGNANT SA FILLE MORTE

Tableau de Léon Cooner (1798-1880) — École Française



LES QUAIS DE BORDEAUX, LE SOIR
Tableau d'Alfred Sarrut — École Française



BOISSY D'ANGLAS À LA CONVENTION, LE 1er PRAIRIAL, AN III
Tableau d'Eugène DELACROIX (1798-1863) — École Française

FRANÇOIS MAURIAC

BORDEAUX

.....Toujours quand on écrit d'une ville de province telle que Bordeaux, il faut en venir à cette idée d'évasion. A Bordeaux, nul réfractaire ne saurait vivre ; coûte que coûte, il faut s'adapter, devenir dans la mesure de ses forces une parcelle de la ville, prendre sa place, son rang, accepter d'être une pierre grise du gris édifice, — surtout ne pas se détacher de l'ensemble. A un garçon dont le crime est d'être inclassable, qu'aucune profession ne limite, qui ne conçoit pas les hiérarchies du monde, rien ne reste que de fuir. Ainsi, celui dont nous racontons l'adolescence tourna-t-il pendant des années dans sa ville, comme le rat cherche l'issue de la ratière. S'il ne l'avait trouvée, que fût-il devenu ? Lui eût-il suffi de s'évader spirituellement ? Trop sensible aux apparences pour avancer beaucoup du côté de Dieu, pour s'établir dans l'absolu ; de corps trop débile pour recourir impunément à la drogue. Fut-il devenu enragé, furieux, comme il est advenu à un de ses amis de la même race ? Ou peut-être se serait-il soumis au contraire, mais au prix de quel suicide ?

M'opposera-t-on qu'il s'agit ici d'un cas singulier ? Mais non, je songe à tel et tel compagnon, — surtout à cet héritier présomptif d'une des plus importantes maisons de Bordeaux, qui abandonna tous ses privilèges pour courir le cachet à Londres, pour être sculpteur à Paris. De quel accent amer, il décrivait sa vie de bureau et de club ! Comme il avait souffert de ce qui fait les délices des jeunes Bordelais ! Pour obtenir sa libération, il avait renoncé à une fortune. Ne fut-il à Paris le même révolté, le même refractaire ? Non : Paris est sans exigences ; Paris ignore le provincial qui vient se perdre dans sa brume ; Paris, ville d'individus, faite à souhait pour les fous et les demi-fous, où chacun accomplit ses gestes particuliers dans une sécurité profonde. C'est vrai que la capitale renferme d'innombrables Bordeaux, aussi hiérarchisés, aussi tyranniques qu'aucune province, mais le tout est de n'y pas pénétrer ; et si, malgré soi, on est incorporé à l'un de ces Bordeaux de

Paris, que l'évasion en est facile ! Une vaste mer en bat les murs : il suffit de s'y jeter. A Paris, nous pouvons mourir à chaque instant sans qu'aucun ami ne nous réclame. En revanche, Paris ne laisse en nous, après que nous l'avons quitté, aucune trace dont nous puissions souffrir. Après une longue absence, je le retrouve avec un léger plaisir sans amertume. Rien de cette mélancolie puis-

sante qui sourd du plus profond de mon être quand, au petit jour, la ville de mon enfance surgit au bord de son fleuve désert. Nous croyions l'avoir fuie, elle ne nous avait pas lâchée, et, par un invincible fil, nous ramène. Tu repartiras, mais combien de fois faudra-t-il repasser sous les tunnels de Lormont, l'éveiller quand le train s'arrête sur le pont de fer jusqu'à ce dernier voyage où, étendu au centre d'un wagon de marchandises, ton sommeil sera celui que rien ne trouble plus. Où que la mort



LE PONT DE BORDEAUX

X. Phot.

te prenne, la ville saura te rappeler à elle et t'ouvrir, au bout de cette longue rue d'Arès familière aux corbillards, son cimetière, Chartreuse ombragée de beaux platanes et où d'humbles couples, derrière les tombes, se caressent.

Regarde bien le Port dans le petit matin : ici s'embarqua le jeune Baudelaire à bord du *paquebot des mers du Sud*. A l'un de ces balcons, auprès d'une bien-aimée, il connut les soirs voilés de vapeurs roses, et la profondeur de l'espace, la puissance du cœur, le parfum du sang. Vers la même époque, Maurice de Guérin, qui s'en allait mourir au Cayla, fit halte à l'*Hôtel de Nantes*. En ces crépuscules de juillet 1839, il écouta la rumeur de la ville où je suis né, les martinets avides dans le ciel. Eugénie relevait l'oreiller du malade, touchait ses cheveux, et, en face de l'hôtel, épiait à travers les fenêtres ouvertes du Grand Théâtre, les actrices qui se déshabillaient. Beaudelaire... Maurice de Guérin... nous aimons que ces porteurs de croix aient goûté, au bord de notre Fleuve, quelque répit. Assez de leur âme demeurera, peut-être, attaché à ces pierres, pour qu'un jour une postérité leur naquit sur cette rive commer-



Par ses actions multiples la **CARNINE LEFRANCO** s'affirme comme étant un agent reconstituant de premier ordre, doué de vitalité régénératrice rapide du sang, accroissant le poids du corps et renforçant les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des intoxications du froid et des hémorragies.

cante. Jammes, adolescent, fréquentait les rues brumeuses de Saint-Michel, celle surtout où l'attendait, derrière les carreaux verts, « un profil sérieux d'amour et de tristesse » ; il herborisait aux Allées de Boutaut, rêvait des îles au Jardin Botanique. Plus tard, André Lafon, Jean de la Ville, Jacques Rivière, furent des enfants Bordelais, frères de celui dont il est question dans ces pages.

Fils de la même Ville... fils ingrats ? mais qui n'a senti tout l'amour dont débordent ces pages, en dépit de leur amertume ? Si nous fûmes, mes

amis et moi, si pressés de fuir notre ville, c'était que nous l'emportions avec nous. Nous la traitions durement, comme une part de notre âme : chacun a le droit de ne pas s'épargner. Nous aimons notre ville comme nous-mêmes, nous la haïssions comme nous-mêmes. Impossible de la renier, impossible de ne pas saluer en elle notre mère par le sang ; et mieux encore que notre mère : nous avons beau jouer au Parisien, nous réjouis de vivre à Paris ; Bordeaux sait bien que lorsqu'il s'agit de descendre en nous-mêmes, romanciers, pour y chercher des paysages et des êtres, ce ne sont point les Champs-Élysées ni les Boulevards que nous y trouvons, ni nos camarades et nos amies des bords de la Seine, — mais les propriétés de famille, les vignes monotones, les landes sans éclat, les plus sombres banlieues aperçues à travers les vitres brouillées de l'omnibus du collège ; — et nos personnages naissent pareils, non à cette belle dame chez qui je dine ici, ni à ce maître dont j'écoute les paroles ; — mais pareils à mes grands parents campagnards, à mes cousins de la lande, à toute cette faune provinciale qu'autrefois j'épiais, enfant chétif.

Ce reniement dont il semble que nous nous rendions coupables, il n'y faut voir que le signe de cette lassitude que tout homme éprouve à être soi et non un autre. Bordeaux vit en nous comme notre passé ; il est notre passé même, inévitable, obsédant ; son brouillard m'impose une odeur éternelle et, dans cette ville tintante au fond de moi, les personnes mortes que j'ai connues et aimées sont plus vivantes que les vivants.

Bien heureux les errants, les voyageurs qui accumulent assez de paysages et d'horizons nouveaux entre eux et leurs jours révolus, pour ne plus entendre dans leur cœur les cloches submergées.

Non ! ne sois pas ingrat, dit ma ville. Ces errants,

ceux qui, pour écrire des livres, sentent le besoin de courir le monde, c'est sans doute qu'ils n'ont pas commencé de vivre dans un vaste logis de province, qu'ils ne se sont pas étendus à l'ombre d'une forêt familière, qu'ils ne se sont pas retenus de jouer et de rire autour d'une chapelle où Dieu était présent, que leurs goûters n'avaient pas l'odeur des fruitiers, des placards où sont les confitures, les liqueurs d'angelique, les prunes à l'eau-de-vie, — que leur collègue ne s'élevait pas dans un grand parc où, en juin, les bannières de la Fête-Dieu s'accrochaient aux bran-

ches basses, — qu'autour d'eux, une famille innombrable ne multipliait pas le type humain, ne leur livrait pas toutes les variétés de l'homme déchiré par ses passions, jugulé par ses croyances. Moi, ta ville j'ai tout déversé à la fois dans ton berceau. Tu portes partout avec toi la matière de tes livres. Grâce à moi, tu souris si l'on t'interroge : « Avez-vous le sujet d'un nouveau roman ? » Tu n'en as qu'un qui est moi-même et toi-même confondus, et qui est inépuisable : les livres s'en détachent,

comme les soleils d'une nébuleuse.

Mais, accoutumé à ce Bordeaux intérieur, à ce Bordeaux mystique dont naît ton œuvre, comment ne souffrirais-tu pas lorsque tu le dois confronter avec le Bordeaux matériel, avec la ville de pierre et de boue, si pareille et si différente, dont le reflet est vivant en toi ? De la Cité spirituelle dont tu as fait ta substance même, toutes les laideurs se sont effacées ou sont devenues poésie : la Ville en toi est déjà une œuvre d'art ; c'est pourquoi, celle qui continue de vivre en dehors de toi, au bord de son fleuve boueux, te blesse et te repousse. Elle est là comme une borne sur ta route, — terrible repère pour mesurer le chemin parcouru. Combien de générations d'enfants ce Jardin de la Mairie, ce Jardin Public ont-ils vu s'ébattre, depuis que tu n'es plus un enfant ? A chaque retour sur ces pavés pavés, ne te sens-tu pas plus éphémère ? Le temps qui te détruit touche à peine ces maisons, les arbres de ce square. Ici, la matière inanimée brave ta chair vivante. Elle s'associe en toi à des jeux, à des larmes du collégien que tu n'es plus depuis un quart de siècle. Ce banc est à la même place où tu te souviens, à dix-sept ans, d'avoir attendu une âme aimée, et où tu aurais l'air, ce soir, d'un vieux pauvre, si mortelle est ta lassitude !

FRANÇOIS MAURIAC

Le Portrait de la France — Émile-Paul, Édité.



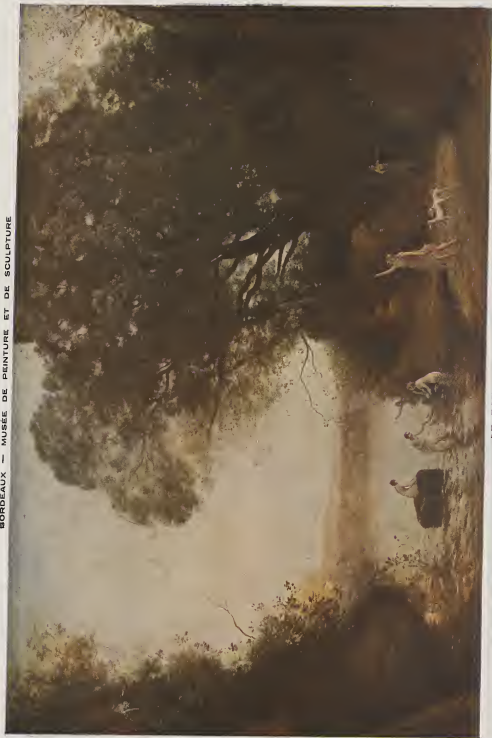
BORDEAUX — LE GRAND THÉÂTRE

X. Phot.

LA

CARNINE LEFRANCO
renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Musculaire





LE BAIN DE DIANE
Tableau de J.-B. Corot (1798-1875) — École Française



Chantecclair

Revue Artistique & Littéraire

ABONNEMENT

UN AN. FRANCE ... 18 FR.
ÉTRANGER. 25 FR.
LE NUMÉRO 1 FR. 50

DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

23^e ANNÉE

N° 251

DÉCEMBRE 1928

TÉL. COMBAT 01-34 R DU C. SEINE 25195

MELCHIOR DE VOGÜE

UNE AME DE DÉSIR

(CHATEAUBRIAND)

C'est à Combourg que, par la seule force de son désir, il a créé de rien la sylphide, maîtresse de sa vie. On s'est beaucoup moqué de cette invention, on a voulu y voir un placage, un exercice de style.

Que c'était mal connaître le poète ! Sa première chimère fut plus vivante, plus réelle, que toutes les créatures de chair et d'os qu'il a magnifiées par la suite ; ou plutôt, elle les contenait toutes, et les créatures ne furent que ses pâles incarnations. Elle est peut-être la seule qui l'ait eu. On ne sent pas Chateaubriand si on ne le voit pas sur la bruyère, au tomber des jours d'automne, avec sa magicienne, « roulé dans ses cheveux et dans ses voiles », cruellement et délicieusement possédé par cet être toujours présent. On ne le comprend pas, si on ne trouve point dans cet épisode la clef de toute son existence ; et c'est à très juste titre qu'il a intitulé ce chapitre des *Mémoires* : « Révélation sur le mystère de ma vie ». Je m'étonne qu'un furet de physiologie comme Sainte-Beuve n'ait pas aperçu tout ce qu'il y avait là pour lui.

Jusqu'au jour où Chateaubriand reviendra reposer au Grand-Bé, les diverses et furieuses poursuites de sa vie n'auront qu'un but : étreindre la sylphide. Elle s'appellera tour à tour la femme, telle ou telle femme, le pouvoir, tel ministère

ou telle ambassade, la gloire, les pays que l'imagination voit dans un mirage, le poème flottant dans l'esprit ; et je crains bien que la religion serve par l'écrivain, ce soit encore elle. À peine née, elle est déjà tout cela : « Par un autre jeu de son imagination, cette Phryné qui m'enlaçait dans ses bras était aussi pour moi la gloire et surtout l'honneur. »

À travers ses métamorphoses, elle personnifiera le même rêve, pâture du même désir. Le désir n'arrêtera par instants ses poursuites que devant l'injonction de l'autre fantôme qui a pouvoir sur Chateaubriand, l'orgueil, l'honneur. Et durant les minutes où il croira étreindre la sylphide, il n'éprouvera que lassitude et tristesse, parce que le désir trop violent en a joul d'avance, en imagination ; parce qu'au moment de se donner, elle substitue à sa place une réalité grossière, et c'est la sylphide qu'il aime.

D'abord, et pendant longtemps, il la chercha dans la femme. Dès les années de Combourg, on salt la redoutable équivoque dont son cœur faillit être victime ; on ne saura jamais ce qu'il a mis de souvenir ou ajouté d'imagination à la fiction de René. « Je croissais auprès de ma sœur Lucile, notre amitié était toute notre vie. » Parons. Depuis lors, depuis Charlotte Yves jusqu'à M^{me} Récamier, il semble bien



BIBL. Nat. Est.

CHATEAUBRIAND
d'après le tableau de GAROET

ANÉMIES REBELLES

CONVALESCENCES DIFFICILES

MALADIES DE POITRINE

TOUTES FORMES DE DÉBILITÉ

QUAND VOUS AUREZ TOUT ESSAYÉ

SANS RÉSULTAT APPRÉCIABLE

SONGEZ A LA

CARNINE LEFRANCQ

que la sylphide ait pris successivement la figure de toutes les nobles ombres qui passent dans les *Mémoires*. C'est à peu près toute la société féminine de l'Empire et de la Restauration, un seul nom excepté, peut-être, celui de M^{me} de Chateaubriand. Quand l'âge vient condamner sans l'éteindre cette forme du désir, il se révolte avec une angoisse tragique; vieillir, ce fut le seul malheur qui l'accabla vraiment et qu'il supporta sans grâce. On connaît l'anecdote rapportée par Sainte-Beuve.

« Vous me paraissez bien triste aujourd'hui, lui disait un matin M^{me} de Pastoret, en le rencontrant seul dans une allée du parc de Champlâtreux.

— Ah! madame, vous l'avouerez-je! répondit-il; il m'arrive aujourd'hui un grand malheur.

— Et quel donc?

— C'est que j'ai aujourd'hui quarante ans. Il voulait du moins se donner ces malheureux quarante ans un peu plus tard que nature.

« Et comme malgré tout, il demeura rebelle à cet avertissement de l'âge, ses admirateurs purent craindre qu'il les affligéât par une vieillesse sans dignité. Le péril eut grand, on le devine en lisant les *Enchantements de Prudence*. Son orgueil, frein perpétuel de son désir, le préserva; son orgueil et la bonne fortune qu'il eut de tomber, aux années de faiblesse, sous la froide domination d'une personne dévouée, mais aussi très calculée, jalouse de ménager une gloire qu'elle avait fait sienne, et qui barra la route aux folies. Comme Louis XIV, ce roi de l'esprit si peu maître de lui-même eut le bonheur de trouver en M^{me} Récamier sa M^{me} de Maintenon plus belle, plus poétique, aussi experte à bien encadrer un noble couchant, à le garder contre les basses misères où glissent les Louis XV.

C'est l'apothéose de l'Abbaye-aux-Bois que le nom de Chateaubriand évoque tout d'abord pour nos imaginations, tant on a mis d'application à nous persuader que ce dernier attachement fut sa grande affaire intime. Mais, pour connaître le secret de cette force qui lui donna l'empire intellectuel, pour trouver ce secret dans l'illimité du désir, il faut rechercher l'homme en ces années triomphales dont il garda toujours l'après regret, de 1800 à 1810. Chez lui aussi, le consulat valut mieux que l'empire. Grâce aux nombreuses publications qui ont précisé les aveux des *Mémoires*, grâce surtout aux aimables livres de

M. Bardoux, on peut rétablir pour chacune de ces années le registre changeant de ses préoccupations féminines, et parfois le registre devait être tenu en partie double. Entre temps, il écrivait, c'est-à-dire qu'il allait cueillir des bouquets de rêves et de gloire pour les déposer au pied de la divinité du moment. Ne le dit-il pas lui-même en partant pour son pèlerinage de Terre sainte? « J'allais chercher des images... — et ajoute-t-il plus tard, — et de la gloire pour me faire aimer. » Pour se faire aimer à l'Alhambra, qui était le but secret et véritable du voyage. Ce que Bonaparte avait fait pour séduire la France, en lui revenant avec le prestige de l'Orient soumis à ses armes, Chateaubriand imagine de

l'accomplir pour séduire une femme en lui rapportant l'Orient soumis à sa plume. Il travaille pour et par ses inspiratrices; il va leur lire, tout bouillant, le chapitre ou l'article politique qu'il vient de composer; parfois il le reçoit de leur suggestion ou le modifie à leur caprice, comme son rival Benjamin Constant. En 1801, il écrit la meilleure part du *Génie du Christianisme* sous les yeux de M^{me} de Beaumont, dans cette retraite de Savigny où il partageait le nid de la pauvre « hirondelle », ou « elle copiait les citations du livre ». —

Elle en mourra, comme M^{me} de Custine; il leur payera sa dette avec deux phrases somptueuses, drapées sur leurs cerueils.

Lors même qu'on ignorerait ces détails biographiques, il suffirait de lire avec attention les livres de Chateaubriand — voire les plus graves — pour y sentir à chaque page que la pensée et le style ne sont qu'une offrande perpétuelle, une transposition de l'amour. Quelque coin de l'univers dont il retrace le tableau, et jusque dans les scènes religieuses, paysages et cérémonies sont des voiles derrière lesquels son désir s'élance pour chercher l'idole. Il l'avoue ingénument en revenant dans les *Mémoires* sur sa belle description de la prière en mer: « Je me figurais qu'elle palpitait derrière le voile de l'univers qui la cachait à mes yeux. »

Si j'insiste sur ce côté de l'homme, c'est qu'il explique à mon sens tout l'écritain, ses procédés, sa valeur particulière, sa domination universellement subie. Sainte-Beuve l'a bien aperçue, « cette flamme profane et trop chère qu'il portera, qu'il couvra



LE CHATEAU DE COMBOURG
où Chateaubriand passa son enfance.

Bibl. Nat. Est.

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SERUM MUSCULAIRE ANIME ET VIVANT,
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLEOPROTEIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSSE NATURELLE EN LECITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.



Le Professeur STROHL
de la Faculté de Médecine de Paris

ANÉMIE PERNICIEUSE : **BOV'HÉPATIC-SIROP**

partout, jusqu'au milieu des scènes et des sujets les plus faits pour ramener à l'austérité simple, qui transpirera comme un parfum d'orange voilé. Mais le critique la diminue et la ravale quand il n'y voit « qu'un élément très positif, élément profane et païen, l'homme de désir, au sens épicurien ». Non; cette flamme est l'âme même de Chateaubriand et l'essence de son génie, une dans ses manifestations célestes et terrestres; elle est le Désir, créateur de toutes choses, au sens du mythe ancien; le souvenir du ciel perdu et l'attente de l'ineffable, au sens chrétien. Sainte-Beuve se trompe surtout quand il signale, comme une cause d'infériorité littéraire, ce qu'il appelle « le désaccord entre l'inspiration véritable et le résultat apparent, le manque d'harmonie et de vérité au sein des plus beaux ouvrages ». En attaquant par ce joint l'œuvre d'art dans le *Génie du Christianisme*, « il y a usé ses dents » comme l'a dit M. Brunetière. La puissance littéraire de notre grand poète naît précisément de cette contradiction entre les sujets qu'il traite et le tour de sentiment qu'il y porte.

Sa sensibilité le destinait naturellement à la littérature de passion. Supposons qu'il fût venu cinquante ans plus tôt dans la licence du XVIII^e siècle, il eût fait des vers galants. Supposons-le cinquante ans plus tard, dans le relâchement de nos lettres contemporaines, il eût fait des romans montés de ton, où toute son ardeur se serait donné libre carrière. Dans les deux cas, on peut l'affirmer à coup sûr, sa prise sur les imaginations et les cœurs aurait été moindre, son rang littéraire demeurerait moins éminent. Il eût ce tourment et ce bonheur qu'il faut souhaiter à tout écrivain, d'être perpétuellement contrarié sur sa pente. Ici encore, son orgueil le servit bien, si, comme on l'a peut le présumer, le respect de sa condition maintient Chateaubriand dans les sujets sérieux et dans le style soutenu. Il dut aussi au besoin de l'action, plus fort chez lui que le goût d'écrire, la direction prise par son talent à l'encontre de sa nature; il voulut manier de grandes idées pour agir sur ses contemporains. De ce désaccord intime, qu'il offusquait Sainte-Beuve, naquit cette vibration musicale des idées sévères, ce style unique, fort et persuasif comme la passion contenue, pareil aux cimes volcaniques où le sol tremble sous la poussée du feu intérieur, où ce feu jaillit soudain par les moindres crevasses, fondant les neiges d'hiver, brûlant les

piéds à côté du glacier. On se rappelle ce qu'on disait M^{me} de Beaumont: « Le style de M. de Chateaubriand me fait éprouver une espèce de frémissement d'amour, il joue du clavecin sur toutes mes fibres. »

Alors même qu'il ne pense pas à la femme, comme il n'écrit jamais que sous l'impulsion d'un désir, cette vibration continue persiste dans sa phrase. Si c'est le désir du pouvoir, ses brochures, ses articles politiques palpitent d'ambition, de colère, d'ironie vengeresse. Les descriptions historiques ou purement pittoresques tirent leur vie et leur éclat du même principe. Chateaubriand et tous les vrais romantiques après lui, ne regardant pas

les scènes de l'histoire ou les aspects du monde avec la sérénité studieuse d'un Goethe. Devant le monde et devant le passé, le premier mouvement de leur moi envahissant est de s'assimiler ces objets supérieurs; car il ne se peut souffrir qu'une chose reste en dehors du moi; car tout ce que l'on admire est matière à désir. La passion de la couleur locale, de l'exotisme, c'est encore une tentative pour étreindre l'inconnu, pour posséder la sylphide. Le romantique ne va pas au

monde, il tire le monde à lui. Et il n'y a qu'un moyen de réaliser cette assimilation: emprisonner les siècles morts ou les paysages lointains dans les mots qui sont notre chose. Plus le désir est intense et plus grande est la puissance de l'écrivain, plus il voudrait embrasser l'univers entier dans une seule de ses périodes.

Chateaubriand, l'ayant désiré plus que les autres, reste lui maître à tous. Il lance sa phrase convolutive sur cet univers, il la dore aux premiers rayons du jour sur le Taygète ou le Thabor, la trempe dans les eaux du Meschacébé, du Nil et du Jourdain, la promène longuement sur l'étendue triste des mers, l'endort pendant des nuits aux savanes de la Floride et aux déserts de Syrie, l'attarde à recueillir les chants d'oiseaux et les murmures des vents: chemin faisant, il l'élève à Dieu, pour que le Tout-Puissant y laisse quelque chose de sa grandeur et de son éternité; et comme elle ne rapporte pas tout, ce tout qui ne remplirait même pas son désir, il la ramène à lui, il la replonge douloureusement dans son cœur; à moins que, las et pris de dégoût il ne l'arrête court, tremblante et cabrée.

MELCHIOR DE VOGUÉ
de l'Académie Française.



LE TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND Bibl. Nat. Est.
au Grand-Bé, près Saint-Malo.

Dessiné par DUBOY.

La Carnine Lefrancq



DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages eueptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients

EGÈNE FROMENTIN

PORTRAITS DE FEMMES

... Vous représentez-vous les femmes de la cour de Louis XIII et de Louis XIV ? Vous faites-vous une idée bien nette de M^{mes} de Longueville, de Montbazou, de Chevreuse, de Sablé, de cette belle duchesse de Guéménée, à qui Rubens, interrogé par la reine, osa donner le prix de beauté, comme à la plus charmante déesse de l'Olympe du Luxembourg ; de cette incomparable M^{lle} du Vigean, l'idole de la société de Chantilly, qui inspira une si grande passion et tant de petits vers ? Voyez-vous mieux M^{lle} de La Vallière, M^{mes} de Montespan, de Fontanges, de Sévigné, de Grignan ? Et si vous ne les apercevez pas aussi bien qu'il vous plairait de les connaître, à qui la faute ?

Est-ce la faute de cette époque d'apparat, de politesse, de mœurs officielles, pompeuses et guindées ? Est-ce la faute des femmes elles-mêmes, qui toutes visaient un certain idéal de cour ? Les a-t-on mal observées, peintes sans scrupules ? Ou bien était-il convenu que, parmi tant de genres de grâce ou de beauté, il n'y en avait qu'un qui fût de bon ton, de bon goût, tout fait selon l'étiquette ? On en est à ne pas trop savoir quel nez, quelle bouche, quel ovale, quel teint, quel regard, quel degré de sérieux ou de laisser-aller, de finesse ou d'embonpoint, quelle âme enfin, on doit donner à chacune de ces célèbres personnes, tant elles sont devenues pareilles dans leur rôle imposant de favorites, de frondeuses, de princesses, de grandes dames. Vous savez ce qu'elles pensaient d'elles et comment elles se sont peintes ou comment on les a peintes, suivant qu'il leur a convenu de faire elles-mêmes ou de laisser faire leurs portraits littéraires. Depuis la sœur de Condé jusqu'à M^{me} d'Épinay, c'est-à-dire à travers tout le dix-septième siècle et la grande moitié du dix-huitième, ce n'était que beaux teints, jolies bouches, dents superbes, épaules, bras et gorges admirables. Elles se déshabillaient beaucoup ou souffraient qu'on les déshabillât beaucoup sans nous montrer autre chose que des perfections un peu froides, moulées sur un type absolument beau,

suivant la mode et l'idéal du temps. Ni M^{lle} de Scudéry, ni Voiture, ni Chapelain, ni Desmarets, ni aucun des écrivains beaux esprits qui se sont occupés de leurs charmes, n'ont eu la pensée de nous laisser d'elles un portrait moins flatté peut-être, mais plus vrai. A peine aperçoit-on par-ci par-là, dans la galerie de l'Hôtel de Rambouillet, un teint moins divin, des lèvres moins pures de trait, ou d'un incarnat moins parfait.

Il a fallu le plus véridique et le plus grand des portraitistes de son temps, Saint-Simon, pour nous apprendre qu'une femme pouvait être charmante sans être accomplie, et que la duchesse du Maine et la duchesse de Bourgogne, par exemple, avaient, par la physionomie, la grâce toute naturelle et le feu, beaucoup d'attraits, l'une avec sa boiterie, l'autre avec son teint noiraud, sa taille exiguë, sa mine turbulente et ses dents perdues. Jusque-là, le ni trop ni trop peu dirigeait avant tout la main des faiseurs d'image. Je ne sais quoi d'imposant, de solennel, quelque chose comme les trois unités scéniques, la perfection d'une belle phrase, les avaient toutes revêtues de ce même air impersonnel, quasi royal, qui, pour nous autres modernes, est le contraire de ce qui nous charme.

Les temps changèrent ; le dix-huitième siècle brisa beaucoup de formules, et par conséquent traita le visage humain sans plus de façon que les autres unités. Cependant le dix-neuvième a fait repaître, avec d'autres goûts, d'autres modes, la même tradition de portraits sans type et le même appareil moins solennel, mais encore pire. Rappelez-vous les portraits du Directoire, de l'Empire et de la Restauration, ceux de Girodet, de Gérard, j'excepte les portraits de David, pas tous, et quelques-uns de Prudhon, pas tous. Formez une galerie des grandes actrices, des grandes dames, Mars, Duchesnois, Georges, l'impératrice Joséphine, M^{me} Tallien, même cette unique tête de M^{me} de Staël et même cette jolie M^{me} Récamier, et dites-moi si cela vit, se distingue, se diversifie comme une série de portraits de La Tour, de Houdon, de Caffieri...

EGÈNE FROMENTIN.



PORTRAIT D'UNE INCONNUE
Pastel de M. Q. de La Tour
(Musée de Saint-Quentin)



LACARNINE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE

l'élément spécifique, actif, thérapeutique, **C'EST LE JUS**

DE HÉRICOURT
(LA ZONOTHÉRAPIE)

ACTION THERAPEUTIQUE DU SUC MUSCULAIRE

Le suc musculaire de bœuf, introduit dans la thérapeutique journalière par le professeur Richet, neutralise le bacille de Koch, affaiblit la virulence microbienne et entrave la prolifération des zymases tuberculeuses. Il exerce aussi sur les muqueuses alvéolaires une influence réparatrice, qui résout la congestion péri-tuberculeuse, éloigne les poussées catarrhales et active la réparation des épithéliums.

Dans la pratique, il est plus commode

et plus efficace d'avoir recours à la **CARNINE LEFRANCQ**, qui est une fidèle amie de l'estomac et reconstitue directement la nutrition générale, en amendant le terrain constitutionnel. Ce qui prouve la haute valeur réparatrice de la Carnine, c'est qu'elle agit fort bien aux doses moyennes de 2 à 3 cuillerées à soupe par jour, qu'il est inutile de forcer. Un mois ou six semaines de traitement suffisent pour que les plus sceptiques deviennent des zomothérapeutes passionnés.



PORTRAIT DE Mme G. d'I.

par HENRI MONTASSIER - Salon des Artistes Français - Paris (1928)

La Chanson du Vent de Mer

*O vent de mer, ô roi des vents,
Toi qui fais, quand tu te déchaines,
Crier l'angoisse des vivants
Dans le vaste sanglot des chênes,*

*Souffle, souffle, grand souffle amer,
O roi des vents, ô vent de mer!*

*O vent de mer, ô roi des vents,
De nos âmes et de nos portes
Chasse les rêves décevants,
Avec le tas des feuilles mortes.*

*Souffle, souffle, grand souffle amer,
O roi des vents, ô vent de mer!*

*O vent de mer, ô roi des vents,
Fais-nous planer dans ton domaine,
Sur l'infini des flots mouvants,
Plus haut que l'espérance humaine!*

*Souffle, souffle, grand souffle amer,
O roi des vents, ô vent de mer!*

*O vent de mer, ô roi des vents,
On dit que c'est Dieu, quand tu passes,
Qui parle aux âmes des fervents,
Dans l'immensité des espaces!*

*Souffle, souffle, grand souffle amer,
O roi des vents, ô vent de mer!*

*O vent de mer, ô roi des vents,
Prends notre rêve, et sur ton aile,
Qu'il monte aux éternels Levants
Ou tombe à la nuit éternelle!*

*Souffle à jamais, grand souffle amer,
O roi des vents, ô vent de mer!*

ANATOLE LE BRAZ.

LE PROFESSEUR STROHL

de la Faculté de Médecine de Paris



Strohl André, est né le 20 mars 1887 à Poitiers (Vienne), fils de Strohl (Henry), inspecteur général des Ponts et Chaussées, né le 1^{er} avril 1847 à Sainte-Marie-aux-

Mines (Haut-Rhin), et décédé le 30 novembre 1907, à Paris.

André Strohl fit ses études secondaires et ses mathématiques spéciales au Lycée de Bordeaux ; son P. C. N. et ses études médicales à Paris.

En 1920, il était nommé agrégé de Physique Médicale ; en 1924, il était nommé professeur à la Faculté d'Alger ; l'année suivante, il devenait professeur de Physique médicale à la Faculté de Médecine de Paris.

On doit au jeune professeur une *Étude physiologique des réflexes* (1913-1924) ; des *Recherches sur la fonction circulatoire et sur l'oscillographie artérielle* (1917-1918) ; des *Recherches sur la fonction respiratoire (indice respiratoire, vide pleural* (1919-1922) ; une *Étude de radiologie concernant le repérage des projectiles* (1926) ; une *Étude d'Électrophysiologie sur la polarisation des tissus et sur l'excitabilité électrique chez l'homme* (1919-1928).

En 1925, le professeur Strohl faisait paraître, chez Masson, un ouvrage sur la *Conductibilité électrique du corps humain*, propriété qu'il mettait en évidence et mesurait à l'aide de l'*Egersimètre*.

Au cours de ses recherches sur la conductibilité électrique du corps humain, le savant physicien fut en effet amené à imaginer et à construire un appareil capable de fixer avec précision le seuil d'excitabilité neuro-musculaire, ce que Cluzet a appelé la *caractéristique d'excitabilité*, et ce que Lapique a nommé la *chronaxie*.

Cet appareil est l'*Egersimètre*, dont l'emploi réalise en réalité une méthode originale d'électrodiagnostic, capable d'étendre nos connaissances sur une notion nouvelle de l'excitabilité électrique et dont l'emploi en clinique des maladies nerveuses promet d'être des plus fécondes.

Notons que l'*Egersimètre* et son fonctionnement ont été décrits par leur inventeur dans la *Presse Médicale* du 11 Juin 1921.

À la Faculté, le professeur Strohl, à côté de son cours de Physique biologique, donne un enseignement complémentaire d'électro-radiologie et de physico-chimie.

Il est membre de la Société française d'Électrothérapie et de Radiologie, de la Société de Neurologie de Paris, de la Société de Physique, de la Société de Biologie. Actuellement, il est président de la Société d'Électrothérapie.

RÉMINISCENCES

*Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Vous vous rappellerez ces bienheureux moments :
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèles,
Nous étions seul à seule, et marchions en rêvant.*

*Nous allions à pas lents, les pieds blancs de poussière.
Des lyres se mouraient dans l'air harmonieux,
Mon cœur gonflé battait, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots : « Soyez béni, mon Dieu ! »*

*« Soyez béni ! Je rends grâce au ciel de la vie,
S'il est des jours amers, il en est de si doux :
Qu'importe l'avenir ? Mon dme est assourdi :
— Plaisirs siôt perdus, hélas ! où êtes-vous ?*

*L'âme pleine d'amour et de mélancolie,
Je laisse aller mes vers parfumés d'autrefois !
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie
Les lauriers sont coupés : nous n'irons plus au bois.*

Ce poème auquel ont collaboré : Théodore DE BANVILLE, BAUDELAIRE, BREZEAU, André CHÉNIER, l'abbé DELILLE, GEORGES DEUILLET, GILBERT, Charles GUÉHEN, Victor HUGO, LAMARTINE, François MAYNARD, MÉRY, Hégésippe MOREAU, Alfred DE MUSSET, le Marquis DE PRIZAY, Mithurin RÉGNIER, Edmond ROCHER, Pierre DE RONSSARD, Albert SAMAIN, Sully-PRUDHOMME et Paul VERLAINE, est de M. LUCIEN VOLAT qui le donna aux *Annales Politiques et Littéraires*.



LE FUMEUR

par Adrien BROUWER — École Flamande.
Musée de La Haye.



PORTAIT ROSE
par D. H. ETCHEVERRY